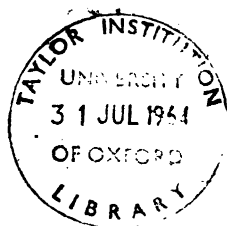

TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE.

TOME PREMIER.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

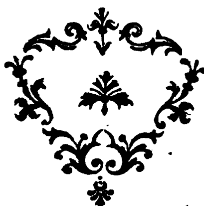
DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE LA RELIGION,

Où l'on établit tous les Points de la Religion, attaqués par les Incrédules, & où l'on répond à toutes leurs objections.

PAR L'AUTEUR *DES ERREURS DE VOLTAIRE.*

Rationabile obsequium vestrum. L'hommage que vous rendez à Dieu par la Religion, est toujours soutenu par la raison. *Aux Rom. C. 12.*

TOME PREMIER.



M. DCC. LXXII.



AVERTISSEMENT

Sur la fin que s'est proposée l'Auteur de cet Ouvrage, & sur l'usage qu'on peut en faire.

Le but de l'Auteur dans cet Ouvrage a été de se rendre utile à tous les Membres de la Société Chrétienne, par une défense complette de la Religion. Non-seulement il repousse tous les traits lancés contre elle par les Incrédules & les Libertins ; mais il présente encore toutes les preuves qui en mettent la vérité & la sainteté dans le plus grand jour. La forme de Dictionnaire qu'on a donné à l'Ouvrage, a paru la plus propre à faire un service prompt, à contenter l'avidité & la curiosité du Lecteur, à pré-

venir l'ennui & le dégoût, à fournir sur le champ dans le besoin, les éclaircissemens sur les faits, la décision sur les points qui seroient contestés, la résolution de tous les doutes. La plûpart des articles peuvent être regardés comme autant de petits Traités Philosophiques, où chaque sujet est présenté avec l'ordre, l'analyse, & la clarté nécessaire pour contenter, instruire & convaincre. On n'a rien oublié pour fournir sur chaque chose, des définitions claires, des preuves incontestables, & ensuite des réponses solides à tous les genres d'objections.

Cependant cette forme de Dictionnaire donnée à l'ouvrage, ne doit pas le faire regarder comme un recueil de pièces détachées, & indépendantes les unes des autres. Elles se tiennent toutes, & se soutiennent toutes,

parce que ce ne ſont pas des morceaux tirés de différens Auteurs ; c'eſt le fruit des *méditations* d'un même homme. En ſe formant un certain ordre, tel que nous allons le préſenter, on y trouve la ſuite de tous les principes, de toutes les preuves, de toutes les vérités de la Religion; on les y trouve expoſées d'une manière qui eſt à la portée de tout le monde, & entièrement dégagée du ſtyle & des expreſſions ſcholaſtiques, qui pourroient *rebuter* ceux qui ne ſont pas faits à ce langage; on y trouve enfin tous les ſecours qui ſeroient néceſſaires à l'homme qui voudroit apprendre aiſément la Religion, & ſe convaincre parfaitement de la vérité de la Religion. Pour réuſſir donc dans une étude auſſi intéreſſante, auſſi néceſſaire, & auſſi ſatisfaiſante, voici l'ordre & la marche qu'il faudroit tenir.

Qu'on commence par lire l'ar-
1. Religion. ticle *Religion*, afin de ſe faire d'abord une idée juſte, claire & complette de ce que renferme ce grand objet. L'eſprit fixé par cette idée, on ſera bientôt convaincu de la vérité, de l'autorité & de la ſainteté de la Religion, & de l'obligation indiſpenſable où eſt l'homme de la reſpecter & de s'y attacher. Et parce que la Religion offre des profondeurs impénétrables à la raiſon, mais que l'on ne doit pas les adopter & les admettre, ſi l'on n'a pas des preuves évidentes que c'eſt Dieu lui-même qui les a annoncées, qu'on paſſe tout
2. Révélation. de ſuite à l'article *Révélation*, où l'on fait voir par les preuves les plus démonſtratives, que Dieu a véritablement parlé. Ce ſeront les
3. Prophéties. deux articles *Prophéties* & *Miracles*, qui fourniront ces preuves démonſtratives de l'éclat, de la
4. Miracles. certitude, & de la réalité de la

Révélation. C'est dans les Livres divins que cette Révélation est renfermée ; & c'est dans l'article *Ecriture-Sainte*, qu'on apprendra à connoître l'authenticité incontestable, & la divinité de ces Livres. De-là on passera à l'article *Foi*, pour connoître les profondeurs adorables, & la certitude inébranlable de la Foi.

5. Ecriture-Sainte.

6. Foi.

Le Lecteur ainsi préparé, pourra entrer dans l'examen de la Religion de Jesus-Christ, présentée dans l'article *Christianisme*. C'est-là que voyant se déployer toutes les richesses de la puissance & de la sagesse de l'Etre suprême, & toute l'étendue de son amour pour le genre humain, il ne pourra pas s'empêcher de s'écrier avec un Prophête, que cette Religion est véritablement l'œuvre de Dieu même, & que l'homme n'a jamais rien conçu qui soit plus digne de son admiration : *A Domine factum* Ps. 117.

7. Christianisme.

eſt iſtud, & eſt mirabile in oculis
8. *noſtris.* Il pourra terminer par la
Evangile. lecture de l'article *Evangile*, &
9. Conſeils Evangéliques. de l'article *Conſeils Evangéliques*, cette première partie de l'étude de la Religion.

La ſeconde partie de cette étude ſera pour raffermir l'ame, & pour la diriger dans l'examen des choſes qui pourroient exciter dans elle une curioſité dangereuſe, ou l'effaroucher par des terreurs qui ne ſeroient pas réglées par la ſageſſe, ou la rebuter par l'obſcurité des objets qui, dans la Religion, ſont néceſſairement au-deſſus de la ſphère de la raiſon. On pourra commencer
10. Raiſon. par l'article *Raiſon*; & l'on verra d'abord comment la raiſon doit procéder dans l'examen des choſes qui appartiennent à la Religion. On verra enſuite dans l'ar-
11. Myſtères. ticle *Myſtères*, combien la profondeur des Myſtères eſt ado-

rable, inſtructive & lumineuſe: de-là, on paſſera à l'article *Tri-* 12. Trinité. *nité*, dans lequel Dieu paroît dans toute ſa grandeur, ainſi que dans l'article *Création*, qu'on 13. Création. pourra lire tout de ſuite. Revenant après ſur ce qui fait le plus grand intérêt du genre humain, on cherchera dans l'article *Ori-* 14. Origine du mal. *gine du mal*, la déciſion de la queſtion la plus intéreſſante qu'on puiſſe préſenter à l'homme, & celle qui eſt la plus épineuſe & la plus difficile à réſoudre. L'état futur de l'homme dans une autre vie, étant la ſuite néceſſaire du bien ou du mal qu'il aura fait dans la vie préſente, on apprendra dans l'article *Ciel*, que 15. Ciel. toutes les Nations ont toujours admis un lieu & un ſéjour de délices & de récompenſes pour les ames vertueuſes, après la mort; & dans l'article *Eternité* 16. Eternité des peines. *des Peines*, on apprendra que la

raison elle-même nous conduit comme nécessairement à la croyance de ce dogme redoutable.

Il est des questions philosophiques qui tiennent nécessairement à la Religion, sur lesquelles la raison peut bien s'exercer, mais sur lesquelles aussi on peut donner dans de grands écarts. Telles
17. Matière. sont les questions sur la *Matière*,
18. Ame. sur l'*Ame*, sur *l'Ame des Bêtes*,
19. Ame des Bêtes. sur la *Certitude*, sur le *Souverain Bien*, sur le *Destin*, &c. Il n'en
20. Certitude. est aucunes de ces questions sur
21. Souverain bien. lesquelles les Philosophes ne se soient efforcé de répandre des
22. Destin. nuages pour affoiblir la Foi & favoriser le libertinage. L'examen de ces questions pourra faire la troisième partie de l'étude de la Religion.

Après s'être ainsi affermi sur les points fondamentaux de la Religion, on pourra prendre un nouveau moyen de redoubler de

respect & d'attachement pour
elle ; & ce sera en reconnois-
sant toutes les absurdités, ex-
travagances & fureurs dans les-
quelles donnent ceux qui l'atta-
quent. Pour connoître parfaite-
ment l'esprit qui les anime, qu'on
commence par lire l'article *To-* 23. Tolé-
lérance ; le développement de ce rance.
dogme, qui est leur dogme fa-
vori, mettra à découvert toutes
les horreurs de leurs Systêmes.
On verra dans l'article *Persécu-* 24. Persécu-
tions, tout ce qu'ils se permet- tions.
tent de calomnies & de menson-
ges contre ceux qui aiment la
justice & protegent la Religion.
L'article *Fanatisme* fera voir que 25. Fanatis-
le fanatisme dont ils sont possé- me.
dés eux-mêmes, est le plus mé-
chant, le plus aigre, & le plus
impie qui ait jamais été. On re-
connoîtra dans l'article *Supersti-* 26. Supersti-
tion, qu'ils n'emploient jamais tions.
plus hardiment cette expression

odieuſe, que quand ils veulent déclamer contre ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion. On
27. Paſſions. les verra dans l'article *Paſſions*, s'épanouir à faire des paſſions les panégyriques les plus extravagans, ou à en préſenter la défenſe la plus abſurde. Après cela, on ne ſera pas ſurpris de tout ce qu'ils débitent de riſible ou
28. Vertu. de pitoyable ſur la vertu; & c'eſt ce que l'article *Vertu* rappellera & repréſentera en peu de mots.

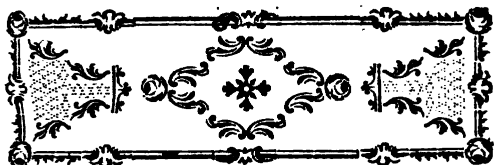
Cette quatrième partie pourra paroître curieuſe & intéreſſante à bien des perſonnes, parce qu'ils la regarderont comme très-propre à faire connoître toute la beauté d'ame, & les vrais ſentimens de ces Philoſophes, qui ne ceſſent de vanter mutuellement leurs talens, leurs lumières, leur ſageſſe, & les importans ſervices qu'ils rendent à la Société.

L'Auteur de cet Ouvrage n'a présenté dans cet ordre & dans cette marche, qu'un petit nombre d'articles plus essentiellement & plus nécessairement liés entr'eux. Il en est beaucoup d'autres, qui ne sont ni moins intéressans, ni moins curieux, & que le Lecteur pourra examiner selon son loisir, ou dans les cas de besoin. La réunion de tous les points qui y sont traités, forme un corps assez complet de preuves & de défenses en faveur de la Religion. L'Auteur n'a pas cru *pouvoir* consacrer ses momens à une occupation plus honorable, ni à un travail plus nécessaire dans ce siécle. Il s'attend bien que la cabale Philosophique s'élevera contre lui, qu'elle frémira, qu'elle entrera dans des transports de colere & de fureur. *Peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet & tabescet.* Ps. 111.

Mais à quoi aboutiront ces tranſports ? Qu'a-t-on à craindre, quand on a Dieu, la conſcience & l'honneur pour ſoi ?

ARTICLES

Contenus dans cet Ouvrage.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE LA RELIGION.



AME.

QU'EST-CE que l'Ame ? Grande question que les libertins font avec plaisir, que les raisonneurs sont bien embarrassés de résoudre, & à laquelle il n'y a qu'une raison droite & la Religion qui nous puisse mettre en état de répondre.

Il n'est guères de points dans la Philosophie, sur lesquels on ait débité tant d'erreurs, d'extravagances & d'absurdités. On les trouve presque toutes rassemblées dans l'Encyclopedie à l'article *Ame*, où l'on a copié tout ce que Ciceron rapporte des rêveries des Philosophes Grecs sur ce point. Elles sont plus resserrées dans le Dictionnaire Philosophique; & elles y sont assaisonnées d'un ton de raillerie, qui fait aisément connoître que l'Auteur ne songe guères à paroître aussi raison-

nable & auſſi judicieux, que la matière ſemble l'exiger. C'eſt-là qu'il affirme avec une hardieſſe ſingulière, que la raiſon ne nous découvre rien ſur la nature de l'ame, qu'on ne peut rien en ſavoir que ce que la foi nous en apprend; ce qui veut dire, ſelon ſa belle manière de penſer, qu'on n'en peut rien ſavoir du tout.

Il eſt très-aiſé de faire voir que la raiſon ne nous laiſſe pas ſur ce point intéreſſant dans d'auſſi épaiſſes ténébres qu'on oſe le dire, & que rien n'eſt plus digne de mépris que ces aſſertions abſurdes, & ces doutes ſimulés qu'on oſe propoſer. Nous commencerons d'abord par établir la vérité; enſuite nous mettrons à découvert l'abſurdité & le menſonge. Mais avant d'entrer en matière, nous demandons que l'on convienne avec nous de deux points qui paroiſſent néceſſaires pour fixer les idées, & auxquels il ne paroît pas qu'on puiſſe ſe refuſer. Ces deux points ſont:

1°. Que l'homme penſe; & ſous ce mot de penſée, nous comprenons toute connoiſſance, jugement, raiſonnement, combinaiſon, examen, & autres opérations de cette eſpèce, dont nous voyons que l'homme eſt capable.

2°. Que la penſée s'étend non-ſeulement aux choſes qui tombent ſous les ſens, mais encore aux choſes les plus abſtraites, les plus détachées de la matière, & qui ſont purement intellectuelles.

Ces points convenus & accordés, voici la définition que nous donnons de l'ame, & que nous établiſſons par la propoſition ſuivante.

Propoſition.

L'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle & immortelle, laquelle eſt dans l'homme le prin-

cipe de toutes ſes penſées, connoiſſances & ſentimens.

Les preuves de cette propoſition ſe tirent, 1°. de la néceſſité où nous ſommes d'admettre dans l'homme une ſubſtance diſtinguée du corps; 2°. du ſens ou ſentiment intérieur; 3°. de l'indiviſibilité eſſentielle de la penſée; 4°. de l'autorité des plus grands Philoſophes qu'ait fourni l'antiquité.

Nous ne prouvons d'abord que la ſpiritualité de l'ame, parce que l'immortalité en étant une ſuite néceſſaire, nous renvoyons à la fin de cet article nos conſéquences pour établir ſon immortalité.

Première Preuve de la Spiritualité de l'Ame.

Nous ne pouvons pas plus douter qu'il y ait dans nous une ſubſtance diſtinguée de notre corps, que nous pouvons douter de notre propre exiſtence. Or, ce qui penſe dans nous, ce qui médite, calcule, compare, réfléchit, ce qui eſt capable d'une ſi grande variété de connoiſſances & de ſentimens, ne peut pas être matière : il doit être d'une nature bien différente de la matière, & bien ſupérieure à la matière. En effet, la matière n'agit & ne peut agir que par le mouvement, la coupe, la figure de ſes parties. Locke le démontre invinciblement dans le livre quatrième de ſon Traité *de l'Entendement humain*; & il démontre en même tems, que non-ſeulement la matière n'eſt pas capable de penſer, mais qu'elle ne pourroit pas même faire naître l'idée de la penſée. Voyez-en les preuves dans cet Ouvrage à l'article *Matière*. Ce qui penſe dans nous eſt une ſubſtance diſtinguée de la matière; donc il y a dans nous une ſubſtance immatérielle & diſtinguée du corps.

Seconde Preuve.

D'ailleurs, nous ſentons intimement que ce qui ſe paſſe en nous, nos penſées, nos connoiſſances, nos ſentimens, notre goût pour la vérité, le plaiſir que nous reſſentons quand nous l'avons trouvée, nous ſentons intimement que cela ne peut pas être l'effet d'un mouvement de quelques parties de matière qui auroient changé de place dans notre perſonne, ni l'effet d'une circulation de quelques liquides, laquelle ſe feroit dans nous, comme la circulation de la ſeve ſe fait dans une plante. Cela doit donc venir d'un principe plus puiſſant, plus actif, & plus ſimple que n'eſt la matière. Ce principe, c'eſt ce que nous entendons & voulons faire entendre par le mot d'Ame, ou de Subſtance ſpirituelle.

Troiſième Preuve.

Pour peu qu'on ſoit capable de réflexion & d'examen, on conçoit aiſément que tout ce qui eſt matière ou matériel, eſt diviſible, parce qu'il porte nêceſſairement l'idée d'un amas ou aſſemblage de parties; & l'on conçoit auſſi aiſément que tout ce que nous appellons opérations de l'entendement & de la volonté eſt néceſſairement ſimple, indiviſible, & par conſéquent immatériel. On affirme, on nie, on compare, on conſent, on apperçoit la vérité, on la cherche, on ſuſpend ſon jugement: comment oſeroit-on dire que tout cela eſt diviſible? Comment regarderoit-on celui qui prétendroit qu'on peut partager en deux un ſentiment, une penſée, un doute, une affirmation, une négation? Chicanes miſérables! Le bon ſens en eſt choqué. C'eſt-là

toute la réponse que méritent ceux qui osent les faire.

On s'est extrêmement resserré dans ces trois Preuves, mais on les trouvera très-développées & très-étendues dans la Réponse à la troisième Question sur la Matière. V. art. Matière.

Quatrième Preuve. L'Autorité des Philosophes.

PLATON.

Platon est celui des Philosophes anciens qui nous a donné l'idée la plus juste & la plus brillante de l'ame, & qui s'est le mieux exprimé sur son immatérialité. Voici comment il parle dans son Dialogue qui a pour titre, *Phédon, ou de l'Ame.* « Il ne faut pas » être surpris que tout ce qui est corporel & » sensible, soit sujet à s'altérer & qu'il ne » reste jamais dans un même état. Les parties » dont il est composé s'évaporent, se déta- » chent, se dissipent continuellement. Mais » l'ame est un Être simple, indivisible, inalté- » rable..... Les sens peuvent bien la distraire » quelquefois, & être pour elle une occasion » d'erreur, mais elle peut rentrer en elle- » même, s'appliquer à la connoissance de ce » qui est pur, éternel, immortel..... L'hom- » me qui médite conçoit aisément qu'elle a » plus de ressemblance avec la beauté intelli- » gible, immuable, éternelle, qu'avec toutes » les autres choses qui peuvent agir sur nos » sens. »

ARISTOTE.

Aristote, disciple de Platon, quoique presque toujours en opposition de sentimens avec son maître, ne s'exprime pas avec moins d'énergie. « La pensée, nous dit-il, la percep- Apud Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

» tion, le raiſonnement, l'intelligence, les » ſentimens d'amour, de haine, d'inquiétu» de, de joie, de crainte, de deſirs, ne peu» vent venir d'aucun des principes dont ſont » formées toutes les choſes corporelles & » ſenſibles. Il faut admettre une ſubſtance » d'une cinquième eſpèce toute différente » des autres, une ſubſtance qui ait en elle» même & par elle-même ſa force, ſon acti» vité, & qui puiſſe produire ces actes dont » les principes matériels ſont incapables. »

CICERON.

Tuſc. Quæſt. lib. 1.

Cet homme, le plus grand génie qu'ait eu l'ancienne Rome, & qui a égalé & peut-être ſurpaſſé tous les génies de la Grece, confond de la manière la plus victorieuſe ceux qui viennent préſenter leurs doutes ſimulés ſur la nature de l'ame. « On ne trouve rien » ici-bas, dit-il, qu'on puiſſe donner comme » principe & origine de l'ame ; parce qu'il » n'y a dans l'ame ni mêlange, ni compoſi» tion, ni rien qui ſoit venu de la matière, » ou qui ſoit formé pat la matière, rien qui » tienne de la nature de l'eau, de l'air, ou » du feu ; car il n'y a rien en tout cela qui » puiſſe donner naiſſance à la mémoire, à » l'intelligence, à la penſée, rien qui puiſſe » rappeller le paſſé, prévoir l'avenir, juger » du préſent. Ce n'eſt donc que de Dieu que » peut venir l'ame. Elle eſt donc d'une na» ture toute particulière, puiſqu'elle eſt toute » différente de ces choſes que nous voyons, » & dont nous nous ſervons. Nous ne pou» vous concevoir la nature divine que com» me un Être ſimple, & entièrement déga» gée de toute compoſition corruptible ; & » nous ne pouvons pas nous faire une autre » idée de l'ame de l'homme.

Ainsi ont pensé ces grands Hommes sur la nature de l'ame ; & en s'exprimant comme nous venons de le voir, ils n'ont fait que nous dire ce que la raison leur disoit à eux-mêmes, ce qu'elle avoit dit, & ce qu'elle dira toujours à tout homme capable de penser & de reflêchir. Cela est bien autrement satisfaisant, & bien autrement raisonnable que ces poussières, ou atomes de Democrite, ressacées ensuite par Epicure, & enfin arrangées en beaux vers par le Poëte Lucrece. Les belles ames, que ces ames faites de poussière !

Que l'on cite tant qu'on voudra quelques Philosophes qui auront prétendu que l'ame étoit matérielle. Tout ce que cela peut prouver, c'est la foiblesse de l'esprit humain, ses écarts, ses erreurs, & sur-tout les déréglemens du cœur, & le vœu des passions. Leur autorité ne peut pas être d'un grand poids. Car outre qu'ils ne sont pas comparables pour le génie aux grands Hommes que nous venons de citer, ils sont encore en très-petit nombre.

On auroit encore grand tort de compter parmi les partisans de la matérialité de l'ame certains Ecrivains qui, sans s'embarrasser d'en donner une définition exacte, ne se sont appliqués qu'à en présenter des descriptions purement métaphoriques, mais très-propres à nous faire connoître la haute idée qu'ils en avoient. Ainsi la vivacité, la force, la délicatesse, l'élévation qu'on a remarqué dans les pensées & les sentimens de certaines ames, ont fait dire, aux uns que l'ame étoit une substance toute de feu, aux autres qu'elle étoit plus déliée que la matière étherée ou aërienne, à ceux-ci qu'elle égaloit l'éclat & l'activité de la lumière, à ceux-là qu'elle étoit quelque chose de divin, & comme une portion même

de la divinité. On a toujours cherché les idées & les expressions les plus relevées & les plus nobles, pour en faire connoître l'excellence. Or il est évident, comme nous l'avons dit, qu'on n'a point prétendu par-là donner des définitions exactes de l'ame; on a seulement voulu faire juger par ses opérations, combien cette substance est admirable en elle-même, & supérieure à tout ce que nous voyons.

Les petits raisonneurs dont la lecture de quelques livres impies fait tout le savoir, & qui croient se donner de la considération en proposant des doutes sur l'immatérialité de l'ame, ne méritent donc que la pitié & le mépris, lorsqu'ils affirment que tous les anciens Philosophes ont cru l'ame corporelle. Ils ne sont en cela que les échos de l'ignorance.

Ils ne méritent pas plus d'être écoutés, lorsqu'ils viennent encore vous dire que la plupart des anciens Peres de l'Eglise ont cru l'ame corporelle. C'est une nouvelle preuve qu'ils donnent ou de leur ignorance, ou de leur mauvaise foi; de leur ignorance, parce qu'ils ne connoissent pas les sentimens des Peres: de leur mauvaise foi, parce qu'ils abusent de l'équivoque la plus visible & la plus facile à appercevoir. Nous allons expliquer ce qui a donné occasion à cette accusation.

Ces Peres ont toujours établi, prouvé & souteuu la spiritualité & l'immatérialité de l'ame. Leur attribuer quelques doutes sur ce point, ce seroit les calomnier. Mais quelques-uns d'entr'eux ont encore voulu examiner, & ensuite expliquer une question des plus subtiles, qu'on puisse proposer, & qui est de savoir comment on pourroit distinguer une ame d'avec une ame, après qu'elles se-

roient séparées de leur corps. Supposons par exemple que les ames de Ciceron, de César, de Caton, de Pompée, de Catilina soient ensemble. Comment ces ames séparées des corps se distingueront-elles l'une de l'autre, comment pourront-elles se reconnoître? Pour répondre à cette question, ces Peres supposoient avec quelques Philosophes du vieux tems, que les ames, toutes spirituelles qu'elles étoient, avoient certains caractères distinctifs, certaines formes, certaines empreintes qu'elles tenoient des corps qu'elles avoient habité, & des passions qui les avoient remuées, que c'étoit par ces caractères ou empreintes qu'elles pouvoient se reconnoître entr'elles, éviter les méprises, & ne pas prendre l'ame de Catilina pour celle de Ciceron, ni l'ame de César pour celle de Pompée. Ces caractères, formes, ou empreintes, c'est ce qu'ils appelloient la *corporalité* de l'ame.

Cette manière de raisonner n'étoit pas à la vérité des meilleures; mais elle ne favorise en rien les matérialistes; & je crois que nos grands Philosophes d'aujourd'hui seroient, malgré toute leur science, très-embarrassés de répondre à cette même question: *comment les ames séparées des corps peuvent-elles se reconnoître entr'elles, & se distinguer?*

Tertullien, Synnesius, & d'autres encore qui ont été les plus ardens défenseurs de cette explication, n'en ont pas défendu avec moins de chaleur l'immatérialité & la spiritualité de l'ame. Voici en particulier comment s'explique Tertullien. *L'Ame est un être simple. Il n'y a pas plus de composition dans elle, que de divisibilité, & il n'y a aucune divisibilité, parce qu'elle ne peut point se dissoudre. Si elle étoit composée, elle pourroit se dissoudre; si elle pouvoit se*

Tertul. de An. c. 14.

dissoudre, elle ne seroit plus immortelle. Et puisque l'ame est immortelle, elle n'est donc sujette à aucune décomposition, ni divisibilité. Car la divisibilité est une décomposition, & la décomposition est la mort.

Quelques autres Peres ont aussi parlé de la corporalité de l'ame, mais d'une manière qui ne donne aucune atteinte à son immatérialité. Saint Irenée entr'autres, en combattant les rêveries de la métempsicose, fait paroître un
Lib. 2. Philosophe Pythagoricien qui dit que l'ame étant un souffle, elle ne peut subsister que dans un corps, & qu'elle doit nécessairement être soutenue dans des organes. Mais S. Irénée répond que l'ame de l'homme a une enveloppe extrêmement déliée, qu'après la mort de l'homme, elle conserve par ce moyen la forme humaine, & qu'elle n'est par conséquent absolument incorporelle, que par rapport aux corps grossiers qui tombent sous nos sens. Nous pouvons dire de cette explication de S. Irénée, ce que nous avons déja dit de celle de Synnesius, qu'elle n'est nullement contraire au dogme de la spiritualité de l'ame.

Revenons à la belle doctrine qu'enseigne sur l'ame l'homme du Dictionnaire.

I.

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en savons guères davantage, graces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin.

C'est-là parler comme si quelqu'un demandant ce que c'est que le froid, on lui disoit : le froid c'est ce qui refroidit. La réponse ne seroit-elle pas spirituelle & lumineuse ?

Dire de l'ame, ajoute-t-on, *c'est ce qui anime. C'est-là tout ce qu'en fait notre petite intelligence.*

Cependant nous venons de voir que l'intelligence des Platon, des Ariſtote, des Ciceron, &c. eſt allée beaucoup plus loin. Nous ſavons que les docteurs Hébreux, qui ont écrit plus de ſix cens ans avant qu'il y eût des Philoſophes dans la Grèce, ſont allés bien plus loin. Ce nombre prodigieux de grands génies qu'a eu le Chriſtianiſme eſt allé bien plus loin.

Mais les Epicuriens, les libertins, ceux qui craignent une autre vie, voudroient bien ne pas aller ſi loin.

I I.

Pour anéantir la preuve qu'on donne de la ſpiritualité de l'ame par l'indiviſibilité de la penſée, voici comment raiſonne notre homme. *La matière à nous d'ailleurs inconnue, poſſéde des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être composé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles. Vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pouvez couper en deux une ſenſation, une affirmation, une negation. Votre bel argument tiré de l'indiviſibilité de la penſée ne prouve donc rien du tout.*

Cet homme-ci affirme que la matière nous eſt inconnue; il affirme en même tems qu'elle poſſéde des qualités matérielles & immatérielles, ce qui veut dire qu'elle ne nous eſt pas inconnue. Cela ſent un peu la contradiction. Mais ſans nous arrêter à cela, nous allons lui démontrer que rien n'eſt plus diviſible que

ces belles qualités de la matière qu'il appelle indivisibles.

D'abord, qu'est-ce que la végétation d'une plante ? La végétation n'est autre chose, dans les commencemens, que l'accroissement de la plante occasionné par la dilatation des fibres, la circulation de la seve, l'arrivée des sucs, des sels, & des autres parties de matière qui augmentent, & aggrandissent cette plante. Voilà ce que nous appellons végétation. La nutrition & conservation de la plante se fait par les mêmes principes & le même méchanisme. Or tout cela, comme on le voit, est très-matériel & très-divisible.

Nous appellons force motrice, le résultat de la masse & de la vîtesse avec lesquelles un corps choque un autre corps. Dira-t-on que cette masse & cette vîtesse sont indivisibles, & que ce sont-là des qualités de la matière, qui ne sont point matérielles ?

Qu'est-ce que la gravitation ? c'est la force avec laquelle un corps tend vers le centre de la terre. Qu'on explique cette force par l'impulsion Cartésienne, ou par l'attraction du Philosophe Anglois, on n'y trouvera jamais que du matériel & du divisible. La vîtesse des tourbillons regle tout dans le premier de ces systêmes, & les masses avec les quarrés des distances, réglent tout dans le second.

La vie dans les arbres & dans les plantes n'est autre chose que la circulation de la seve. Comment donc ose-t-on affirmer que la matière posséde des qualités qui ne sont ni matérielles, ni divisibles, telles que la gravitation, la végétation, &c.

On objecte ensuite la vie du cheval, l'instinct du chien. Mais comment prouveroit-on que l'instinct du chien est une qualité de la

matière ? En quoi fait on consister la vie du cheval ? Il n'est aucun point dans toute la philosophie sur lequel on soit moins assuré, que sur ce qui concerne l'ame des bêtes. Les uns en *font* de purs automates, & alors tout est *divisible* dans elles ; les autres leur donnent pour ame un être spirituel qui finit avec le corps, & alors l'argument de l'indivisibilité tombe de lui-même. Notre homme traite de bêtes ceux qui donnent aux brutes des ames matérielles, de plus bêtes encore ceux qui ont avancé que ces ames n'etoient ni corps ni esprit ; il regarde du même œil ceux qui leur donnent des ames spirituelles, & ceux qui en font des machines privées de connoissance & de sentiment. Il raille de tous les sentimens, & ne peut en établir aucun. La chose reste donc absolument inconnue.

Encore une fois l'argument tiré de l'indivisibilité de la végétation d'une rose, de l'instinct du chien, de la vie du cheval ne prouve *rien du tout*, puis qu'on démontre d'une part que cette végétation est très-divisibse, & de l'autre que l'instinct du chien nous est absolument inconnu. Or la belle manière d'argumenter, que de s'appuyer sur deux principes, dont l'un est démontré évidemment faux, l'autre absolument inexplicable, & de les opposer à ce que nous connoissons tous par la raison & par le sentiment intérieur.

III.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les loix du peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame ; rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique, rien dans le Deuteronome. Si Moyse avoit annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs

ne l'auroit pas toujours combattue ; cette grande école des Sadducéens n'auroit pas été autorisée dans l'Etat ; les Sadducéens n'auroient pas occupé les premières charges. On n'auroit pas tiré des grands Pontifes de leur corps..... sans celui qui seul devoit instruire tous les hommes, nous n'aurions jamais pû rien connoître de notre ame, puisque les Philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moyse seul, vrai Législateur du monde avant le nôtre, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix sept-cens ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Ce qui est trés-singulier, c'est que dans tout ce que notre homme affirme ici avec tant d'assurance, il n'y a pas un mot ou qui n'annonce une fausseté, ou qui ne porte sur le faux ; c'est ce qui va être clairement démontré par les observations suivantes, qui répandront un grand jour sur tout ce qui concerne cette matière.

1°. Qui sont ceux qui ont été les premiers à douter de l'immatérialité de l'ame, & à dogmatiser sur ce sujet ? Ce sont quelques Philosophes oisifs ou libertins. Les plus anciens qu'on connoisse sont, Démocrite, Dicearque, disciple d'Aristote ; Epicure, Aristoxene le musicien ; après lesquels est une certaine populace philosophique, *Plebeii Philosophi*, dont Cicéron, de qui on emprunte ces paroles, fait assez peu de cas. Avant l'arrivée de ces Messieurs, c'est-à-dire quelques centaines d'années avant Jesus-Christ, on ne s'étoit pas avisé de douter de ce dogme, qui est de la plus haute antiquité. Cette antiquite, comme l'observe Cicéron, touchant presque à la première origine des choses, devoit mieux connoître la vérité : *Et primùm quidem ab omni*

Tusc. Quæst. lib. 1.

antiquitate, quæ quò propriùs aberat ab ortu & divina progenie, hoc melius ea fortasse quæ vera erant cernebat. Il présente ensuite comme un argument invincible de la vérité de ce dogme, le concert de toutes les nations à l'adopter, & conclut par ces mots si remarquables: *Omni autem in re consensio omnium gentium Lex naturæ putanda est.*

Il est donc faux que ce ne soit que depuis J. C. que l'on croit l'existence de l'ame, & son immortalité.

2°. Qu'est-ce que pensoient les Hebreux sur l'ame? Leur doctrine sur ce point étoit infiniment plus sublime, plus lumineuse, plus instructive & plus solidement appuyée que celle de toutes les autres nations. Jugeons-en par ce que nous en ont dit les docteurs Hébreux.

D'abord Moyse nous apprend que l'ame a été créée de Dieu, qu'elle est immortelle, qu'elle est l'image de la Divinité: car Dieu ayant formé de la terre le corps de l'homme, il *anima* ce corps par un souffle divin, & l'homme est le seul Être créé, qui ait été (qu'on me permette l'expression) fait à deux coups. Il dit ensuite de cet homme, qu'il est l'image & la ressemblance de la Divinité. Or cela ne peut convenir qu'à l'ame, laquelle étant intelligente & immortelle, est par-là même l'image de l'intelligence éternelle & infinie qui est Dieu. Aussi ce même Moyse fait-il bien connoître que l'ame ne périt point avec le corps, puisqu'il défend expressément *de consulter les morts, pour apprendre d'eux la vérité.* Il suppose donc que ces ames subsistent après la mort; car ce ne sont pas des cendres froides & insensibles que l'on consulte, ce n'est pas une poussière inerte; on ne con-

Gen. 2.

Deut. 18

sulte que ce qui est capable de connoître, & de découvrir la vérité.

David ne pouvoit pas annoncer plus clairement la distinction de l'ame & du corps, l'immortalité de l'une, & la résurrection de
Ps. 15. l'autre, que par ces paroles : *La joie s'est répandue dans mon cœur, & mon corps reposera dans la paix, parce que vous ne laisserez point mon àme dans le tombeau, & que vous m'avez appris le chemin pour retourner à la vie.*

Salomon nous avertit que *le corps retournera dans la terre, d'où il a été tiré, & l'ame au Dieu*
Eccli. 12 *qui l'a créée, pour rendre compte de tout ce qu'elle aura fait de bien ou de mal.* On pourroit citer encore un grand nombre d'autres Docteurs de la même nation ; mais ce que nous venons de dire suffit pour démontrer qu'aucun autre peuple n'a eu des lumières aussi étendues sur la nature & la destinée de l'ame.

3°. Pourquoi Moyse n'a-t-il pas parlé plus clairement de tous ces dogmes dans les Livres de la Loi ? On répond que cela n'étoit point nécessaire, puisque sa nation étoit déja si bien instruite, comme nous venons de le montrer ; & que d'ailleurs ce n'étoit nullement là l'objet de sa mission.

Le véritable objet de la mission de Moyse, c'étoit 1°. d'établir un culte envers Dieu, le plus saint & le plus auguste qu'on eût encore vu ; 2°. d'enseigner la morale la plus pure & la plus avantageuse à la société, & d'en régler tous les devoirs par de sages loix ; 3°. de lier ce peuple par des usages particuliers, lesquels l'empêchassent de se mêler & de se confondre avec les autres nations ; & ce dernier point étoit de la plus étroite nécessité, à cause de la promesse du Messie qui devoit naître de son sang. Tels étoient les objets de la mission

de Moyse, & il n'étoit point néceſſaire qu'il parlât des dogmes déja connus & admis.

4°. On a grand tort d'appeller une grande école, la ſecte Sadducéenne. Cette ſecte étoit fort peu nombreuſe : elle n'étoit guères compoſée que d'hommes riches & puiſſans. C'eſt ce qui donne occaſion au Doyen de Norwich de faire, dans ſon Hiſtoire des Juifs, cette réflexion judicieuſe : Que l'autorité & les richeſſes favoriſant extrêmement l'orgueil & les paſſions, elles doivent toujours auſſi inſpirer de l'averſion & de l'éloignement pour la Religion. Au reſte, l'exemple des Sadducéens qui nioient l'immortalité de l'ame, & qui cependant occupoient, dit-on, les premières charges chez les Juifs, ne prouve rien du tout. Ne voyons-nous pas des Déiſtes & des gens ſans religion occuper de grandes charges chez les Chrétiens, quoique les Déiſtes ne ſoient pas moins oppoſés à la révélation dans la religion Chrétienne, que les Sadducéens l'étoient à la révélation dans la religion Judaïque ?

5°. S'il eſt vrai que les Philoſophes *n'ont jamais eu aucune idée déterminée de l'ame*, on a donc bien tort de les tant vanter, & d'oppoſer ſans ceſſe leurs opinions aux dogmes de la révélation.

6°. On conclura de tout ce que nous venons d'expoſer, que c'eſt une inſigne fauſſeté de dire que *ce n'eſt que depuis dix-ſept cens ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame, & de ſon immortalité*. Jeſus-Chriſt n'a rien annoncé de nouveau ſur l'ame : il n'a fait que nous exhorter plus fortement à la pratique des œuvres néceſſaires pour la ſauver ; & en nous y exhortant, il nous en a fourni en même tems les moyens.

IV.

Nous ne nous arrêterons pas à quantité de propos absurdes qu'on trouve encore dans cet article, & qui ne sont propres qu'à répandre un ridicule bien mérité sur ce nouveau maître de Philosophie. Ce seroit perdre son tems de les réfuter : on ne pourroit en tirer aucune instruction. Ainsi nous nous contentons de faire remarquer que c'est un propos absurde de dire, comme il fait : *ce seroit une belle chose de voir son ame.* N'est-ce pas-là parler comme si l'on disoit : ce seroit une belle chose de voir ce qui est invisible !

C'est un propos absurde de dire : *Connois-toi toi-même est un excellent précepte ; mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique.* Dieu mettre en pratique des préceptes, & des préceptes humains ! Quelle manière de penser & de parler !

C'est un propos absurde de dire : *Si une tulippe pouvoit parler, & qu'elle te dit : Ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joins évidemment ensemble, ne te mocquerois-tu pas de ta tulippe ?* O Philosophe, si ta tulippe pouvoit t'entendre, ne se mocqueroit-elle pas bien de tes propos ?

C'est un propos absurde de dire : *Tu es certain que tu marches avec tes pieds, que tu digeres par ton estomac, que tu penses par ta tête.* Car il y a-t-il quelque comparaison à faire entre l'opération méchanique & toute matérielle du marcher & de la digestion, avec l'opération spirituelle, mais absolument inconnue de la pensée ?

Voici maintenant des absurdités d'une nouvelle espèce sur le même sujet : elles sont tirées du troisième Entretien du Catéchisme

Chinois. Ce Catéchisme est en forme de dialogue, dont les interlocuteurs sont, l'un, un jeune étourdi, tel à-peu-près que sont les jeunes éleves des Philosophes modernes; l'autre, un disciple de Confucius, qui fait le *Sage*, & qui cependant ne parle que *comme un* sot. Nous allons rapporter ces objections, plutôt pour en faire sentir le ridicule, que pour y répondre sérieusement. A l'imitation du Docteur, nous emprunterons la forme de dialogue, dont les interlocuteurs seront un nouveau Philosophe, & un Sage respectant la raison & la Religion.

LE NOUVEAU PHILOSOPHE.

» L'ame n'est qu'un mot inventé pour exprimer foiblement & obscurément les ressorts de notre vie. Nous avons des passions, de la mémoire, de la raison; mais ces passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans *nous*, ce ne sont pas des petites personnes qui aient une existence particulière; ce sont des mots génériques inventés pour fixer nos idées. L'ame, qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est Dieu. Qui fait la pensée dans l'homme? c'est Dieu.

LE SAGE.

Si c'est Dieu qui est l'ame de l'homme; il faut avouer que Dieu joue des personna-

ges bien ſurprenans ; car dès-lors ce ſera Dieu qui ſera impudique dans Tibere, parricide dans Néron, athée dans Diagoras, infâme dans Adrien, ivrogne dans Galba, inſenſé dans Therſite, le plus extravagant de tous les êtres dans Caligula : les beaux perſonnages pour la Divinité !

Vous dites que la raiſon, la mémoire, les paſſions ne ſont pas des choſes à part, mais des mots inventés pour fixer nos idées. Mais qu'eſt-ce que la raiſon, ſinon les lumières de l'ame ? Qu'eſt-ce que les paſſions, ſinon les déſirs impétueux de l'ame ? Qu'eſt-ce que la mémoire, ſinon la repréſentation qui ſe fait dans l'ame des choſes paſſées ? La raiſon, les paſſions, la mémoire ne ſont donc autre choſe que l'ame qui connoît, qui ſe livre à ſes déſirs, qui ſe rappelle le paſſé. Ce ne ſont pas-là trois êtres exiſtans dans nous : c'eſt une ſeule & même ame qui a trois facultés différentes. Dire que l'ame n'eſt qu'un mot inventé pour fixer nos idées, c'eſt affirmer la plus grande extravagance qu'il ſoit poſſible de concevoir.

LE NOUVEAU PHILOSOPHE.

» Mais ſi l'ame humaine étoit une petite » perſonne renfermée dans nos corps, qui » en dirigeât les mouvemens & les idées, » cela ne marqueroit-il pas dans l'éternel ar» tiſan du monde, une impuiſſance & un » artifice indigne de lui ? Il n'auroit pas été » capable de faire des automates qui euſſent » dans eux-mêmes le mouvement & la » penſée. »

LE SAGE.

Ce n'eſt qu'à vous, Meſſieurs les Philoſophes nouveaux, qu'il appartient d'inven-

ter ces expressions admirables ; de dire de Dieu qu'il est un artisan de toute éternité ; d'imaginer des automates, c'est-à-dire des machines dont les rouages engendrassent la pensée. Pour nous, nous prenons tout le contrepied de vous autres. Nous tâchons de ne dire que des choses raisonnables : nous évitons ce qui révolte le bon sens ; nous regarderions comme une vraie sottise de dire que la pensée, qui est nécessairement la modification d'une substance intelligente, puisse être donnée à la matiére, comme on donne le poli à un marbre, ou la blancheur à une muraille. Nous n'appellons pas impuissance dans Dieu, ce qui montre une contradiction évidente, telle que seroit celle d'une matière pensante, d'un automate pensant.

LE NOUVEAU PHILOSOPHE.

» Si vous voulez absolument donner une » *ame à notre* corps, dites-nous donc d'où » viendroit cette ame, & quand viendroit-» elle ? Faudroit-il que le Créateur de l'uni-» vers fût continuellement à l'affut de l'ac-» couplement des hommes & des femmes...... » & qu'alors il envoyât vîte une ame dans » le germe ? Et si ce germe meurt, que de-» viendra cette ame ? Elle aura donc été » créée inutilement, ou elle attendra une » autre occasion. Voilà, je vous l'avoue, » une étrange occupation pour le Maître » du monde ; & non-seulement il faut qu'il » prenne garde continuellement à la copula-» tion de l'espèce humaine, mais il faut qu'il » en fasse autant avec tous les animaux. Il » faut qu'il travaille perpétuellement à forger » des ames pour les éléphans & pour les

» puces, pour les hiboux, pour les poissons, & pour les bonzes. Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame. »

LE SAGE.

Avant d'entrer dans l'examen de vos propos, permettez-moi de vous dire que c'est trop manquer à la décence, que d'employer le terme d'accouplement, comme vous faites : ce terme n'est que pour les animaux : vous faites rougir la pudeur. Le payen Cicéron savoit bien mieux se tenir dans les bornes respectables de la réserve & de la modestie, quand il disoit ; *Operam dare liberis dicere turpe est, re non inhonestum.* Mais venons maintenant à vos graves raisonnemens.

De Off. lib. I.

En vérité vous nous présentez des idées bien petites de la Divinité, quand vous la supposez toute occupée & absorbée par le travail de la création des ames. Les Juifs, que vous autres, Philosophes nouveaux, vous méprisez tant, ont du Créateur des idées bien plus nobles & bien plus sublimes : ils nous disent que la création de l'Univers & de tout ce qu'il renferme ne lui a couté qu'une seule parole : *Ipse dixit & facta sunt* ; & que ce n'a été qu'un jeu pour lui de faire sortir du néant ces millions de milliasses de créatures que nous connoissons : *Ludens in orbe terrarum.* C'est-là parler de l'Infini d'une manière digne de l'infini. Mais vous, vous parlez de la sagesse, de la puissance & des œuvres de Dieu, comme vous parleriez de la sagesse, de la puissance & des œuvres d'une créature aussi petite que l'homme. Dès que nous supposons un Dieu infini, nous le supposons infiniment supérieur à toutes

Ps. 148.

Prov. 8.

ſes œuvres. Vous n'êtes qu'un atome devant l'Infini, & vous voulez vous meſurer à l'Infini. Vous ne connoiſſez pas les reſſorts qui ſont *dans* vous, & qui vous font mouvoir & agir; & vous voulez décider ſur la *toute*-puiſſance de Dieu. Vous ne ſavez pas comment ſe forment dans vous la penſée, le ſentiment, le vouloir, la réflexion; & vous voulez pénétrer dans les penſées & dans l'abyme impénétrable des perfections divines. Petit atome, contentez-vous d'adorer: reconnoiſſez que c'eſt-là la vraie ſageſſe; que le premier devoir pour vous, c'eſt de vous taire; & que vos petits efforts pour vous élever, ne peuvent exciter que le rire ou la pitié.

Au reſte, vous dites que vous n'avez apporté qu'une très-petite partie des raiſons qui peuvent vous faire douter de l'exiſtence de l'ame: ſi vous en aviez eu de meilleures, je ſuis très-perſuadé que vous ne vous ſeriez pas fait faute de les rapporter; & vous voyez ce que méritent celles dont vous vous appuyez.

LE NOUVEAU PHILOSOPHE.

» Vous avez beau dire: je ſuis trop frappé » de cette grande idée, que Dieu a tout fait, » qu'il eſt par-tout, qu'il anime tout, qu'il » pénétre tout, qu'il donne la vie & le mou- » vement à tout; & s'il eſt dans toutes les » parties de mon être, je ne vois pas quel » beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de » ce petit être ſubalterne, quand je ſuis ani- » mé par Dieu même? A quoi me ſerviroit » cette ame? J'aime mieux être la machine » d'un Dieu qui m'eſt démontré, que la ma- » chine d'une ame dont je doute. »

LE SAGE.

Oh pour le coup on n'y tient plus. Quel galimathias confus d'expressions ! Quand vous me parlez de l'homme machine de Dieu, ou bien machine d'une ame, y pensez-vous, quelle idée avez-vous ? Une machine qui est libre, raisonnable, capable de vertu, de sentiment, de réflexion ! Des hommes qui se piquent de raisonner, peuvent-ils parler ainsi ! O philosophie nouvelle, que tu nous apprens bien de quels égaremens est capable l'esprit humain ; que tu es en opposition avec la raison & le bon sens !

Mais laissons-là toutes ces absurdités. Il seroit ennuyant de s'y arrêter davantage. Nous avons démontré la spiritualité de l'ame. Nous devons encore dire un mot de son immortalité.

Réflexions sur l'immortalité de l'Ame.

Le dogme de l'immortalité de l'ame est une suite nécessaire de sa spiritualité. Mais ce dogme présente des suites trop sérieuses, pour ne pas déplaire à une certaine espèce d'hommes, & il est en même tems appuyé sur des preuves & des autorités trop fortes, pour pouvoir être combattu avec la plus légere apparence de raison. Nous ne rapporterons pas ici ces preuves. On les retrouve dans trop de livres, pour qu'elles soient ignorées de personne, ou que l'on ne puisse pas très-aisément s'en instruire. Nous nous contenterons de proposer quelques réflexions courtes, mais propres à faire sentir toute la force de cette vérité.

I.

Le dogme de l'immortalité de l'ame date de la naissance du monde ; les livres divins l'annoncent

l'annoncent en mille endroits ; toutes les nations policées ou barbares l'ont toujours reconnu & adopté.

Or la réunion de tous les siécles & de toutes les nations sur un même point, doit être regardée comme un oracle de la nature même ; *omni autem in re consentio omnium gentium lex naturæ putanda est.* Y aura-t-il une ame assez ferme pour tenir contre ce concert, & cet accord général de tous les peuples & de tous les siécles, ou assez hardie pour les traiter d'erreur, ou de préjugé ?

II.

Otez le dogme de l'immortalité de l'ame, vous ôtez par-là même toute Religion, toute vertu, tous devoirs de société. Car voici les propos que tiendront, ou que pourront tenir les hommes devenus matérialistes :

Qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait point, que nous importe ? L'homme mort, tout est mort... Que signifie ce grand mot de Providence ? La Providence n'est rien. Il n'y a rien ni à esperer, ni à craindre après la mort... Qu'est-ce que la vertu ? Ce n'est qu'un préjugé, qui peut bien séduire des sots ; mais si l'on peut se procurer quelque bien, ou quelque plaisir, pourquois'en passeroit-on ?

On le demande ici, quels épouvantables désordres de pareilles conséquences n'introduiroient-elles pas dans le monde ? Cependant, en supposant que les ames ne sont pas immortelles, toutes ces conséquences seroient très-justes. Qu'on juge donc de l'horreur du principe d'où elles découlent.

III.

On regarde la nature humaine comme ce

qu'il y a de plus parfait dans l'univers. Mais cela eſt très-faux, ſi l'ame de l'homme n'eſt pas immortelle. Il faut au contraire, dans cette ſuppoſition, regarder tous les hommes, les uns comme les plus malheureux de tous les êtres, & les autres comme les plus déteſtables. On voit que les uns ſont écraſés, vexés, tyranniſés; les autres ſont oppreſſeurs, injuſtes, inhumains. Mais en ſuppoſant que les ames ſont mortelles, les premiers ſeroient ſans conſolation, les ſeconds ſans crainte de punition. Alors les ſouffrances ſeroient ſans fruit, les vertus ſans récompenſes, les crimes ſans frein. Alors on ſeroit autoriſé à regarder les brutes, bornées au ſoin de leur conſervation, comme jouiſſant d'un ſort incomparablement plus heureux que celui de l'eſpèce humaine.

Mais alors auſſi quelle idée pourroit-on ſe faire de la ſageſſe du ſouverain Etre? Quel intérêt pourroit nous lier à lui? Quelle raiſon pourroit nous engager à l'aimer, le craindre, l'adorer?

IV.

Il n'y a que le dogme de l'immortalité de l'ame qui puiſſe former de grands hommes, élever aux grandes vertus, engager à de grands ſacrifices pour Dieu, pour la Religion, pour la patrie, pour la ſociété.

L'intérêt le plus fort doit toujours l'emporter. Si tout eſt borné au préſent, chaque homme doit tout rapporter au bien, au plaiſir, à l'intérêt préſent. Il ne doit point s'embarraſſer d'un avenir chimérique, & qui ne doit rien être pour lui.

V.

L[illegible] de l'immortalité de l'ame ſou-

ſient, encourage, conſole l'homme vertueux; le dogme contraire ne peut plaire qu'à des hommes vicieux & méchans. De quel côté doit-on préſumer que ſoit la vérité?

V I.

Examinons, raiſonnons. Qui ſont ceux qui doivent nous paroître les plus Philoſophes, ou ceux qui nient l'immortalité de l'ame, ou ceux qui l'admettent?

Les premiers n'ont d'autres principes pour la nier, que leur ignorance, & la difficulté qu'ils trouvent à concevoir comment une ame peut exiſter ſans corps. C'étoit-là le grand raiſonnement de Dicearque diſciple d'Ariſtote, & celui d'Ariſtoxene le Muſicien. Ciceron les réleve aſſez bien, & fait appercevoir d'une manière aſſez ſenſible le ridicule de leur raiſonnement. Ce ſont ces deux hommes, Dicearque & Ariſtoxene, qui ont été les précurſeurs d'Epicure, & de la bande Epicurienne.

Tuſc. Quæſt. lib. 1.

Les ſeconds s'appuyent ſur la nature de l'ame néceſſairement indeſtructible, ſur l'autorité des livres divins, ſur le conſentement général de toutes les ſociétés religieuſes, de tous les ſiécles, & de toutes les nations, ſur l'autorité de tous les plus grands Philoſophes que l'on ait jamais connu. Qu'eſt-ce qu'un matérialiſte pourra oppoſer à ce concours de preuves & d'autorités?

On peut encore conſulter l'article *Matière*.

ATHÉE.

L'Athée eſt l'homme qui ne reconnoît point de Dieu, qui nie l'exiſtence d'un Dieu. Y a-t-il, & peut-il y avoir de vrais Athées? Des ſociétés d'Athées pourroient-elles ſub-

sister ? Qu'est-ce que les Anciens ont pensé de l'Athéisme, & comment ont-ils traité ceux qui en faisoient profession, & qui osoient l'enseigner ? Quelles sont les pensées & les jugemens des Philosophes modernes sur les Athées & sur l'Athéisme ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans les quatre articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Y a t-il, & peut-il y avoir de véritables Athées ?

De très-grands hommes ont soutenu qu'il n'y avoit point d'Athées, & qu'il ne pouvoit pas y en avoir ; de très-grands hommes ont soutenu qu'il pouvoit y en avoir, & qu'il y en avoit en effet. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est qu'on a également raison de part & d'autre ; c'est que ces deux sentimens, quoiqu'ils paroissent contradictoires, sont également vrais. On en conviendra aisément, si l'on distingue la conviction, du goût & de l'inclination ; car alors il est très-facile de démontrer la vérité de l'un & de l'autre des deux sentimens. C'est ce que nous allons faire par les deux propositions suivantes.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Il est impossible qu'il y ait de véritables Athées ; c'est-à-dire des Athées de conviction.

J'appelle Athée de conviction celui qui ayant attentivement examiné les raisons & les preuves sur lesquelles se fondent ceux qui admettent l'existence d'un Dieu, & les raisons & les preuves de ceux qui nient cette

existence, trouve celles de ces derniers plus justes, plus fortes, plus concluantes que celles des premiers. Cette définition admise, je dis qu'il est impossible qu'il y ait des Athées de conviction.

1°. Parce que l'Athée ne peut présenter aucune raison par laquelle il prouve directement qu'il n'y a point de Dieu, & que celui qui reconnoît un Dieu se fonde sur les raisons les plus fortes, les plus convaincantes.

2°. Parce qu'il n'y a rien qui choque plus la raison, que tous les systêmes que l'Athée imagine, pour se dispenser d'admettre l'existence d'un Dieu.

3°. Parce que l'Athée ne peut pas répondre aux objections qu'on lui fait contre l'Athéisme, & qu'on résout aisément toutes celles qu'il fait contre l'existence de Dieu. Développons ces trois genres de preuves.

PREMIÈRE PREUVE.

L'Athée ne peut présenter aucune raison par laquelle il prouve directement qu'il n'y a point de Dieu, & celui qui admet l'existence de Dieu, se fonde sur les preuves les plus fortes, & les plus convaincantes.

1° Qu'on examine attentivement les écrits des Athées, on verra qu'ils peuvent bien nier l'existence de Dieu, & la combattre, ou faire contre ce dogme des objections que des hommes peu accoutumés aux discussions métaphysiques seroient embarrassés de résoudre. Mais on verra aussi qu'aucun n'a jamais osé entreprendre de prouver directement que cette proposition fût fausse : *Il existe un Dieu*; & l'on seroit bien dans l'impossibilité de le prouver. Car pour cela il faudroit faire voir

qu'il y a une contradiction, ou du moins une opposition entre ces deux termes : *Dieu & existence*, & que ces deux termes s'excluent mutuellement ; car s'il n'y a point de contradiction entre ces deux termes, dès-lors l'existence de Dieu est possible ; & si elle est possible, elle est actuelle, parce qu'elle est éternelle, indépendante, & nécessaire.

Or il est impossible de montrer qu'il y ait une contradiction, ou une opposition mutuelle entre ces deux termes : *Dieu & existence* ; parce que le premier annonce un Être qui posséde toutes les perfections, & que le second ne fait qu'exprimer une de ces perfections. Donc l'Athée ne pourra jamais prouver directement que cette proposition : *Il y a un Dieu*, soit une proposition fausse.

2°. Mais celui qui fait cette même proposition : *Il y a un Dieu*, la prouve d'abord directement par les raisons les plus fortes & les plus convaincantes. Il montre la nécessité qu'il y a d'admettre une première cause de tout ce qui existe, & une sagesse infinie qui a ordonné, disposé & réglé d'une manière admirable tous ce qui existe. Or cette première cause, & cette intelligence infinie, c'est ce qu'on appelle Dieu.

La nécessité de cette première cause s'apperçoit d'abord. Car rien ne s'est fait soi-même ; tout ce que nous voyons doit son existence à un autre être qui existoit avant lui. Une arbre, une plante vient d'une semence, d'un germe ; un animal est procréé par un autre animal. Mais bornons-nous à l'homme. L'homme sent bien qu'il ne s'est pas fait lui-même, & qu'il n'a pas pû se donner l'être. Il comprend bien que ses auteurs, semblables à lui, aussi impuissans que lui, ne se le sont

pas donné non plus. En remontant ainsi de génération en génération il trouvera toujours la même impuissance. En raisonnant, il se verra obligé d'en venir à un premier homme; car une succession éternelle de générations est une absurdité qui révolte le bon sens, qui effraie la raison, & qui n'est pas même adoptée par ceux qui osent en parler. Mais ce premier homme, qui l'a fait? Qu'on fasse attention à ce que nous venons de dire de l'impossibilité qu'il y a qu'un homme se soit donné l'être à lui-même. Il faut donc nécessairement qu'il y ait un premier Etre; un Créateur, un Dieu.

La nécessité d'admettre une intelligence infinie n'est pas plus difficile à prouver. Car qu'un homme jette des regards attentifs sur le beau spectacle que lui présente l'Univers; qu'il remarque cet ordre si admirable & si constant qui regne dans toute la nature; qu'il saisisse cette armonie merveilleuse qui en lie ensemble toutes les parties; qu'il entre dans l'examen détaillé des plus petits êtres. Tout ce qu'il découvrira le jettera dans l'étonnement, & deviendra pour lui un sujet inépuisable d'admiration. Lui viendra-t-il seulement dans la pensée, que tout cela pourroit bien être l'effet du hazard, & du mouvement confus des atomes? Ne s'élevera-t-il pas aussi-tôt à l'idée d'un Créateur dont l'intelligence infinie, & la main toute puissante ont créé & arrangé, conservent & gouvernent cet Univers?

L'homme qui admet l'existence d'un Dieu, en a donc les preuves directes les plus convaincantes, & auxquelles il est absolument impossible de se refuser.

SECONDE PREUVE.

Il n'y a rien qui choque plus la raiſon & le bon ſens que les ſyſtêmes qu'imagine l'Athée pour ſe diſpenſer d'admettre l'exiſtence de Dieu.

On n'eſt convaincu, que lorſqu'on eſt entraîné & décidé par les raiſons les plus claires, les plus fortes, & les plus irréſiſtibles. Or tous les ſyſtêmes d'Athéiſme, bien loin de faire cette impreſſion ſur les eſprits, ne font que les révolter par les abſurdités, & les extravagances ſur leſquelles ils ſont appuyés, comme on les verra par ce que nous *allons* en rapporter.

Spinoſa dont tant de gens parlent, que ſi peu connoiſſent, & dont ceux même qui le vantent le plus, n'auroient pas le courage de lire les écrits; Spinoſa arrange ainſi ſon ſyſtême d'Athéiſme. Il dit qu'il n'y a qu'une ſeule & unique ſubſtance, qui eſt l'*univerſalité* des choſes que nous voyons; que cette ſubſtance eſt capable d'une infinité de modifications, dont les principale ſont l'étendue & la penſée; que cette ſubſtance exiſte néceſſairement, qu'elle renferme toutes les perfections, qu'elle eſt infinie, immuable, indiviſible, parce que tout ce qui nous *paroît* ou diviſé, ou variable, ou borné, ou multiplié, n'annonce que les modifications diverſes de cette même & unique ſubſtance, & n'atteint nullement la ſubſtance elle-même.

Tout ce ſyſtême ne préſente que des aſſertions extraordinaires, & toujours deſtituées de preuves, un extravagant délire, *mais* revêtu d'un jargon ſcientifique, des rêveries qui deshonorent la raiſon, & qui paroiſſent

encore plus méprisables que redoutables, quand on se met à les examiner. Cet homme ne définit rien, ne prouve rien, ne répond à rien. Nous ne nous arrêtons pas à réfuter ce systême, parce que l'absurdité en saute aux yeux, & qu'on en trouve une assez ample réfutation dans Bayle à l'article *Spinosa*.

D'autres partisans de l'Athéisme disent que tout ce qui est, que tout ce que nous voyons, n'est que l'effet du hazard, & qu'il n'est point nécessaire de recourir à une première cause de toutes choses. En imaginant avec Démocrite & Epicure un amas immense de matière, ou de poussières très-déliées, qu'ils appellent atomes, & en supposant ces atomes dans un mouvement continuel, ils font éclore de ces poussières & de ce mouvement toutes les merveilles de l'Univers.

Il suffit de répondre à ces sortes de gens ce qu'on répondroit à celui qui voyant un excellent tableau de Raphaël, diroit que ce tableau est l'ouvrage d'un aveugle, qui étant entré dans l'attelier de ce grand Artiste, ramassa à tâton des couleurs, les plaça au hazard sur la toile, & qu'il en résulta ce chef-d'œuvre qu'on a sous les yeux. Le beau tableau qui seroit l'effet du tâtonnement de l'aveugle, seroit pour le moins aussi croyable que la formation de l'Univers par le concours fortuit des atomes, lequel concours après avoir opéré une fois tant de merveilles, ne nous donne plus rien de nouveau. Pour ce qui est de ce concours imaginaire des atomes, on peut voir ce qui en est dit à l'article *Matière*.

D'autres enfin croyent mieux se tirer d'affaire, en disant que ce monde est éternel, & qu'il a toujours été ce qu'il est aujourd'hui.

Mais on leur répond qu'on ne doit rien avancer, ni admettre, qui ne soit appuyé sur quelque raison, ou prouvé par des faits. Or l'éternité de ce monde ne se peut prouver ni par l'un, ni par l'autre de ces moyens.

1°. Elle ne peut pas se prouver par la raison, puisque la raison elle-même nous en montre d'abord l'impossibilité. Que la durée de ce monde soit successive, c'est une chose qui saute aux yeux. Cette présente année a succédé à la précédente; cette précédente avoit aussi succédé à une autre; en remontant toujours, on dira encore la même chose de celles qui se sont écoulées auparavant. Or une succession infinie renfermeroit une contradiction des plus palpables. Elle seroit infinie par la supposition que font les Athées, & elle seroit en même tems finie, parce qu'elle auroit un terme, une fin. L'année présente n'a pas pû commencer, que la précédente n'eût fini. La succession à la fin de cette année précédente étoit déja infinie, & cependant elle étoit terminée par un bout. L'année prochaine ne commencera pas que celle-ci n'ait fini, la succession sera alors également infinie, & cependant terminée par un bout. Voilà donc des successions en même-tems finies, & infinies. Comment la raison de l'Athée se tirera-t-elle de cet embarras?

D'ailleurs si on admet une succession infinie, il faudra admettre un infini de siécle, ensuite un autre infini cent fois plus grand, qui sera celui des années, puis un infini douze fois plus grand encore, savoir, celui des mois; enfin les infinis de jours, d'heures, de minutes. On le demande encore, comment les partisans de l'Athéisme se tireront-ils de tous ces infinis?

2°. L'éternité du monde ne peut pas se prouver par les faits. Tous les faits au contraire attestent sa nouveauté. On connoît l'origine des peuples, l'établissement des Colonies, l'invention des Arts. Tout nous ramene à un principe, & à un commencement de toutes choses. Nous ne nous étendons pas sur ce genre de preuves. On les retrouve par-tout.

TROISIÈME PREUVE.

L'Athée ne peut point répondre aux objections qu'on lui fait contre l'Athéisme, & l'on résout aisément celles qu'il fait contre l'existence de Dieu.

Qu'on on objecte à un Athée la nécessité où l'on est d'admettre une première cause, parce que tout ce qui est, tout ce qu'on voit, n'a pas pû se donner l'existence, & qu'il a dû la recevoir d'un autre Être; alors il est obligé de recourir à une succession infinie qui révolte & qui répugne, comme nous l'avons fait voir, & par conséquent il ne répond que par une absurdité.

Quand on lui représente que le bel ordre, l'harmonie, la liaison mutuelle de toutes les parties de l'Univers annonce une sagesse & une intelligence infinie; il vous répond que tout cela pourroit bien être l'effet du hazard & du concours des atomes; & il ne répond que par une absurdité.

Quand on lui dit que l'Athéisme détruit toute moralité dans les actions; qu'il ne laisse plus pour ressort au cœur de l'homme que son propre intérêt & son plaisir; qu'il n'y aura plus que la crainte qui lui puisse servir de frein; qu'enfin les beaux noms de vertu, d'honneur, de probité ne seront plus bons

que pour en imposer aux sots & pour faire des dupes; il vous ajoute les horreurs aux absurdités, en disant avec Hobbes, qu'il n'y a point de différence fondamentale entre le juste & l'injuste, entre le bien & le mal moral; ou avec Spinosa, que tout est conduit par une aveugle nécessité.

Mais ces défenseurs si mal-adroits de l'Athéisme sont-ils plus heureux dans les difficultés qu'ils proposent eux-mêmes contre l'existence de Dieu? On peut bien dire qu'ils se font à-peu-près autant d'honneur, & qu'ils raisonnent aussi bien en attaquant, qu'en se défendant. Ils rejettent le dogme de l'existence de Dieu, sur ce que, disent-ils, on ne peut point avoir de Dieu une idée claire, juste & véritable; sur ce qu'il est incompréhensible; sur ce qu'on lui attribue des perfections insociables; sur ce qu'il paroît que l'idée de Dieu pourroit bien n'être que l'effet de la crainte, ou une invention de la politique. Voilà jusqu'où s'étendent les efforts d'un Athée assaillant.

Mais ces idées-là ne sont pas des plus lumineuses, & ces attaques ne sont pas des plus redoutables: car voici comment un homme qui a l'esprit juste pourroit remontrer le raisonneur.

Vous dites qu'on n'a pas de Dieu une idée sûre, claire, & qui contente l'esprit humain: mais est-ce là une raison suffisante, pour ne pas en reconnoître l'existence? Et combien y a-t-il d'autres choses dont vous êtes obligé de reconnoître l'existence, quoique vous n'en ayez pas une idée claire? A-t-on une idée claire de ce que c'est que l'esprit, la pensée, la force du mouvement, la manière dont l'ame est unie au corps, la manière dont les or-

ganes des ſens agiſſent ſur l'ame, ou font agir l'ame ? On ne peut pas cependant douter de l'exiſtence de ces choſes, quoiqu'on n'en ait pas des idées claires. Ce n'eſt donc pas non plus une raiſon de douter de l'exiſtence de Dieu, que de ne pas avoir une idée claire de Dieu. Nous avons une idée de Dieu ſuffiſante pour affirmer ſon exiſtence; nous n'en avons pas une aſſez claire, pour connoître parfaitement tout ce qu'il eſt.

Vous vous plaignez de ne pouvoir pas comprendre ce que c'eſt que Dieu; c'eſt comme ſi vous vous plaigniez de ne pouvoir pas faire entrer toutes les eaux de l'Océan dans un petit vaſe. Dieu ne ſeroit pas ce qu'il eſt, & vous, vous ne ſeriez pas ce que vous êtes, ſi vous pouviez le connoître parfaitement, & le comprendre. Ne le meſurez pas; ne vous meſurez pas avec lui: il eſt trop grand; & vous, vous êtes trop petit pour cela.

Vous trouvez que les perfections de cet Être ſuprême ſont inſociables: mais votre déciſion eſt-elle juſte, eſt-elle raiſonnée; ne ſent-elle pas un peu la préſomption & la témérité ? De toutes ces perfections qu'on reconnoit dans Dieu, il n'en eſt aucune qui ne convienne à un Être infini. Il ne répugne point que cet Être infini ait une puiſſance, une ſageſſe, des lumières infinies: il ne répugne point qu'il ſoit libre, & le maître abſolu de ſes volontés, & qu'en même tems il ne ſoit exempt de tout changement, parce que le changement ne peut jamais venir que de quelque imperfection: il ne répugne point qu'il ſoit ſouverainement juſte, & en même tems infiniment bon. Bien plus, ſi quelqu'une de ces perfections lui manquoit, il ne ſeroit plus Dieu, il ne ſeroit plus digne de nos adorations.

Mais si nous sommes embarrassés de concilier tous ces divins attributs, c'est que nous ne les connoissons pas, & que nous ne pouvons pas les connoître d'une manière assez claire & assez étendue, pour décider absolument de ce qui leur convient, ou de ce qui pourroit leur être contraire. Nous ne pouvons pas en contester l'existence ; nous ne pouvons pas en connoître tous les rapports & les accords. Il n'y a donc que de petits téméraires qui puissent décider qu'il y a entr'eux insociabilité.

Vous ajoutez que l'idée d'un Dieu pourroit bien être venue de la crainte, *Primus in orbe Deos fecit timor.* Il est très-probable que le premier qui a dit cela n'étoit pas les plus honnête homme du monde. Si un coquin pense à Dieu, il le redoute & le craint : si un homme de bien y pense, il espére en lui, & il l'aime. Il seroit bon de remonter quelquefois à l'origine de certains axiomes. Mais laissons cela, & tranchons la difficulté d'un seul mot.

Si c'est un fait que la crainte a fait imaginer des Dieux, nous prions les savans Epicuriens modernes de nous apprendre en quel tems, en quel siécle, chez quelle nation cette nouvelle idée fut enfantée, comment elle se communiqua aux autres peuples, comment ensuite elle s'est effacée presqu'entièrement, & n'est plus restée que dans quelques cerveaux libertins. Nous pouvons faire les mêmes demandes à ceux qui disent que l'idée de Dieu est un fruit de la politique. C'est-là toute la réponse qu'il convient de leur faire.

Après toutes ces discussions, nous ne portons point de jugement. Nous laissons à décider au Lecteur s'il y a jamais eu, & si jamais il a pu y avoir des Athées de conviction,

c'est-à-dire, des hommes qui, après avoir tout mûrement examiné, demeurassent convaincus qu'il n'y a point de Dieu.

SECONDE PROPOSITION.

Il peut y avoir, & il y a en effet des Athées d'inclination, c'est-à-dire, des hommes qui désireroient qu'il n'y eût point de Dieu.

Il y a trop de passions dans le cœur de l'homme, & ces passions l'entraînent dans trop de déréglemens, pour qu'il ne soit pas alors de son intérêt, & qu'il ne desire pas dans le fond de son cœur qu'il n'y ait point de Dieu. Donc il peut y avoir, & il y a en effet des Athées de cœur, c'est-à-dire, des hommes qui desireroient qu'il n'y eût point de Dieu, qui font tous leurs efforts pour se le persuader à eux-mêmes, & pour persuader aux autres qu'il n'y a point de Dieu. Développons cette preuve.

Les tristes spectacles que nous avons si souvent sous les yeux ne nous apprennent que trop que le cœur de l'homme est rempli de passions ardentes, impétueuses & déréglées. On appelle passions déréglées celles qui ne respectent ni l'ordre, ni la justice, ni l'honnêteté, ni le droit naturel, ni les droits de la Divinité, ni enfin toutes les loix qui sont justes & sages en elles-mêmes, & qui servent de fondement au bonheur de la société. Ainsi on doit mettre parmi les passions déréglées la cupidité & l'ambition, qui le plus souvent ne connoissent ni justice, ni équité; l'impudicité & la débauche, qui foulent aux pieds l'honnêteté & la décence; l'impiété & l'irreligion, qui violent les droits de la Divinité; la vengeance, qui se porte

à tant d'excès d'injuſtice & d'inhumanité.

Il eſt évident que toutes ces paſſions, portant le caractère du crime & de l'injuſtice, laiſſent auſſi dans le cœur la crainte de la punition. Si donc l'idée de la Divinité nous annonce une juſtice ſouveraine & éternelle, une providence attentive à tout; ſi elle nous fait entrevoir des récompenſes préparées pour la vertu, & des châtimens réſervés au crime, il eſt évident que cette idée d'une Divinité eſt très-redoutable & très-onéreuſe à quiconque ſe livre avec fureur à ſes paſſions. Il eſt donc évident que tous les impies, les libertins, les hommes de débauche, les hommes injuſtes; que tous ceux qui font aujourd'hui ſi peu de cas de la juſtice, de l'honnêteté, de la Religion, de la décence dans les mœurs, doivent deſirer qu'il n'y ait point de Dieu; qu'ils doivent faire tous leurs efforts pour ſe perſuader à eux-mêmes, & pour perſuader aux autres, qu'il n'y a point de Dieu. Donc il peut y avoir; & il y a en effet des Athées de cœur, c'eſt-à-dire, des hommes qui voudroient qu'il n'y eût point de de Dieu, parce qu'ils ont infiniment à craindre de Dieu.

Il y a trois mille ans qu'un grand Roi diſoit: Le libertin a conſulté ſon cœur, & ſon cœur lui a dit: De quoi te mets-tu en peine, il n'y a point de Dieu: *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.* Cela s'eſt bien redit
Pſ. 13. depuis lors; mais le cœur d'un libertin eſt un bien mauvais conſeiller. Voilà tout l'Athéiſme développé & expliqué.

ARTICLE SECOND.

Des ſociétés d'Athées pourroient-elles ſubſiſter?

On appelle ſociété, la réunion de pluſieurs

personnes qui vivent sous les mêmes loix, lesquelles loix doivent être fondées sur la justice & la raison, & doivent avoir pour but le bien commun de ceux qui composent cette réunion.

Cette définition est claire & simple; elle n'exprime que ce que la lumière naturelle, & le sentiment honnête nous dicte à chacun: elle suffit elle seule pour décider la question: enfin elle fait voir qu'on ne doit point donner le nom de société aux cabales, aux conspirations, aux réunions de brigands, de voleurs, & autres gens de cette espèce, parce qu'on n'y est point lié par des loix qui soient fondées sur la justice & la raison.

Il y a dix-huit siécles que le plus grand homme qu'aient eu les Romains s'exprimoit d'une manière bien énergique sur cette question, quand il disoit: « Otez le culte des » Dieux, dès-lors il n'y a plus ni piété, ni » pureté de mœurs, ni vertus véritables, & » vous ouvrez la porte à tous les désordres, » & à la plus étrange confusion. Otez les » Dieux; dès-lors je ne vois plus comment » la société, la bonne foi, & la plus excel- » lente des vertus, qui est la justice, pour- » ront avoir lieu parmi les hommes. » *In specie autem fictæ simulationis sicut reliquæ virtutes, ita pietas inesse non potest, cum quâ simul & sanctitatem & religionem tolli necesse est. Atque haud scio an pietate adversùs Deos sublatâ fides etiam & societas humani generis, & una excellentissima virtus justitia tollatur.*

Cic. de Natur. Deor. lib. I.

La sagesse de cette décision du Philosophe Romain est appuyée sur les preuves les plus claires & les plus démonstratives: car afin qu'une société se soutienne & subsiste: il faut que dans cette société les uns soient revêtus

d'autorité, & qu'ils aient le pouvoir de commander; & que les autres soient dans la dépendance, & qu'ils soient tenus d'obéir. Mais cet exercice d'autorité & ces dévoirs de dépendance, sur quoi seront-ils fondés?

Sera-ce sur l'intérêt & le bien commun? Mais l'intérêt & le bien commun tiendront-ils contre l'intérêt & le bien particulier, lorsqu'un membre de la société, qui ne se sentira lié par aucune loi de la conscience, aura entre les mains des moyens sûrs pour faire pancher la balance de son côté?

Sera-ce sur la force? Mais la force, quand elle est seule, ne fait que des oppresseurs & des esclaves; & alors il n'y a plus de société.

Sera-ce snr l'honneur, la vertu, la raison? Mais ces mots, honneur, raison & vertu, ne signifient rien dans l'esprit de ceux qui n'ont pour ressort que leur propre bien, leur propre intérêt, & dont tout le bonheur est renfermé dans le contentement présent.

Sera-ce sur les loix divines? Mais il n'en peut pas être question chez les Athées. Et si parmi les hommes qui reconnoissent une Divinité & une Religion, les passions occasionnent encore si souvent les plus horribles bouleversemens, & présentent des scènes si sanglantes & si tragiques, à quels excès ces mêmes passions se porteroient-elles parmi des hommes qui, vivans sans espérance & sans crainte, ne seroient plus retenus par aucun frein?

Bayle, Pensées sur la Comète.

Malgré toutes ces obsarvations, Bayle soutient qu'une société d'Athées est possible, & qu'elle peut subsister. Il fait, à son ordinaire, de raisonnemens à perte de vue. Mais comme il sent bien qu'ils ne sont rien moins que concluans, il a recours aux preuves de faits: il assure que des voyageurs ont trouvé chez

des Sauvages des gens, & même de peuplades entières, qui n'avoient pas la moindre notion d'un Créateur, d'un Être suprême, ni de rien qui conduisît à l'idée de la Divinité.

Mais premièrement, comment Bayle, ce grand raisonneur, ce grand éplucheur des preuves que donnent les autres Écrivains, se tireroit-il d'affaire, si on épluchoit à sa manière les preuves qu'il donne ici lui-même? Que répondroit-il, si on lui disoit: Vous vous fondez sur ces rélations de voyageurs; mais êtes-vous bien sûr que ces voyageurs ont trouvé des hommes tels qu'ils les présentent? Ont-ils assez demeuré parmi ces Sauvages, pour apprendre leur langue, pour pénétrer leur manière de penser, pour connoître tous leurs usages, pour se mettre au fait de leurs vrais sentimens, & pour nous en rendre un compte exact? N'avons-nous pas quelque raison d'en douter, puisqu'on ne nous cite que des inconnus, & jamais aucune des Nations avec lesquelles on ait quelque commerce & quelque rélation!

Secondement, en supposant même qu'on eût trouvé quelques Sauvages qui n'auroient eu aucune idée de la Divinité, pourroit-on en conclure que des sociétés d'Athées pussent subsister? Ne seroit-ce pas raisonner comme si l'on disoit; Un Sauvage à moitié brute, borné à la sensation, renfermé dans les soins relatifs à sa conservation, peut n'avoir point l'idée de la Divinité, & être un Athée véritable. Donc des Philosophes, des hommes dont la raison est cultivée & éclairée, des hommes vivans en société, peuvent être sur cet article aussi brutes que ce Sauvage. En vérité, si les défenseurs de la Religion raisonnoient ainsi, comment seroient-ils traités par les impies & les libertins!

Dict. Philos. Le fameux Auteur du Dictionnaire des Impiétés, prétend que Bayle ne s'est pas servi de tous les avantages que lui donnoit sa cause; & il ne sait pas comment il a pu oublier trois exemples frappans qui auroient pu la rendre victorieuse, & qui sont, l'exemple des Romains, celui des Philosophes Stoïques, Académiciens & Epicuriens, & celui des Hébreux. Il prétend que ces exemples sont des preuves démonstratives que quand tout l'Univers seroit dans l'Athéisme, il n'en iroit pas moins bien; mais il nous apprend assez lui-même combien peu on doit se fier à ses preuves démonstratives, puisque dans les mêmes pages, il dit blanc & noir, & tombe dans les contradictions les plus grossières.

Article *Athée*, p. 34. Ainsi il vous dit que *le Sénat Romain étoit réellement une assemblée d'Athées; que les vainqueurs & les législateurs de l'Univers formoient visiblement une société d'hommes qui étoient de véritables Athées.* Il veut vous prouver par-là qu'une société d'Athées peut subsister. Mais dans la page suivante, il vous dit que ces même *Athées Romains étoient tous très-dangereux, & qu'ils perdirent la République.* Il faut donc conclure aussi de ces dernière paroles, que les sociétés d'Ahées ne peuvent pas subsister.

Il vous représente les Philosophes Sceptiques, Académiciens & Epicuriens, comme des Athées, qui étoient en même-tems des hommes très-sociables; & il vous fait de ces Messieurs des portraits où l'on ne comprend rien. C'étoient, dit-il, des hommes *qui doutoient de tout, qui suspendoient leur jugement sur tout;* & ces hommes cependant *étoient très-convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps.* Accordez, comme vous le pourrez, ce doute

universel avec ces assertions, ces convictions, ces décisions.

Ces hommes *n'avoient point d'autre joug que celui de la morale & de l'honneur*. Mais quels principes de morale & d'honneur peut-il y avoir chez *des voluptueux, des ambitieux, qui ne croient ni à la providence, ni à la vie future*, selon notre raisonneur, & auxquels il avoue lui-même qu'*il ne voudroit pas avoir à faire*. Ibid. pag. 35.

Nous ne répétons pas ici ce qu'il dit sur les Loix des Hébreux, parce que nous en avons assez parlé ailleurs : il suffit de montrer une fois la vérité. Pour le mensonge, il a beau être répété, & présenté de mille façons différentes, il est toujours mensonge.

ARTICLE TROISIEME.

Qu'est-ce que les Anciens ont pensé de l'Athéisme ; & comment ont-ils traité ceux qui en faisoient profession, & osoient l'enseigner.

Les Anciens donnoient à l'idée d'Athéisme plus d'étendue que nous ne lui en donnons dans le Christianisme ; car ils appelloient Athées non-seulement ceux qui nioient l'existence de Dieu, mais encore ceux qui ne reconnoissoient pas les Divinités qui étoient l'objet du culte public. Ils les regardoient comme autant d'empoisonneurs, d'ennemis, & de destructeurs de la société. On peut en juger par la manière dont furent traités autrefois ceux qui faisoient une profession ouverte de l'Athéisme, & qui oserent l'enseigner.

Un certain Diagoras de Melos s'étant déclaré publiquement Athée, fut aussi-tôt décrété de prise de corps par les Athéniens. Mais comme il comprit que l'affaire ne feroit pas bonne pour lui, il pourvut à sa sûreté Voyez Bayle, article *Diagoras*.

par la fuite. Cependant les Juges ne le condamnerent pas moins. Sa tête fut ensuite mise à prix. On promit un talent à celui qui le tueroit, & deux talens à celui qui le saisiroit vif, & le rameneroit à Athènes. Mais il périt par un naufrage en se sauvant, & fut privé par-là de l'honneur de mourir en public.

Suid. Théodore de Cyrene fit aussi publiquement profession d'Athéisme : il en voyoit toutes les conséquences, & il ne se faisoit pas une peine de les avouer. Le vice & la vertu n'étoient, selon lui, que des préjugés ; on ne devoit se gêner sur rien, &c. Il fut banni de la ville d'Athènes ; & peu de tems après, selon quelques Auteurs, on trouva le moyen de se défaire absolument de lui.

Protagoras d'Abdere se déclara aussi pour (*) les mêmes sentimens. Ce judicieux & sage Philosophe ayant mis au commencement d'un de ses Livres, qu'il laissoit problématique la question de l'existence des Dieux, on le pria aussitôt de vuider le pays. Il fut banni des États de la République : ses Livres furent condamnés au feu ; & l'exécution s'en fit dans une assemblée publique, comme le rapporte Cicéron, & à la vue de tout le peuple d'Athènes. Certains de nos Philosophes modernes ont été aussi hardis que le Philosophe Abdéritain.

* Cic. de Natur. Deor.

Le sage Socrates fut aussi accusé d'Athéisme, parce qu'il ne reconnoissoit pas les Divinités qui faisoient l'objet du culte public. Platon le justifie assez bien dans son Apologie. Mais on n'en crut pas moins que la Religion étoit intéressée, & la Société lézée. Socrates n'en fut pas moins condamné à avaler le verre de ciguë.

En voilà bien assez pour faire connoître comment on regardoit autrefois les Athées, &

pour faire juger qu'il n'auroit pas fait bon alors pour nos Philosophes d'aujourd'hui.

Nous avons dit que les Anciens donnoient à l'idée de l'Athéisme bien plus d'étendue que nous ne lui en donnons aujourd'hui dans le Christianisme. Les Chrétiens furent enveloppés eux-mêmes sous le nom odieux d'Athées, & furent mis avec ce titre sur la scène, parce qu'ils n'adoroient pas les Dieux de l'Empire. Mais cette accusation ne montroit que le pitoyable aveuglement des Payens, & les Chrétiens étoient bien justifiés.

1°. Par les sublimes idées qu'ils donnoient de la Divinité, & qui étoient bien supérieures à toutes celles que la Philosophie en avoit donné jusqu'alors.

2°. Par les exposés les plus modestes & les plus convaincans de leur doctrine, comme il paroît par les Apologies de Justin, d'Athénagore, d'Appollonius, d'Origenes, de Tertullien, & de quantité d'autres qu'on pourroit encore citer.

3°. Par une pureté & une sainteté de mœurs, qui ne se trouvoit dans aucune autre société, comme le témoigne Pline dans sa Lettre à l'Empereur Trajan.

4°. Par un héroïsme de vertus inconnu avant eux parmi les hommes, & qui jettoit les Idolâtres eux-mêmes dans l'étonnement, ainsi que nous l'apprenons de Tertullien.

5°. Par les preuves démonstratives qu'ils donnoient que des Prophéties vraiment divines avoient annoncé, depuis une longue suite de siécle, la sainteté & les succès de leur Religion.

Les Chrétiens ne pouvoient donc pas raisonnablement être enveloppés dans l'accusation d'Athéisme, puisqu'ils professoient la Re-

ligion la plus pure, & qui honore le plus parfaitement la Divinité.

Mais si les Anciens ont conçu tant d'horreur pour ceux que l'on accusoit, ou qu'on trouvoit coupables d'Athéisme, s'ils les ont traités avec tant de rigueur, comment doivent être traités & regardés ceux qui donneroient encore dans cette monstrueuse abomination, aujourd'hui que les esprits sont si éclairés ?

ARTICLE QUATRIÈME.

Quelles sont les pensées & les jugemens des Philosophes modernes sur l'Athéisme & sur les Athées.

Plusieurs des Philosophes modernes se sont proposé d'affoiblir l'horreur que l'on ressent d'abord au nom d'Athéisme & d'Athée : les uns, en s'efforçant d'obscurcir les preuves par lesquelles on combat leurs monstrueux systêmes ; les autres, en représentant les Athées comme des hommes à qui on ne peut pas raisonnablement refuser son estime, & en faisant l'apologie de leurs personnes, & de leur manière de raisonner. Ce qu'il y auroit dans ces sortes de défenses de plus capable de surprendre & de séduire, c'est ce que nous allons rapporter, pour en faire sentir le faux, la foiblesse, & souvent même l'absurdité.

I.

Un homme qui se dit Académicien de Berlin, & qui se nomme Prémontval, a entrepris de démontrer que ce monde pourroit bien être l'ouvrage du hazard, & l'effet du concours fortuit des atomes, & qu'ainsi on ne

peut

peut pas conclure du spectacle de l'Univers à l'existence d'un Dieu. L'obscur jargon de chances, d'analyse des sorts, de probabilité infinie, de compensations par des compensations, de tentatives des millions de milliards de millions de fois réitérées, d'une infinité d'infinités de coups répétés toute l'éternité. Tels sont les beaux moyens de démonstration qu'il emploie dans un écrit qu'il appelle *Vues Philosophiques*. Son raisonnement est à-peu-près comme ceci : Le beau poëme de l'Enéide peut être l'effet d'une infinité d'infinités de jets de caractères d'Imprimerie. Donc le monde peut être aussi l'effet du concours fortuit des atomes, & voici comment il se fait fort de le démontrer.

» Je prends, dit-il, deux caractères d'Imprimerie, A & R, je les mets dans une » boëte, je les ballotte quelque tems, je les » laisse couler par une petite fente qui n'en » peut admettre qu'un à la fois. Ils ne peuvent passer que de l'une de ces manières, » AR, ou RA ; car ces lettres n'ont que deux » combinaisons différentes. Je puis parier sans » désavantage un contre un, que le hazard » me fera rencontrer la syllabe AR, qui est la » première de l'Enéide. Mais si je veux me » procurer une très-grande probabilité d'obtenir la syllabe AR par un jet fortuit, je n'ai » qu'à demander que la tentative soit répétée » un million de fois. Je pourrai gager que le » hazard me donnera pour le moins une fois » la syllabe AR. Il n'est pas absolument impossible, mais ce seroit grande merveille, » que la syllabe RA revînt un million de fois » tout de suite.

» Prenons maintenant les quatre lettres du » premier mot de l'Enéide, ARMA. Ces qua-

» tre lettres ont vingt-quatre combinaisons
» différentes. Agitons-les dans la boëte, laissons-les tomber l'une après l'autre par la
» fente. Il y a vingt-trois à parier contre un
» que je n'obtiendrai point la combinaison
» *Arma*, puisqu'il y a vingt-trois combinaisons différentes. Mais en vingt-trois reprises, le pari devient égal ; & si l'on m'accorde un million de fois vingt-trois reprises, je puis obtenir du hazard au moins une
» fois la combinaison *Arma*.

» Prenons ensuite les douze lettres *Arma virumque*. Ces douze lettres peuvent se combiner de près de cent vingt millions de
» manières différentes. Il y a donc cent vingt
» millions à parier contre un qu'en ballottant
» ces douze lettres, le hazard ne les fera point
» sortir dans l'ordre *Arma virumque*. Mais en
» cent vingt millions de reprises, l'égalité du
» pari revient ; & en un million de fois cent
» vingt millions de reprises, je parie d'obtenir ce qui paroissoit d'abord chimérique.

» S'agit-il après cela du vers entier, *Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris* ; s'agit-il même de l'Enéide ? La probabilité que le
» hazard ne fera point sortir ces lettres selon
» l'ordre qu'elles ont dans l'Enéide est immense. Mais enfin c'est un nombre fini. Si
» l'on fait cent mille millions de millions de
» fois la tentative, le prodige ne seroit point
» alors que le hazard rencontrât l'Enéide ; le
» prodige seroit qu'il ne la rencontrât pas.

» Si donc il y avoit une infinité de roues
» d'où sortissent perpétuellement des caractères d'Imprimerie, ou bien une seule d'où
» il en fût sorti de toute éternité, il y auroit
» une probabilité infinie, c'est-à-dire une
» certitude entière que le hazard en auroit

» fait sortir l'Enéide. Dira-t-on que ce n'est-là » qu'une supposition gratuite qui n'a point de » réalité ? J'en conviens. Mais à quoi tient-il » qu'elle ne soit réelle ? Est-ce à l'incapacité » du *hazard* ? Il est démontré que non ; & » c'est le point dont il s'agit.

» Vous doutez avec raison que le *hazard* » rencontrât assez juste pour faire un seul » vers, s'il s'agit d'un seul coup ; mais s'il » s'agit d'une infinité de coups, vous avez » grand tort. Or on vous parle d'une infinité, » & même d'une infinité d'infinités de coups » qui se répètent depuis toute l'éternité dans » l'immensité. Il est donc impossible que tôt » ou tard l'Enéide ne paroisse. »

Voilà un homme qui s'est bien mis à la torture pour déraisonner de la manière la plus pitoyable, & pour débiter avec la plus grande suffisance les dernières pauvretés. Il vous annonce des démonstrations, & il ne parle qu'un langage inintelligible, & qu'il ne comprend pas lui-même. Qu'entend-t-il en effet par ces termes, *infinité d'infinités*, *éternité*, *immensité* ?

Par ces mots *infinité*, *& même infinité d'infinités*, entend-t-il un nombre infini ? Mais un nombre infini répugne, parce qu'il n'est point de nombre si grand qui ne puisse être augmenté ou diminué d'une unité, ou de quelques unités. Or, l'infini demeure toujours infini, & il ne peut ni croître, ni décroître. Ce mot d'*infinité* ne signifie donc qu'un très-grand nombre, lequel, tout fini qu'il est, surpasse toujours notre imagination. C'est donc se perdre, que d'annoncer des infinités d'infinités, parce qu'alors on ne sait plus ce qu'on dit ; & quand on ne sait plus ce qu'on dit, doit-on se vanter de donner des démonstrations ?

Par ce terme d'*immenſité*, entend-t-il une étendue infinie ? Mais qui lui a dit qu'il y avoit une étendue infinie ? Comment la conçoit-il ? Ce qui eſt compoſé de parties conjointes peut-il être infini ? N'eſt-il pas bien à craindre qu'une petite cervelle ne ſe perde dans cette étendue infinie ?

Enfin, par le terme d'*éternité*, entend-t-il une durée infinie ? Mais ce terme de durée préſente une ſucceſſion de tems. Or, *nous* avons déja démontré qu'une ſucceſſion infinie répugne. Au reſte, ce que nous diſons ici ne forme aucune difficulté contre l'éternité de Dieu ; parce que dans Dieu il n'y a point de ſucceſſion, il n'y a rien de paſſé, ni de futur : il n'y a, ſelon la belle définition de Boëce, que la jouiſſance actuelle, entière & *parfaite* d'une vie interminable.

Avec tous ces entortillemens & ce jargonage, le beau faiſeur de démonſtrations ſe dément & ſe coupe aſſez ſottement. Il donne pour *une certitude entière* que le hazard auroit fait ſortir l'Enéide, ſi de toute éternité il ſe fût fait des jets de caractères d'Imprimerie en aſſez grand nombre pour former ce beau Poëme ; & dès le commencement de ſa prétendue démonſtration, où il ne s'agit encore que des deux premières lettres, c'eſt-à-dire de la première ſyllabe AR, il avoue qu'*il n'eſt pas abſolument impoſſible* que cette première ſyllabe ne manquât un million de fois tout de *ſuite*. Mais ſi elle peut manquer au premier million de tentatives, elle peut également manquer au ſecond, de même au troiſième, & ainſi à l'infini. Et ſi la première ſyllabe peut manquer, à plus forte raiſon l'Enéide entière pourra-t-elle abſolument manquer. Ainſi, de l'aveu même du raiſonneur, il ne peut plus y *avoir*

de démonstration que l'Enéide puisse être l'ouvrage du hazard.

Tout ce que nous venons de dire suffiroit bien pour montrer que la prétendue démonstration n'est que le fruit d'une imagination égarée. Mais amusons-nous encore un peu à remarquer ces égaremens.

1°. Si les douze premieres lettres de l'Enéide donnent près de cent-vingt millions de combinaisons, combien en donneront les trente-sept lettres qui forment le seul premier vers ? Prémontval pourra-t-il les compter ? Combien en donneront les lettres, de dix, de cent, de mille, enfin de près de dix mille vers dont l'Enéide est composée ? Que d'infinités & d'infinités de nombres aura-t-il ? Trouvera-t-il assez de place dans le monde pour les arranger ? Mais en attendant qu'il trouve la place nécessaire, passons à une autre difficulté.

2°. En jettant durant toute l'éternité autant de caractères d'Imprimerie qu'il en faudroit pour former l'Enéide, il y auroit des milliards & des millions de jets qui ne présenteroient que cahos & confusion, & où l'on verroit à peine quelques syllabes formées, & quelques mots estropiés, & sans suite ; & le tout demeureroit dans cet état de confusion. De même en donnant le concours des atomes pour la cause efficiente du monde, il y auroit des millions & des milliards de combinaisons qui ne présenteroient que cahos, désordre & confusion. On pourroit alors y voir des nez sans visage, des yeux sans têtes, des êtres moitié animaux, moitié bois ou pierre, des pièces éparpillées dans cet univers, sans qu'elles eussent un ordre, & formassent un tout ; & tout demeureroit dans cet état.

3°. Si nous faisions cette supposition, toute

folle qu'elle est, que d'un ballotement éternel de caractères d'Imprimerie, il en sortit une fois l'Enéide, cette Eneide seroit aussitôt évanouie qu'éclose, parce que le ballotement étant continuel, l'ordre de cet Enéide ne pourroit pas se conserver. Ainsi si, par une supposition également folle, on disoit que le monde a pû éclore du concours éternel des atomes, ce monde ne pourroit pas se conserver dans son état, parce que le concours étant continuel, le changement y seroit nécessairement de même; & Premontval n'y gagneroit rien avec toute sa science de l'analyse des sorts. Mais laissons-là le Premontval avec ses paris, ses analyses, & ses ballotemens.

II.

Dans le Dictionnaire Encyclopédique au mot *Athée*, on convient bien qu'il ne peut point y avoir d'Athées de conviction; mais il peut y en avoir, dit-on, de persuasion; & cette persuasion est fondée sur des sophismes qui font sur eux une impression aussi forte, que les vraies démonstrations en font sur ceux qui reconnoissent l'existence d'un Dieu. Voici comment les Encyclopédistes s'expriment.

Il ne sauroit assurément y avoir d'Athée convaincu de son systême. Car il faudroit qu'il eût pour cela une démonstration de la non-existence de Dieu, ce qui est impossible. Mais la conviction & la persuasion sont deux choses différentes. Il n'y a que la dernière qui convienne à l'Athée. Il se persuade ce qui n'est point. Mais rien n'empêche qu'il ne le croie aussi fermement en vertu de ses sophismes, que le Théiste croit l'existence de Dieu en vertu des démonstrations qu'il en a.

Voici quelques observations sur ce texte.

1°. Pourquoi les Encyclopédistes cherchent-ils à excuser & à défendre ceux qui auroient de l'inclination & du penchant pour l'Athéisme ? Y auroient-ils eux-mêmes quelque intérêt ?

2°. Les Encyclopédistes voudroient-ils insinuer qu'ils ne voient point de différence entre un sophisme, & une démonstration ? Mais s'ils n'en voient point, pourquoi se hazardent-ils à donner un Dictionnaire raisonné des sciences ? S'ils savent quelle est la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, pourquoi ne la découvrent-il pas dans un point aussi intéressant que celui-ci ? Ne seroit-on pas en droit de les regarder eux-mêmes comme des Sophistes dangereux ?

3°. Si l'on nous demandoit quelle est la différence qu'il y a entre le sophisme & la démonstration, voici ce que nous croirions pouvoir répondre.

Le sophisme embarrasse, & ne persuade pas ; la démonstration éclaire, & persuade. Le sophisme répand des ténébres dans l'esprit, & n'a d'autre effet que d'augmenter l'incertitude, & d'inquiéter. La démonstration porte la lumière, & donne la satisfaction d'avoir fait reconnoître, ou d'avoir reconnu la vérité. Le sophisme n'opére que la défiance & le doute. La démonstration opére la certitude & la conviction. Le sophisme & la démonstration ne peuvent donc pas faire une impression également *ferme* sur l'esprit.

4°. En éclaircissant ainsi les idées, on peut prononcer en toute assurance, que la doctrine que débitent ici les Encyclopédistes est non-seulement détestable, mais qu'elle est entièrement destituée de raison, & qu'elle heurte, & choque le bon sens.

III.

Voyons maintenant les saillies sans liaison & sans raison de l'homme du Dictionnaire Philosophique portatif. *Autrefois*, dit-il, *quiconque avoit un secret dans un art, couroit risque de passer pour sorcier. Toute nouvelle Secte étoit accusée d'égorger des enfans dans ses mystères, & tout Philosophe qui s'écartoit du jargon philosophique étoit accusé d'Athéisme par les fanatiques & les frippons, & condamné par les sots.*

Autant de paroles, autant d'insultes au genre humain. Dans les siècles les moins éclairés il y a toujours eu des hommes de bon sens. Celui qui avoit un secret dans un art pouvoit faire l'étonnement du peuple ignorant, & s'expliquer devant les hommes intelligens; & alors il ne couroit aucun risque.

Il est très-faux que toutes les Sectes ayent été accusées d'égorger des enfans. Cette accusation n'a été faite que contre les premiers Chrétiens, & par quelques Payens fanatiques qui haïssoient autant le Christianisme que le haïssent certains Philosophes de nos jours.

Quelle est la différence qui se trouve entre l'ancien langage philosophique & le moderne! C'est que l'ancien étoit souvent obscur & inintelligible, & que le moderne est presque toujours présomptueux, & impie.

IV.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le Soleil n'est point conduit par Apollon, on l'appelle Athée, & il est contraint de fuir. Aristote est accusé d'Athéisme par un Prêtre, & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrates est ce que l'histoire de la Grece a de plus odieux.

Continuation de mensonges. On trouve dans Bayle tout ce qui regarde le procès qui fut fait à Anaxagore, & l'on y apprend que ce Philosophe fut accusé de trahison & d'impiété. Aristote fut accusé d'impiété, à cause d'une hymne scandaleuse qu'il avoit faite en l'honneur d'Hermias. Enfin on observera que cet homme du Dictionnaire, qui gémit sur le sort de Socrates, & qui blâme si fortement les Grecs ses meurtriers, est le même qui traite avec la dernière indignité nos généreux martyrs, & qui emploie toutes les ressources de son esprit pour justifier leurs sanguinaires persécuteurs. Bayle, article Anaxagore.

On fait paroître ici un Prêtre pour l'accusateur d'Aristote. On en voit d'abord la raison. Les impies ont aujourd'hui un grand intérêt à rendre les Prêtres odieux. Mais chacun doit faire ce qu'exige son état. Le soldat défend les places & les Provinces ; & le Prêtre, la Religion & les autels.

V.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrates, parce que Vanini n'étoit qu'un pédant étranger, sans mérite ; mais enfin il n'étoit point Athée.

Socrates dans le centre du Paganisme s'efforçoit de ramener les esprits aux belles idées de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & d'allumer dans les cœurs l'amour de la vertu. Vanini dans le centre du Christianisme ne travailloit qu'à obscurcir l'idée d'un premier Etre, & à corrompre les cœurs par les tableaux des plus abominables lubricités. Voila pourquoi on pense si différemment sur Socrates & sur Vanini. Mais pour répondre aux apologies de l'homme du Dictionnaire en faveur de Vani-

ni, nous nous contenterons de donner un précis de l'histoire de ce malheureux, en suivant principalement le Président de Grammont qui le vit souvent à Toulouse durant le cours du procès.

Vanini nâquit à Taurosane dans le Royaume de Naples en 1585. Il fut Docteur en droit civil & canonique, & se mêla aussi de médecine. Dès sa première jeunesse il se mit au fait de tous les systêmes philosophiques connus de son tems. Il voulut savoir de tout, & décider de tout. Plein de présomption, d'orgueil & d'ambition, il chercha à se distinguer par la singularité & la hardiesse de ses sentimens. Pomponace si justement suspecté d'impiété, l'Athée Averroës, Aristote qui est si souvent inintelligible, étoient selon lui les Dieux des Philosophes, & les Souverains Pontifes des Sages.

Le premier ouvrage que donna Vanini fut l'Amphithéâtre de l'éternelle Providence, avec ce titre singulier : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum, Christiano-physicum, nec non astrologico-Catholicum adversus veteres Philosophos, Atheos, Epicureos, Peripateticos, Stoïcos, auctore Julio Cæsare Vanino.* Les jugemens qu'on porta d'abord de ce livre furent bien opposés. Les uns prétendirent que c'étoit un ouvrage détestable, les autres un ouvrage très-savant & très-lumineux. Il donna ensuite ses Dialogues : *De admirandis naturæ Reginæ, Deæque mortalium arcanis*, dans lesquels toutes les horreurs de l'Athéisme, & toutes les abominations de la lubricité, où il paroît avoir été lui-même très-expert, sont rassemblées.

Avec des mœurs si corrompues & des sentimens si monstrueux, on ne sait comment il vint à bout de se faire ordonner Prêtre, ni

quel pouvoit être en cela son but. Il y réussit cependant. Il parcourut la Hollande, la France, l'Angleterre, changeant toujours de nom en chaque endroit. Il étoit *Pompeio* en Gascogne, *Julio Cesare* en Hollande, *il Taurisano* à Lyon, *Lucilio* à Toulouse. Ce fut dans cette dernière ville qu'il dogmatisa plus hardiment & plus long-tems, & qu'il fut arrêté sur les plaintes d'un homme de qualité, qui le déféra comme corrupteur de la jeunesse, comme combattant l'existence de Dieu, comme raillant des mystères de la Religion.

Dès que ce malheureux se vit arrêté, il n'oublia rien pour se tirer d'embarras. Il fit l'hypocrite, rôle auquel ont souvent recours les impies quand ils se voient en danger. Il contrefit le bon chrétien dans la prison, il demanda souvent les sacremens, il parla même très-bien sur la Providence dans un de ses interrogatoires. Mais les preuves des funestes efforts qu'il avoit fait pour corrompre & séduire la jeunesse, furent si convaincantes, que malgré toutes ses belles protestations de foi, on ne laissa pas de le condamner au feu; le Parlement jugeant qu'il étoit également nécessaire, & de punir de si horribles attentats, & d'effrayer par le supplice les destructeurs de la Religion.

Quand le scélérat vit qu'il étoit condamné, qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, & que le bûcher alloit être son dernier théatre, alors il ne se contraignit plus, & il exhala de nouveau toutes les horreurs de son impiété. *Je le vis*, dit le Président de Grammont, *lorsqu'on le conduisoit au supplice, insulter encore Jesus-Christ en disant : il sua de crainte & de foiblesse en allant à la mort ; & moi je meurs intrépide. Le scélérat n'avoit guères raison de parler ainsi. Car*

on le voyoit tout abbatu, l'esprit agité, marquant par toutes ses paroles son desespoir, quoiqu'il s'écriât de tems en tems qu'il mouroit en philosophe; & dans la vérité il mourut comme une bête.

Ainsi finit Vanini, cet homme que Bayle nous donne pour un généreux martyr de l'Athéisme, & l'homme du Dictionnaire pour un vrai orthodoxe, duquel il nous fait les plus grands éloges, & qu'il appelle ensuite un homme *sans mérite*.

VI.

L'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire; mais le fanatisme en inspire. L'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons que le Chancelier de l'Hôpital fût Athée; il n'a fait que de sages loix, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de Saint Barthelemi. Hobbes passa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son tems inonderent de sang l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Spinosa étoit non-seulement Athée, mais il enseigna l'Athéisme. Ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barneveldt; ce ne fut pas lui qui déchira les deux freres de Witt en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Il seroit difficile de trouver dans aucun autre écrivain des exemples aussi frappans de contradictions, d'inconséquences, & de hardiesse à mettre le mensonge à la place de la vérité, que l'on en trouve ici.

On dit que *l'Athéisme n'inspire point de passion sanguinaire*, & que tout le mal qu'il fait est *de ne pas s'opposer aux crimes*; & dans la page suivante on représente les Athées comme capables de toutes les barbaries, de tous les crimes, de tous les désordres les plus odieux

& les plus funestes à la société. *Le Sénat de Rome*, dit l'Écrivain, *étoit une assemblée d'Athées, de Philosophes, de voluptueux, d'ambitieux, tous très-dangereux & qui perdirent la République. Je ne voudrois pas*, ajoute-t-il, *avoir à faire à un Prince Athée qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier. Je seroi bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir à faire à des courtisans Athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner. Il me faudroit prendre du contre-poison tous les jours.*

Il vous dit que *le Chancelier de l'Hôpital ne fit que de sages loix, & ne conseilla que la modération & la concorde.* Et cependant ce sage Legislateur, cet homme de modération & de concorde étoit du nombre des conspirateurs d'Amboise. La Popeliniere auteur Protestant en fournit des preuves, auxquelles il n'y a rien à répondre.

Hobbes qu'on cite encore pour Athée, étoit un homme d'esprit à la vérité, mais sans principes ni fixes ni sûrs, & dont les égaremens dans la manière de penser ont été clairement démontrés par quantité de savans Anglois. Il a paru par ses écrits & par sa conduite qu'en matière de Religion il alloit assez au hazard.

Le hérissé Spinosa a vêcu assez en sauvage : il n'étoit ni propre, ni d'humeur à entrer dans le tourbillon des affaires de parti, ni de politique ; & il regardoit tout avec assez d'indifférence. Ce n'est pas faire de lui un grand éloge, que de dire qu'il ne massacra pas les Witt, & qu'il ne les mengea pas sur le gril.

Pour ce verbiage du parallele du Fanatisme & de l'Athéisme, voici ce qu'un homme sage peut observer.

1°. Les Impies & les libertins présentent toujours ce grand mot de *Fanatisme* comme le

plus horrible épouvantail de la vertu & de la raison. C'est leur cri de guerre, c'est leur mot favori, & qu'ils emploient à tout propos. Tout ce qui est Religion aux yeux de l'homme sage, est fanatisme à ceux du libertin. C'est de ce mot qu'il se sert pour caractériser tous les maux de l'Univers, & par-là il croit avoir réussi à rendre odieuse la Religion.

2°. Mais demandons à ces Impies qu'ils définissent ce que c'est que le Fanatisme. Tout ce qu'ils pourront dire, c'est que c'est un zèle outré, aveugle & emporté de Religion, & qui par ses excès & son aveuglement rend capable de bien des crimes. Nous leur passons cette définition. Mais s'il y a un zèle outré & aveugle, il peut y avoir aussi un zèle modéré, sage & éclairé, un zèle qui *soit* aussi nécessaire pour maintenir les justes droits de la Religion, que les loix civiles le *sont* pour maintenir les droits de la société, un zèle qui puisse sévir contre les impies & les libertins, comme les loix civiles sévissent contre les malfaiteurs & les perturbateurs de l'ordre & de la paix dans la société. Cependant ces M^rs^. les Philosophes se gardent bien de faire cette distinction nécessaire; ils enveloppent généralement sous le nom de Fanatisme tout ce qui est zèle de Religion. Mais s'il est permis de donner ce nom odieux à tout exercice d'autorité dans la Religion, pourquoi ne le pas donner également à tout exercice d'autorité dans la société civile? Oh les libertins ont de bonnes raisons pour n'en rien faire. Ils peuvent sans danger crier au fanatisme des Prêtres. Ils risqueroient d'en faire autant pour les Magistrats.

3°. On décide hardiment que le fanatisme, c'est-à-dire le zèle de la Religion est mille

fois plus funeste que l'Athéisme. Rousseau de Geneve pense bien différemment ; il démontre même le contraire. Et qui pourra se persuader en effet que le fanatisme puisse causer plus de maux que l'Athéisme, que l'irréligion, que l'anéantissement de tous les principes de morale, que tous ces Codes licentieux qui lâchent la bride à toutes les passions ?

Ce n'est point à la raison, c'est à la rigueur des loix qu'il faudroit recourir, pour réduire ceux qui osent débiter de si détestables principes.



BAPTÊME.

QUI le croiroit, qu'il y eût un si grand rapport & une si grande ressemblance entre l'ame qui anima autrefois le fameux apostat Julien, & celle qui anime aujourd'hui l'Auteur du Dictionnaire Philosophique portatif ! On remarque dans tous les deux une égale horreur pour le Baptême, qu'ils ont tous les deux reçu. Pour effacer le caractère que ce Sacrement imprime dans l'ame, Julien eut recours aux abominables lustrations idolâtriques. Pour ôter aux Chrétiens les sentimens de respect qu'ils doivent à ce Sacrement, l'homme du Dictionnaire n'épargne ni mensonges, ni impostures. Nous, pour remettre la vérité dans tous ses droits, nous allons expliquer en peu de mots ce que c'est que le Baptême des Chrétiens, & nous ferons voir ensuite combien sont extravagantes & impies les objections de l'adversaire.

ARTICLE PREMIER.

Ce que c'est que le Baptême des Chrétiens.

Le mot de Baptême eſt celui dont on ſe ſert dans l'Egliſe Chrétienne pour déſigner la première conſécration qui ſe fait d'un homme à Dieu, lorſque cet homme eſt admis dans la ſociété des Chrétiens, & qu'il devient lui-même Chrétien. Le mot de Baptiſer ſignifie *laver, purifier, plonger.*

Les ablutions, purifications, luſtrations ont été autrefois en grand uſage chez pluſieurs Nations idolâtres, & chez les Juifs: elles ſont encore aujourd'hui très-uſitées chez les Mahométans; mais toutes ces cérémonies n'ont point de rapport avec le Baptême des Chrétiens. Voici la différence qu'il y a entr'elles & le Baptême.

1°. Le Baptême eſt d'une néceſſité abſolue pour ceux qui veulent devenir Chrétiens; & les luſtrations ou purifications chez les Nations idolâtres n'étoient que des obſervances, &, ſi l'on veut, des dévotions libres & volontaires, & que le grand nombre ne ſe mettoit guères en peine de pratiquer.

2°. Le Baptême ne ſe donne, & ne ſe peut donner qu'une fois, parce qu'il imprime dans l'ame un caractère ineffaçable, choſe qui déſeſpéra autrefois l'apoſtat Julien; & les luſtrations ou purifications pouvoient ſe réitérer auſſi ſouvent qu'on le vouloit, parce que c'étoient des cérémonies qui n'avoient aucunes ſuites.

3°. Le Baptême conſiſte à être plongé dans l'eau, ou ſeulement à en être arroſé par le baptiſant, au même tems qu'il prononce les paroles ſacramentelles; ce qui ne peut jamais

varier ; & les lustrations ou purifications payennes étoient sujettes à des variations continuelles suivant les tems, les climats, les régions, les personnes, & n'avoient jamais rien de stable & de fixe.

Après avoir établi ces différences, dont on verra ensuite la nécessité, nous allons expliquer avec un peu plus de détail ce que c'est que le Baptême.

Ce Sacrement peut s'administrer de deux manières, qui sont l'immersion, & l'aspersion. Il se donna d'abord, & principalement par immersion ; & cette manière étoit très-instructive & très-mystérieuse. Car l'immersion représentoit, pour me servir ici des termes sacrés de l'Apôtre des Nations, l'ensevelissement *du viel homme*, c'est-à-dire la mort du péché, ou au péché, avec l'anéantissement des passions déréglées, vicieuses & corrompues ; & l'émersion ou sortie de l'eau représentoit la nouvelle vie, la résurrection, la renaissance de l'homme nouveau, de l'homme éclairé & sanctifié par la grace.

On ne peut pas s'exprimer d'une manière plus magnifique & plus frappante, que le fait le même Apôtre sur ce changement divin : *Nous tous, qui avons été baptisés en Jesus-Christ, nous avons été baptisés en imitation de sa mort : car nous avons été ensevelis avec lui par le Baptême, en mourant mystérieusement, afin de vivre d'une nouvelle vie, ainsi que vit d'une nouvelle vie Jesus-Christ ressuscité par la gloire de son Pere. Si nous l'avons parfaitement imité dans sa mort, nous l'imiterons aussi dans sa résurrection. Souvenons-nous donc que le viel homme en nous a été crucifié avec lui, afin que nous ne soyons plus esclaves du péché,... & que nous ne vivions plus qu'en Dieu par Jesus-Christ notre Seigneur.* Aux Rom. c. 3.

Le libertin, l'impie, le philosophe ne se donneront pas la peine de méditer & d'approfondir ces sublimes vérités; ils les dédaigneront; ils ne verront dans ce texte que de grands mots & un grand vuide. On connoît leur manière de penser & de s'exprimer. Mais on n'écrit que pour les confondre, & pour éclairer l'homme qui a l'ame droite, & qui goûte & respecte la Religion.

Par rapport à l'immersion, nous observerons encore que dans quelques Eglises, on plongeoit trois fois l'homme dans le bain sacré, pour représenter la Trinité des Personnes, au nom desquelles il étoit baptisé; & que dans quelques autres on ne le plongeoit qu'une fois pour représenter l'Unité de la Nature divine. L'une & l'autre de ces manières de baptiser étoit également efficace, parce que Jesus-Christ n'en a déterminé aucune, & qu'il a dit seulement: *Allez, enseignez toutes les Nations, & baptisez-les au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.*

Matth. 28.

Le Baptême ne pouvant pas toujours se donner par immersion, & bien des circonstances, comme les cas des maladies dengereuses, la rigueur de certains climats, la foiblesse de l'âge, le rendant souvent trop difficile & presque impossible, on prit aussi l'usage de le donner par aspersion. Cet usage étant plus favorable à bien des égards, a entièrement prévalu, & c'est celui auquel on s'en tient aujourd'hui dans toute la Chrétienté.

Comme dans les premiers siécles l'Eglise se formoit au milieu du Paganisme même, & qu'elle se composoit de ces hommes qui passoient de l'Idolâtrie au Christianisme, on se donnoit beaucoup de soin pour les instruire, les éprouver, les disposer à la grace qu'ils

demandoient. Ceux qui étoient entrés dans cet état d'épreuves & d'instructions étoient nommés Cathécumenes, mot qui, en grec, veut dire *les Instruits*. Ces épreuves par lesquelles on les faisoit passer avant de les admettre à la grace du Baptême, consistoient principalement en exercice d'oraisons & de prières, en jeûnes, en prosternations, en veilles, enfin en accusations, aveu & confession des déréglemens passés, comme le marque Tertullien : *Ingressuros Baptismum orationibus crebris, jejuniis, & geniculationibus & pervigiliis orare oportet, & cum confessione omnium retro delictorum.* Tertul. de Bapt. c. 20.

Enfin, les veilles de Pâques & de la Pentecôte étoient les jours les plus solemnellement consacrés à l'administration du Baptême, comme nous l'apprend le même Tertullien, dont nous rapporterons encore les paroles : *Nous regardons*, dit-il, *Pâques comme le tems le plus solemnel & le plus convenable pour le Baptême, parce que c'est alors que la Passion du Seigneur, au nom duquel nous sommes baptisés, a été consommée ; ensuite la Pentecôte, parce que c'est alors que les mystères de la Résurrection de Jesus-Christ ont été le plus solemnisés par les Disciples, & que la grace du Saint-Esprit s'est répandue. Au reste, chaque jour, chaque heure, en un mot, tout tems est également propre pour le Baptême. S'il y a quelque différence pour la solemnité, il n'y en a point pour la grace qu'on reçoit.* Ibid. c. 19.

ARTICLE SECOND.

Examen de ce que débite l'Écrivain sur le Baptême.

I.

Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginerent aisément que ce qui lavoit le corps,

lavoit aussi l'ame. Il y avoit de grandes cuves dans les souterrains des Temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens, de tems immémorial, se sont purifiés dans les eaux du Gange, & cette cérémonie est encore fort en vogue. Elle passa chez les Hebreux : on y baptisoit tous les étrangers qui ne vouloient pas se soumettre à la circoncision. C'étoit une régénération : cela donnoit une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte.

Où cet homme-ci a-t-il appris que les hommes imaginerent que ce qui lavoit le corps lavoit aussi l'ame ? Quelle pitoyable conclusion tire-t-il de ces cuves d'Egypte, & de ces bains du Gange ? Quelle absurdité vient-il nous débiter sur ce Baptême qu'admistroient, dit-il, les Hébreux à ceux qui ne vouloient pas se soumettre à la circoncision ? Enfin, quelle rêverie d'impiété, en disant que les Baptêmes donnoient une nouvelle ame ? Reprenons chacun de ces points.

Jamais les hommes n'adopterent cet absurde & monstrueux sentiment, de croire que ce qui lavoit l'ame lavoit aussi le corps. Si quelques stupides l'ont imaginé, ces stupides ont été méprisés & dédaignés. Les hommes sages & éclairés ont pensé bien différemment. Cicéron, en expliquant la première Loi du culte divin, qui est de se présenter aux Dieux avec un cœur pur & une ame remplie de piété : *Ad Deôs adeunto castè, pietatem adhibento*, donne sur ce point des leçons bien précieuses, & qui feroient honneur à des Chrétiens.

Cic. de Legib. lib. 2.

La Loi, dit-il, *veut que nous nous présentions aux Dieux avec un cœur pur : & c'est dans cette pureté de cœur qu'est toute la sainteté du culte. Cela ne doit pas empêcher qu'on n'y joigne encore la pureté du corps. Mais il faut faire attention que puisqu'on exige toujours cette pureté du corps, il*

faut avoir encore beaucoup plus de soin d'y apporter celle de l'ame, dont la nature est bien plus excellente & bien plus parfaite. Il ajoute tout de suite ces paroles si remarquables & si propres à confondre notre Philosophe extravagant : *Le corps peut être purifié par quelques aspersions d'eau, & par des cérémonies de quelques jours. Les taches de l'ame ne peuvent s'effacer ni par la longueur des tems, ni par aucunes lustrations ou sacrifices.* Nam illud vel aspersione aquæ, vel dierum numero tollitur, animi labes nec diuturnitate vanescere, nec manibus ullis elui potest.

Ensuite, comme les chaleurs sont presque intolérables dans les provinces méridionales de la Perse, & dans les Indes, il n'est pas surprenant que l'usage des bains y ait été très-fréquent, comme il l'y est encore. Mais qu'est-ce que cela fait à la question du Baptême des Chrétiens ?

Qu'est-ce qu'y font également ces cuves des Temples d'Egypte, qu'il rappelle encore ? Et qui ne sait pas que dans le voisinage de la plupart des Temples il y avoit des bains lustraux, pour des purifications, telles que celles dont Cicéron vient de parler, & pour laver les victimes, ou débarbouiller les sacrificateurs ? C'étoit aussi pour ces mêmes usages que Salomon avoit fait construire dans le vestibule du Temple de Jérusalem une cuve immense, qu'on appelloit la Mer d'airain. L'érudition de notre homme est donc bien méprisable, & l'usage qu'il en fait l'est encore bien plus.

Il ajoute que l'usage des lustrations & baptêmes passa des Egyptiens chez les Hébreux. Mais celles des Hébreux datent sûrement de plus de trois mille cinq cens ans. On en trouve

Lévit. c. 15. Gen. c. 35. l'établissement dans le Lévitique, dans *l'Exode*, & même dans la Genese. Et les purifications des Egyptiens & des Indiens de quelle date sont-elles, & par quels auteurs en sommes-nous instruits ? C'est par des Grecs, qui n'ont écrit que quinze cens ans après Moyse, & qui ne citent que des faits très-incertains, & très-postérieurs de bien des siécles aux établissemens de Moyse. C'est ainsi que notre homme, qui sait tout, & qui décide de tout, prouve ses assertions.

Enfin, il dit que les lustrations ou purifications égyptiennes, & les ablutions & baptêmes usités chez les Juifs donnoient une nouvelle ame, & que c'étoit une régénération. Il réunit ici l'impiété avec le mensonge. Ce terme auguste de *régénération*, ou de seconde naissance, est un terme propre à la seule Religion Chrétienne. C'est Jesus-Christ lui-même qui employa le premier le terme de *renaître*, en annonçant à un des principaux d'entre les Pharisiens le Baptême de la nouvelle Loi. (Joan. c. 3.) La surprise où fut le docte Pharisien, en entendant ce nouveau terme, & l'explication qu'il en demanda au Fils de Dieu, sont une preuve sans replique que cette expression avoit été jusqu'alors inconnue. C'est donc la profaner avec impiété, que de la transporter aux purifications & lustrations payennes.

II.

Jean baptisa dans le Jourdain, & même il baptisa Jesus, qui pourtant ne baptisa personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le sceau de la Religion Chrétienne. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis, il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés.

Ce qui est bien sûr, Monsieur l'Auteur, c'est qu'il vous est également impossible de prouver que les quinze premiers Evêques de Jérusalem aient été circoncis, & de présenter le moindre soupçon qu'ils n'aient pas été baptisés. Il vous est impossible de prouver le premier point, parce que trente ans après la mort de S. Siméon, second Evêque de Jérusalem, l'Empereur Adrien fit une épouvantable boucherie des Juifs dans tout l'Empire, détruisit Jérusalem, & rebâtit à sa place une nouvelle ville, qu'il appella de son nom *Elia*, défendit à tous les Juifs d'y entrer, de s'en approcher, de monter même sur des hauteurs d'où ils auroient pu l'appercevoir. Or nommez, si vous le pouvez, treize Evêques de Jérusalem depuis ce tems-là qui aient été circoncis.

Vous ne prouverez pas mieux le second point. Car qui a jamais soupçonné que les Chrétiens d'une des plus illustres Eglises aient pris pour chefs & pour Evêques des hommes qui n'auroient pas été eux-mêmes Chréteins?

Vous affirmez ensuite que Jesus-Christ ne baptisa personne, & vous l'affirmez en téméraire, sans fondement & sans preuves. Le monument le plus ancien que nous ayons du Baptême des Apôtres, est le témoignage d'Evodius, second Evêque d'Antioche. Voici ce témoignage tel que Nicéphore nous l'a conservé. *Pierre est le seul que Jesus-Christ ait baptisé de ses mains; & Pierre baptisa ensuite André & les Fils de Zébédée. Ceux-ci baptiserent les autres Apôtres. Pour les septante, ils le furent par Pierre, & par Jean surnommé le Théologue.* Ainsi parle un Evêque qui avoit long-tems vécu avec les Apôtres, & que S. Pierre préféra à tous les autres Chrétiens pour en faire son successeur dans l'Eglise d'Antioche. L'assertion que Jesus-

Nic. lib. 2, cap. 3.

Christ ne baptisa personne est donc tout au moins téméraire.

III.

On abusa de ce Sacrement dans les premiers siécles du Christianisme : rien n'étoit plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Constantin en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnoit : Le Baptême purifie tout : je peux donc tuer ma femme, mon fils, tous mes parens ; après quoi je me ferai baptiser, & j'irai au Ciel. Comme de fait, il n'y manqua pas. Cet exemple étoit dangereux : peu-à-peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré. Dès le second siécle, on commença à baptiser les enfans. Cependant au troisième siécle. la coutume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Les horreurs contenues dans cet article contre Constantin, sont tirées de l'*Essai sur l'Histoire générale*. La hardiesse de l'Auteur à entasser des impostures, des calomnies & des mensonges sur tous les grands hommes qui ont protégé & honoré le Christianisme, est assez bien démontrée dans le Livre des *Erreurs de Voltaire*. Nous renvoyons à ce Livre pour ce qui concerne le grand Constantin, & nous nous bornons ici à faire observer l'absurdité, l'impiété, & l'extravagance des raisonnemens du faiseur de Dictionnaire.

On abusa du Sacrement de Baptême dans les premiers siécles, nous dit-il, *rien n'étoit plus commun que d'attendre l'agonie pour le recevoir.* Cet homme auroit bien dû nous apprendre quels étoient ces abus, & nous en fournir les preuves. Car il doit bien savoir qu'il n'a pas droit d'être cru sur sa parole. Dire ensuite qu'on attendoit les derniers momens de la vie pour se faire baptiser,

baptiser, c'est heurter autant le bon sens que la vérité.

Car comment accorder cela avec ce que Pline, gouverneur de Bythinie, nous dit de ces assemblées nombreuses de Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, lesquels honoroient leur Religion par de si hautes vertus, & par un courage si heroïque au milieu des tourmens ? Ceux qui souffroient & mouroient ainsi pour le nom de Jesus-Christ n'étoient-ils pas baptisés. Pline étoit dans le premier siécle, ou au commencement du second. Comment accorder cela avec ce que nous apprend Tertullien dans son Livre du Baptême, de l'empressement des Chrétiens à faire baptiser leurs enfans dans l'âge encore innocent. *Quid festinat ætas innocens ad remissionem peccatorum* ? Comment l'accorder avec ce qu'il dit dans son Livre des Spectacles, sur la profession que l'on a fait au Baptême de renoncer aux pompes du siécle : *Cum aquam ingressi .... renuntiasse nos Diabolo ore nostro contestamur.* Tertullien commença d'écrire dans le deuxième siécle. Comment accorder cela avec les soins qu'avoit S. Cyprien d'envoyer l'Eucharistie aux Confesseurs, c'est-à-dire aux Chrétiens emprisonnés pour la Foi ; & avec ce qu'il nous raconte dans son Livre *de Lapsis*, de cette petite enfant Chrétienne à qui les Payens firent avaler par force du vin offert aux Idoles ? S. Cyprien gouvernoit l'Eglise de Carthage dans le troisième siécle.

Tertull. de Bapt. c. 18.

Comment accorder cela avec ce que décide sur le Baptême des enfans le cinquième Concile de Carthage tenu dans le quatrième siécle ? On voit dans le Canon sixième le soin & la vigilance de l'Eglise pour faire donner le Baptême aux enfans. Ecoutez après cela cet hom-

me qui vous affirme que dans les premiers siècles, *rien n'étoit plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême.*

IV.

On demanda à S. Cyprien, évêque de Carthage, si ceux-là étoient réellement baptisés, qui s'étoient fait seulement arroser tout le corps. Il répond dans sa 69e Lettre, que plusieurs Eglises ne croyoient pas que ces arrosés fussent Chrétiens; que pour lui, il pense qu'ils sont Chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois, selon l'usage.

Cet homme est sage de ne pas s'autoriser souvent par des citations. Il n'est pas heureux en ce genre d'escrime. Les coups qu'il veut porter retombent tous sur lui. Voici ce que dit saint Cyprien dans la lettre en question.

» Vous me demandez aussi, mon cher fils, » ce que je pense de ceux qui ont reçu la » grace de Dieu, pendant qu'ils étoient arrêtés » par l'infirmité & la maladie; & parce qu'ils » n'ont pas été plongés dans l'eau salutaire, » mais qu'ils ont été seulement arrosés; vous » demandez si l'on doit les regarder comme de » véritables & parfaits Chrétiens. »

» Ma pensée c'est que les dons divins ne peu» vent souffrir aucun affoiblissement ni retran» chement, & que l'on ne peut jamais être » partagé moins avantageusement, lorsqu'on » participe à ces dons divins avec une foi plei» ne & entière, & de la part de celui qui ad» ministre le sacrement, & de la part de celui » qui le reçoit. »

» On ne se purifie pas des taches du péché » dans ce sacrement salutaire, comme on se » lave des taches du corps & de la peau dans » les bains que les hommes ont inventés pour

» la santé. Ces deux choses, la netteté du corps
» par les bains, ou la purification de l'ame par
» les mérites de la foi, s'opèrent d'une ma-
» nière toute différente. Lorsque dans les cas
» de nécessité ce sacrement salutaire s'admi-
» nistre d'une manière plus abrégée, il ne
» communique pas moins tous ses fruits & ses
» avantages aux fidèles qui le reçoivent, &
» la bonté du Seigneur n'en est pas moins li-
» bérale. Dira-t-on qu'à la vérité ils ont reçu
» la grace, mais que l'ayant reçue avec une
» communication moins étendue des dons di-
» vins & du saint Esprit, on doit bien les re-
» garder comme Chrétiens, mais qu'on ne
» doit pas les égaler aux autres ? Erreur que
» cette manière de penser. L'Esprit-saint ne se
» donne pas à certaine mesure. Il se répand
» tout entier dans l'ame du fidèle baptisé. »

Comparez ce texte avec le sentiment qu'on attribue à saint Cyprien, & jugez combien l'homme est heureux, & adroit dans ses citations. Ce que nous venons de présenter de la doctrine & des recherches de cet Écrivain, suffit pour mettre le lecteur à même de lui rendre la justice qu'il mérite.

BÊTES.

La question de l'ame des bêtes est une des plus propres à piquer la curiosité humaine, & en même tems une des moins propres à la contenter. Depuis plus de deux mille ans on parle, on dispute, on fait des systêmes, & l'on en est encore au même point où l'on en étoit quand on a commencé d'examiner. L'ame des bêtes est toujours un mystère pour l'homme. Tout ce que ses efforts pour l'expliquer ont produit, c'est de nous faire connoître les écarts dans lesquels la présomption &

la démangeaison de parler & de décider de tout, peut entraîner les meilleurs esprits.

Malgré ce qu'il paroît y avoir de sensitif & d'animé dans les bêtes, quelques-uns ont osé dire qu'elles n'étoient que des machines à ressort sans aucune espèce de sentiment ni de connoissance, & que toute la différence qu'il y avoit entr'elles, & une horloge ou un jeu d'orgues, c'étoit le plus ou le moins de perfection de ces machines diverses. D'autres, frappés de tout ce qui paroît de suivi & de combiné dans les actions & la conduite des animaux, ont soutenu qu'ils avoient des ames spirituelles. D'autres enfin voyant dans ces mêmes êtres trop de marques de sentiment pour les regarder comme de simples automates, & une uniformité trop bornée & trop invariable dans leurs opérations, pour leur donner des ames spirituelles, ont pris un milieu ; ils leur ont supposé une espèce d'ame, c'est-à-dire un principe d'opérations qu'ils ne croyoient pas qu'on pût raisonnablement leur refuser, quoiqu'on ne pût pas en expliquer clairement l'essence & la nature.

Comme cette question donne souvent occasion à des propos où la Religion est intéressée, nous allons proposer d'abord quelques principes qui pourroient servir à fixer ce que nous devons penser sur l'ame des bêtes ; & nous ferons ensuite remarquer combien les chicanes & le sophistiqueries du copiste de Bayle sont opposées à la raison & au bon sens, & sont dangereuses rélativement à la Religion.

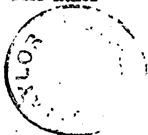
ARTICLE PREMIER.

Principes qui peuvent diriger dans l'examen de la question sur l'ame des Bêtes.

1°. Le systême qui fait des bêtes de simples machines, de purs automates, a bien pû être regardé comme un systême singulier, amusant, ingénieux même, si l'on veut; mais il n'a jamais été regardé comme vrai, il n'a jamais persuadé personne, pas même ceux qui l'ont défendu. La raison de cela c'est qu'il choque trop les idées les plus communes, les plus naturelles, & les mieux fondées.

En effet, nous voyons une analogie & un rapport si parfait entre les organes du sentiment, qui sont dans les hommes, & ceux qui sont dans les animaux, que nous ne pouvons pas nous empêcher de juger que ces organes ont les mêmes usages & les mêmes effets dans les uns & dans les autres. Il nous faudroit les démonstrations les plus évidentes, pour nous persuader que ces organes sont entièrement inutiles, ou qu'ils ne servent que de parade; que les bêtes ont des yeux & qu'elles ne voient point; qu'elles ont des oreilles & qu'elles n'entendent point; qu'elles ont toute l'économie, la distribution & les fonctions animales, & qu'elles sont sans vie. Mais ces démonstrations n'ont point encore été données; & il y a apparence qu'on les attendra encore long-tems. On ne peut donc pas proposer sérieusement le systême de Descartes, quand il s'agit de raisonner sur l'ame des bêtes.

2°. Le systême de ceux qui donnent aux bêtes des ames spirituelles & intelligentes, choque tout autant le bon sens & la raison que le précédent. Car 1°. l'uniformité d'actions dans



les animaux est trop invariable, pour ne les pas regarder comme déterminés par leur nature à un tel objet, ou à tels objets. Or s'ils sont ainsi déterminés, dès-lors la spiritualité & l'intelligence ne peut plus se trouver en eux, parce qu'elle leur seroit absolument inutile. 2°. Si on leur suppose la spiritualité & l'intelligence, on sera entraîné beaucoup plus loin qu'on ne voudroit. Car on ne pourra pas s'empêcher de leur accorder aussi la faculté de concevoir, d'opter, de vouloir, & par conséquent la liberté. Mais si les animaux sont intelligens & libres, ne seront-ils pas aussi capables du bien & du mal moral; ne leur faudra-t-il pas aussi un Code de loix, d'ordonnances &c? 3°. La belle destination pour une intelligence, par exemple pour l'intelligence d'un chat, d'être bornée à détruire des souris & des oiseaux; pour celle d'un chien d'être faite pour courir après des lièvres; pour celle d'un pourceau, de n'être occupée qu'à convertir en graisse des nourritures de toute espece &c. En vérité doit-on regarder comme des hommes raisonnables, ceux qui bâtissent de pareils systêmes? Si les conséquences qu'on en tire sont risibles, que doit-on penser des principes d'où elles coulent?

10. Si le bon sens ne nous permet pas de regarder les bêtes comme de purs automates, ni de leur supposer des ames spirituelles; il ne nous permet pas cependant de douter qu'il n'y ait dans elles, indépendamment du ressort méchanique des organes, un principe intérieur de leurs opérations. Mais qu'est-ce que c'est que ce principe? Nous nous sentons forcés de convenir que nos lumières sont trop courtes pour décider de sa nature. Nous pouvons bien dire ce qu'il n'est pas; nous n'avons point de

notions assez claires pour dire ce qu'il est. Nous sommes donc dans le double cas, & d'avouer qu'il y a un principe, & d'avouer également que nous ignorons ce que c'est que ce principe. Ces aveux modestes sont nécessaires, & ils sont plus raisonnables & plus persuasifs que toute la métaphysique des Docteurs. Mais faisons encore quelques pas.

4°. Il n'est pas permis à un homme de douter que la toute-puissance de Dieu ne soit infiniment plus étendue que nos lumières, & que Dieu ne puisse faire bien des choses dont nous n'avons pas seulement la première idée.

Dieu ne peut-il pas créer, ou n'a-t-il pas pu créer des substances, des êtres dont nous ne connoissons nullement la nature ? Il a créé des substances capables d'intelligence & de sentiment ; ce sont les ames des hommes. Il en a créé qui ont l'intelligence, & qui n'ont pas le sentiment ; ce sont les Anges. Il en a créé qui n'ont ni intelligence ni sentiment ; & ce sont celles qui ne sont composées que de matière. N'auroit-il pas pu en créer aussi qui eussent quelque portion de sentiment sans intelligence ? J'attens ce que la modestie des raisonneurs répondra à cette question. Car nous démontrerons dans l'article suivant qu'il n'y a en cela nulle contradiction.

5°. Si nous convenons que Dieu peut créer quelques substances qui ayent le sentiment, ou quelque portion de sentiment sans avoir l'intelligence, nous ne serons plus embarrassés sur le parti qu'on doit prendre dans la question sur l'ame des bêtes ; & nous dirons que c'est une substance de cette espèce que nous leur donnons pour ame. Mais comme nous avouons que nous n'en connoissons point la nature, nous serons dispensés de répondre à toutes

ces questions curieuses que l'on fait; si ces substances ont la liberté, si elles sont douées d'une mémoire proprement dite, si elles meurent avec l'animal &c. Nous nous réduirons à dire ce que nous savons, & à avouer ingénuement notre ignorance sur ce que nous ne savons pas.

Conclusion.

Il s'ensuit de tout ce que nous venons d'exposer 1°. Que c'est une absurdité de dire que les bêtes ne sont que des machines à ressort. 2°. Que c'en est une autre de leur donner des ames spirituelles. 3°. Que c'est par une suite naturelle d'un principe qui est absurde de lui-même, que l'on dit que ces ames spirituelles meurent avec le corps. 4°. Que ce que nous connoissons de la nature & des actions des bêtes, ne nous permet pas de douter qu'il n'y ait dans elles un principe d'operations distingué des organes, mais que Dieu, qui ne les a créées que pour nous servir, nous a laissé ignorer quelle étoit la nature de ce principe. Voilà tout ce que l'homme sage peut affirmer de l'ame des bêtes.

ARTICLE SECOND.

Doctrine du copiste de Bayle sur l'ame des Bêtes.

Toute la doctrine de l'homme du Dictionnaire sur l'ame des bêtes, consiste à ressasser avec un ton railleur les vieilles objections faites sur les différens systêmes relatifs à cette question, sans y rien ajouter de neuf, & à jetter quelques principes de matérialisme semblables à ceux qu'on trouve dans les *Mélanges de Philosophie & de Littérature*. Nous allons représenter un peu de mots l'absurdité de ces principes & de ces objections.

I.

Les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes. Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibrre sa seve qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? Il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? Celui qui fait croître l'herbe des champs, &c.

Il ne faut pas certainement beaucoup penser & réfléchir, pour reconnoître que ce qu'on appelle *ame*, c'est ce qui est le principe intérieur des opérations de l'être que l'on reconnoît pour être animé. Voilà, dirons-nous à l'Ecrivain, ce qu'on entend, & ce qu'on doit entendre dans la question présente. *Un arbre*, ajoute-t-il avec son sérieux philosophique, *a la faculté de recevoir dans ses fibres sa seve qui circule &c.*

Voici des observations véritablement neuves. On n'avoit pas encore oui dire qu'un arbre eût des facultés. Ne pourra-t-on pas affirmer de même qu'un rocher a aussi ses facultés, qu'une montagne, qu'un brin d'herbe ont aussi les leurs ? Est-il possible qu'on ose abuser ainsi des termes, & se dire Philosophe ! On appelle faculté la puissance d'agir qu'un être a par lui-même & par sa nature. Ainsi l'ame a diverses facultés, comme l'intelligence, la mémoire, la volonté, l'imagination ; parce que par elle-même elle a la puissance de penser, de raisonner, de délibérer, d'imaginer, de vouloir, de choisir. Voilà ce qui se comprend. Mais on ne comprend pas ce que c'est que *les facultés d'un arbre.*

Cependant notre homme n'en demeure pas là. Il s'explique encore d'un autre manière en disant que ces facultés sont des dons. *L'arbre a reçu ces dons*, dit-il, *l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? Celui qui fait croître l'herbe dans les champs.*

Voilà encore un nouveau galimathias. *Don* & *faculté* ne s'accordent nullement ; parce que *don* n'exprime qu'une chose reçue passivement ; & *faculté* dit quelque chose d'actif & d'agissant. Ce sont là des contrariétés qui sautent aux yeux, & que l'Académie Françoise n'adopteroit pas. Mais ne nous arrêtons pas en si beau chemin. Nous allons bientôt voir l'impiété mariée avec l'absurdité.

Cet homme, après avoir enseigné que les facultés des animaux ne sont que des dons, ajoute ces paroles qui méritent d'être remarquées : *Le Philosophe qui a dit*, Deus est anima brutorum, *avoit raison, mais il devoit aller plus loin*. Ce que nous appellons l'ame des bêtes, ce n'est dans son sentiment que Dieu lui-même, parce que c'est lui qui leur a donné le sentiment, la mémoire, & un certain nombre d'idées. Mais qu'est-ce que Dieu a donné aux hommes de plus qu'aux bêtes, sinon un nombre d'idées encore plus grand qu'à elles ? Il n'y a donc de différence de l'homme à la bête que du plus au moins ; & Dieu étant l'ame des bêtes, pourquoi ne la sera-t-il pas également de l'homme ? Aussi avoue-t-il que son philosophe ne devoit pas se contenter de cette première proposition : *Deus est anima brutorum*, mais qu'il devoit aller plus loin ; c'est-à-dire qu'il devoit trancher le mot, & nier l'existence de l'ame ; & c'est ce qu'il ne manque pas de faire dans le texte suivant.

II.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? De l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce que c'est qu'une chose, avant de savoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce donc que cette ame ? C'est un nom que j'ai donné à cette soupape. Il n'y a point là d'ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déja dit, celui qui fait mouvoir les astres, &c.

Les hommes, selon notre Docteur, disputent imbécillement sur des choses sans savoir seulement si elles existent ; ils donnent le nom d'ame, à ce qui n'est rien moins qu'ame, à ce qui n'est qu'une pièce dans une machine, comme par exemple la soupape d'un soufflet ; de l'ame du soufflet on passe à l'ame des bêtes ; de l'ame des bêtes on dit qu'il faut aller plus loin. On n'ose pas nommer l'ame de l'homme ; on se contente de la montrer, de l'indiquer, & puis on se tait.

Ensuite on présente d'un air assuré & insultant, tantôt, de méprisables sophistiqueries, qu'on donne pour des démonstrations, tantôt des railleries plates qu'on débite aussi hardiment, que si elles étoient assaisonnées d'un sel bien délicat. Le lecteur en va juger.

III.

Ecoutez d'autres bêtes raisonner sur les bêtes. Leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps. Mais sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps ? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps, ni esprit. Voilà un beau systême. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque

chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le système de ces Messieurs revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps, ni quelque chose qui n'est point corps.

En voyant cet homme traiter si libéralement de bêtes ceux qui ont examiné la question que nous traitons, ne pourroit-on pas lui répondre avec quelque espèce de raison, par ce vers de la Fontaine :

Le plus bête des trois n'est pas celui qu'on pense.

Mais soit dit en passant, & venons au fait. Je crois que nous avons assez bien prouvé dans l'article précédent, que le système de ceux qui donnent aux bêtes des ames spirituelles, ne peut point absolument s'admettre; ainsi nous n'en parlerons pas davantage. Mais si on admettoit une substance intermédiaire entre le corps & l'esprit, telle à-peu-près que Nu. 4, 5. nous l'avons indiqué dans l'article premier, seroit-on véritablement écrasé par les démonstrations de notre homme ? Pour connoître la force de ses démonstrations, commençons par examiner les définitions qu'il nous donne lui-même de l'esprit & du corps.

Qu'est-ce que l'esprit selon ce Docteur ? *L'esprit*, dit-il, *est quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps*. Et qu'est-ce que le corps ? *Nous ignorons ce que c'est qu'un corps*. Ainsi sa définition de l'esprit revient à ceci : l'esprit, c'est quelque chose d'inconnu, & qui n'est pas une autre chose qui nous est également inconnue. Voilà en vérité une définition qui sent bien son bon Logicien, & qui éclaircit bien nos idées. Cependant elle est donnée par *l'oracle du siècle*, l'idole des beaux raisonneurs, le réformateurs du Christianisme.

Dict. Philos. article *Corps.*

Pour nous, nous disons simplement que

l'esprit est une substance qui pense ; & que le corps est une substance composée de parties. Mais avec ces définitions simples, nous découvrons d'abord la platitude des raisonnemens qu'il avance de l'air le plus triomphant, quand il nous dit : *le systême de ces Messieurs revient à ceci : l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps, ni quelque chose qui n'est point corps.*

Non, le systême de ces Messieurs qui disent que l'ame des bêtes n'est ni esprit, ni corps, ne va point là. Car si dans leur assertion on substitue les définitions des choses aux termes dont on se sert pour les exprimer ; on n'y trouvera rien que de très-raisonnable ; & cette assertion se réduira à celle-ci : L'ame des bêtes est une substance qui n'est ni composée de parties, ni pensante : elle n'est pas composée de parties, donc elle n'est pas un corps. Elle n'est pas pensante, donc elle n'est pas un esprit.

Or comme ce seroit le comble de l'absurdité, de prétendre renfermer dans les mêmes bornes la puissance de Dieu & les lumières de l'homme, on ne pourra donc jamais affirmer qu'il seroit impossible à Dieu de créer une espèce de substance dont l'homme ne pourroit pas connoître la nature, une substance qui ne seroit ni intelligente, ni composée de parties ; une substance telle que nous supposons que peut être l'ame des bêtes. L'absurdité n'est-elle donc pas toute entière de la part du petit raisonneur qui prétend limiter la puissance de Dieu ? Le ridicule ne retombe-t-il pas tout sur celui qui prétend en répandre sur les autres ?

IV.

Les ames des bêtes sont des formes substantielles, a dit Aristote, & après Aristote l'école Arabe, &

après l'école Arabe l'école Angélique, & après l'école Angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne personne au monde.

Et après toutes ces écoles, qu'ont dit de mieux les Philosophes nouveaux-venus? Quelles lumières nous ont-ils apporté? Aucune. On glose, on raille, & puis c'est tout. Mais pense-t-on? Oh non.

Par forme substantielle on a entendu précisément une substance qui est le principe d'opérations dans les bêtes. Il est vrai qu'Aristote, l'école Arabe, l'école Angélique, la Sorbonne ont enseigné ainsi. L'esprit humain n'a pas pû aller plus loin; parce que le sujet est trop peu connu.

Nous ne nous arrêtons pas à ce mot *d'ame matérielle* sur lequel glose encore ce Docteur, qui est toujours plus fort pour l'insipide raillerie, que pour le raisonnement. On convient que c'est une mauvaise expression employée par des hommes qui ont voulu en dire plus qu'ils n'en savoient, & qui ne se proposoient cependant, que d'exclure l'ame spirituelle.

V.

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes font toujours leurs opérations de la même manière, qu'elles ne perfectionnent rien, &c. Quoi cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle, quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon?

Mais quelle pitié, quelle pauvreté de prétendre que les bêtes ne font pas toujours leurs opérations de la même manière, & qu'elles perfectionnent quelque chose! Qu'on interroge les hommes de tous les siècles, & qu'on leur demande s'ils ont jamais vu les hiron-

d'elles faire leur nids autrement qu'elles ne les font aujourd'hui, ou meubler mieux, & distribuer différemment les appartemens de leur petite famille? Qu'on leur demande si les castors du Canada ont perfectionné leur architecture; si les abeilles mettent plus d'art dans la construction de leurs loges, ou si elles font mieux leur miel; si les renards d'aujourd'hui ont beaucoup plus de talens que n'en avoient les renards du tems passé? On dressoit autrefois les chiens à la chasse, les chevaux au manege, comme on les dresse aujourd'hui. Mais ont-ils beaucoup perfectionné leurs talens, leurs esprits, &c. Quelle pitié, quelle pauvreté! C'est-là tout ce qu'on peut dire des raisonnemens du Docteur.

SOUVERAIN BIEN.

Souverain Bien. En quoi consiste le souverain bien; & quel jugement doit-on porter sur la doctrine que nous débite l'homme du Dictionnaire sur le souverain bien? C'est ce que nous allons développer dans deux articles.

Article premier.

En quoi consiste le Souverain Bien.

Le souverain bien, c'est le contenteme[nt] parfait de l'ame; & ce contentement, pour êt[re] parfait, doit 1°. être dans l'ame même, [&] remplir ses puissances, c'est-à-dire l'esprit [&] le cœur. 2°. Il doit exclure toute espèce [de] besoin, de douleur, de desir, & tout ce [qui] feroit opposé à l'honneur & à la vertu. 3° [Il] doit être inamissible & inaltérable. Telles [sont] les idées que nous fournissent sur le souve[rain] bien les plus grands hommes que nous [con]noissions dans l'antiquité. On ne fera [...]

être pas fâché de voir ici le contraste des sentimens des plus grands Philosophes Payens, avec les lubriques maximes de prétendu Chrétien, auteur du Dictionnaire.

Nous avons dit d'abord que ce contentement doit être dans l'ame même. Ainsi nous l'enseigne le plus grand des Philosophes qu'ait eu l'ancienne Rome. *Le souverain bien*, nous dit-il, *ne peut se faire sentir qu'à ce qu'il y a de plus parfait dans l'homme, je veux dire l'ame, dont la vertu seule peut faire la félicité & le bonheur, parce que c'est elle seule qui est la source du beau, de l'honnête, de la véritable gloire, & des vrais plaisirs.* Aristote ne s'étoit pas exprimé avec moins d'énergie, en nous disant que le souverain bien *ne peut résider que dans l'ame, c'est-à-dire dans cette principale partie de l'homme, laquelle, selon les loix de la nature, doit commander & gouverner; & qu'il doit réunir la connoissance de tout ce qui regarde la vertu & la Divinité.* Platon, dans son Dialogue intitulé *Philebus*, nous dit que le souverain bien ne consiste pas seulement dans la sagesse, ni dans le plaisir seulement, mais dans la réunion des deux.

Cic. Tusc. Quæst. lib. 5.

Arist. Eth. lib. 10.

Nous avons ajouté que le souverain bien doit exclure toute espèce de besoins, de douleurs, de desirs, & tout ce qui seroit opposé à l'honneur & à la vertu; & ce seront encore les mêmes Philosophes qui nous serviront ici de flambeaux. *L'homme parfaitement heureux, se suffit à lui-même*, nous dit l'un, *& il ne connoît ni les desirs, ni les inquiétudes, ni les besoins. Nous ne pouvons appeller heureux*, nous dit l'autre, *que celui qui est exempt de toutes ces agitations, que les desirs & les craintes jettent dans le cœur, & qui ne se laisse jamais emporter ni par le feu des passions, ni par les efforts de la joie, ni par l'ardeur des plaisirs. D'où nous devons*

Arist. Eth. lib. 10.

Tusc. Quæst. lib. 5.

conclure que le vrai bonheur ne consiste que dans ce qui est selon l'honnêteté & la vertu. Aussi supposons dans un homme, santé, forces, beauté, richesses, puissance, autorité absolue, &c. avec tous ces biens, s'il manque de vertu, il sera très-malheureux.

Enfin, nous avons dit que ce contentement de l'ame devoit être inamissible & inaltérable. Ecoutons encore les mêmes maîtres que nous avons déja cités. *Le souverain bien*, nous dit Cicéron, *ne peut se trouver que dans ce qui est immuable, fixe & permanent; car il seroit plus souverain bien s'il pouvoit se perdre. Ce qui constitue le parfait bonheur ne doit être sujet ni à viellir, ni à s'éteindre, ni à s'affoiblir; parce que si l'on avoit quelque chose de semblable à craindre, dès-lors on ne pourroit pas en être parfaitement heureux.* Cic. ib.

Par tout ce que nous venons de rapporter & d'exposer, on doit reconnoître que ce qui fait le souverain bien, le véritable bonheur, le parfait contentement de l'ame, ne peut consister que dans ce qui est selon la vertu, l'honnêteté, la sagesse, & toutes ces loix d'équité, de droiture, de décence, que la nature a gravé dans nos cœurs. On doit reconnoître également que le contentement des passions, l'éclat de richesses, l'ivresse de toutes sortes de voluptés, l'étendue de l'autorité & de la puissance, ne suffisent pas pour rendre l'homme parfaitement heureux, & ne peuvent pas faire ce souverain bien que nous cherchons, & pour lequel nous sentons que nous sommes faits.

C'est ce que Cicéron nous explique & nous développe encore avec une sagesse & une force qu'on chercheroit en vain dans les autres Philosophes. *Les mouvemens impétueux des passions, & toutes ces fortes agitations que l'inconsidération & l'orgueil mettent dans l'ame, sont trop*

contraires à la raison pour s'accorder avec le vrai bonheur. En effet, doit-on appeller heureux celui que l'ardeur du plaisir brûle, enflamme, & met dans une espèce de fureur, qui se porte avec une avidité toujours insatiable à tout ce qu'il croit pouvoir le contenter, & qui, à mesure qu'il se livre plus éperduement à toute sorte de voluptés, en ressent une soif encore toujours plus ardente ? Doit-on mettre au nombre des heureux cette espèce de petits hommes qu'une vanité légere enfle & éleve, qu'une joie vaine épanouit, qui témoignent qu'ils sont si contens d'eux, sans savoir pourquoi ? Le vrai heureux est celui qui n'est ni intimidé par les craintes, ni rongé par le chagrin, ni tourmenté par l'ardeur du plaisir, ni transporté par une vaine joie, ni affoibli par les voluptés.

Il ne faut pas s'attendre à trouver des maximes aussi sages, ni une morale aussi pure dans notre lubrique Philosophe, comme on va le voir dans l'article suivant.

ARTICLE SECOND.

Absurdités du Dictionnaire sur le Souverain Bien.

I.

L'antiquité, nous dit notre admirable Écrivain, *a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant auroit-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c. La question du souverain bien est absurde.*

Platon, Aristote, Cicéron peuvent être mis au nombre des plus beaux génies de l'antiquité. Mais puisqu'ils ont traité de la question du souverain bien, ils n'ont pu dire que des absurdités. C'est Monsieur du Dictionnaire qui le décide ainsi ; & la raison pour laquelle il décide ainsi est remarquable. C'est la com-

paraison qu'il fait du souverain bien avec le souverain bleu, le souverain ragoût, &c.

N'est-ce pas manquer au public de lui présenter de pareilles sottises, en abusant des termes? Qui est-ce qui ne sent pas ce que ce mot *souverain* ne s'applique jamais qu'aux choses qui sont par elles-mêmes grandes, importantes & intéressantes? Cette ridicule comparaison ne suffit-elle pas pour venger la sage antiquité, juger l'absurde écrivain, & humilier ses adorateurs?

II.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

La maxime est admirable. Les filoux, les voleurs, les débauchés, les concussionnaires, les usuriers ne manqueront pas de la goûter.

III.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie: le souverain bien & le souverain mal sont des chimeres.

On ne fait que répéter là avec un entortillement ridicule ce que tout le monde exprime d'une manière plus naturelle, en disant que ce qui est bien violent n'est pas de durée: *Nil violentum durabile.* Mais c'est être bien mauvais logicien que de conclure de-là, que le parfait contentement de l'ame, c'est-à-dire le souverain bien, est une chimere.

IV.

La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir; elle est d'un genre different, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses, ou agréables.

Voici encore des paradoxes dignes de notre

grand Maître. Mais 1°. les Sages nous disent que le souverain bien étant le parfait contentement de l'ame, tout ce qui peut entrer dans ce contentement est un véritable bien. Or qu'est-ce qui porte plus de contentement dans l'ame que la vertu ? 2°. Ce n'est qu'aux brutes & aux débauchés que l'on passera de ne pas compter la vertu parmi les biens. 3°. Il est absurbe de renfermer tous les biens dans ceux de la fortune. Tous les anciens Philosophes ont regardé les vertus & les belles qualités de l'ame comme des biens véritables ; & ils en faisoient, & l'on en a toujours fait plus de cas que des biens de la fortune. 4°. *La vertu*, dit-on, *est un devoir* ; & cela empêche-t-il que le devoir ne soit un contentement, & par conséquent un vrai bien pour les belles ames ? 5°. *La vertu n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables.* Mais il n'y a que des brutes ou des hommes abrutis qui fassent consister tout le bien & tout le mal dans les sensations. *Passons*, dit le divin Platon, *aux taureaux, aux chevaux, & à toutes les espèces de brutes, de donner parmi les biens, la première place à la volupté. Combien d'hommes, à leur exemple, la regardent aussi comme le souverain bien de la vie !*

Plato, Philebus.

V.

L'homme vertueux, avec la pierre & la goutte ; sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre, est très-heureux.

Cet homme en revient toujours à ce que Platon appelle le souverain bien des taureaux, des chevaux & des brutes. Il met au rang des heureux le tyran, le méchant, le persécuteur

de la vertu, quand il est plongé dans la volupté, & il appelle très-malheureux l'homme vertueux qui souffre. C'est ainsi qu'il instruit le genre humain.

VI.

Dites que le sage persécuté est préférable à son insolent persécuteur; dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre. Mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe; c'est un charlatan.

Voici le comble de la charlatanerie & de l'absurdité dans cet homme qui se dit Philosophe. Il n'est pas difficile de la faire sentir. Il ne faut pour cela qui définir ces termes, *souffrir* & *enrager*.

La souffrance, la douleur est une sensation désagréable, & dont l'homme s'éloigne tant qu'il peut. Mais on peut aussi s'élever au-dessus de cette sensation par des motifs qui feront sur l'ame une impression encore plus forte que celle de la douleur même; comme quand on souffre pour la Religion, pour la patrie, pour la vertu, pour l'honneur. On peut alors souffrir non-seulement avec courage & avec patience, mais encore avec joie. C'est ce courage qui caractèrise les grandes ames, & qui fait les vertus vraiment héroïques.

Enrager en souffrant, c'est souffrir malgré soi, & avec une impatience excessive de l'impuissance des efforts que fait l'ame pour se soustraire à la douleur.

Avec ces définitions, on sent d'abord toute l'absurdité des propos de l'Écrivain. Le sage peut souffrir, mais il n'enrage pas en souffrant. Car, comme l'explique très-bien Cicéron, *la douleur est par elle-même une chose triste, dure, amere, qu'on supporte defficilement. Mais l'hon-* Tusc. Quæst. lib. 2.

neur, la gloire, la vertu nous la font supporter avec le courage le plus ferme. Car, ou il faut dire que la vertu n'est qu'une chimere, ou il faut convenir qu'elle peut nous élever au-dessus de la douleur.

Et combien l'Histoire ne nous fournit-elle pas d'exemples de ces grandes ames, que les plus violentes douleurs n'ont point abattues. Je me contenterai d'en rapporter un qui nous fait bien voir jusqu'où l'homme vertueux est capable de porter la force & le courage. Anaxarque d'Abdere est condamné par Nicocréon, tyran de Chypre, à être pilé dans un mortier. *Ecrase, écrase l'enveloppe d'Anaxarque*, dit le courageux Philosophe au Tyran, *tu n'écrases pas Anaxarque lui-même*. Le Tyran irrité veut ensuite lui faire couper la langue. Anaxarque le prévient : il se la coupe lui-même avec les dents, & la crache au visage du Tyran.

Mais de tous les exemples de courage dans les douleurs, on n'en trouvera point de plus frappans que ceux que nous fournissent les fastes des Chrétiens, & sur-tout les actes des Martyrs. On leur faisoit souffrir des tourmens incroyables; ils avoient un moyen très-facile de s'y soustraire. Ils ne recouroient pas cependant à ce moyen. L'infâme auteur du Dictionnaire Philosophique dira-t-il que les Martyrs ne souffroient qu'en enrageant?

Il y a plus d'esprit, de sagesse & de lumiere dans un seul mot que nous allons rapporter du grand Evêque d'Hyppone, que dans tout ce que nous débitent nos écrivains présomptueux soi-disant Philosophes. *Vous avez voulu, Seigneur, que nos cœurs fussent à vous & pour vous; & c'est pour cela que nous serons dans une agitation perpétuelle, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de reposer dans votre sein.* Le souverain

bien est donc dans la possession de Dieu même ; la vertu seule peut nous conduire à lui. Le voyageur, sûr d'être dans le chemin qui conduit à son terme, marche avec courage & avec joie. C'est l'état de l'homme qui va au souverain bien par la voie de la vertu. Mais parlez de vertu à nos nouveaux *Philosophes*, ils n'y comprennent rien, ils ne vous entendent pas. Parlez-leur de plaisirs, de débauches, d'orgueil, de faste, de richesses, de tous les genres de voluptés. Oh, ils vous entendront fort bien : c'est-là le souverain bien pour eux. Mais combien durera-t-il ? A quoi aboutira-t-il ?

TOUT EST BIEN.

Le systême de Pope, de Leibnitz, de Mallebranche, & des autres Optimistes, qui prétendent que tout est bien, est un systême plus ingénieux que solide : il surprend, mais il ne persuade pas : il présente des raisons spécieuses, mais qui ne convainquent pas ; & l'homme judicieux & pénétrant, quand il l'examine de près, s'apperçoit bientôt que ce systême ne s'accorde ni avec les idées que nous avons de la Divinité, ni avec ce que la raison nous dicte, & qu'enfin on ne s'y tient pas assez attaché, à ce que nous apprend la révélation.

1°. Il ne s'accorde pas avec les idées que nous avons de la Divinité. Car si, selon le systême des Optimistes, ce monde actuel est le plus parfait des mondes possibles, Dieu ne pourroit donc plus rien faire de mieux ; sa toute-puissance est donc épuisée ; on ne pourroit donc rien concevoir de mieux, ni pour le physique, ni pour le moral, que ce que nous voyons aujourd'hui dans le monde. La

ſeule idée de ce ſyſtême préſentée avec clarté, en eſt la réfutation la plus convaincante & la plus complette.

Tous ces grands principes qu'un Être infiniment ſage ne peut agir que pour des vues, & d'une manière qui ſoient dignes de lui, que par des loix générales & immuables, ne ſignifient rien ; parce que dès que cet Être eſt infini, il peut avoir une infinité de vues différentes les unes des autres, & qui ſoient toutes également dignes de lui. Il eſt auſſi admirable dans l'hyſſope qui rampe ſur la terre, que dans le cédre qui couronne le liban ; & rien n'eſt plus riſible que de voir de petits êtres, comme les Philoſophes, ſe mêler de rendre compte de ce qui a dû ſe paſſer dans le conſeil du Tout-puiſſant.

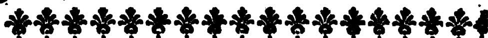
2°. Cet Optimiſme, ce *tout eſt bien* philoſophique, ne s'accorde pas mieux avec la raiſon. Car, ſi l'on met la Religion à part, ſi l'on n'a pas la Religion pour flambeau, on trouvera que ce *tout eſt bien* n'eſt preſque compoſé que de maux particuliers : qu'il n'eſt formé que d'une collection d'êtres miſérables & mécontens. Or, tous ces maux ou mécontentemens particuliers, au bien de qui retournent-ils ? Comment deviennent-ils une preuve philoſophique que *tout eſt bien* ? Comment démontrent-ils qu'il y a une ſageſſe infinie dans celui qui a créé & qui gouverne l'univers ? Ce bien général, mot favori des Philoſophes Optimiſtes, n'eſt donc qu'un être imaginaire ; il eſt abſolument démenti & déſavoué par la raiſon, puiſqu'on ne peut pas déterminer en quoi il conſiſte, où il réſide, & à l'avantage de qui il peut tourner.

3°. Ce ſyſtême ne s'accorde point aſſez avec la révélation, qui eſt un flambeau bien plus lumineux

lumineux que tous les systêmes philosophiques, lesquels varient comme les modes. Or la révélation, loin d'annoncer que *tout est bien*, nous montre presque de toute part un mal moral, & une infinité de maux physiques. Nous n'en examinons pas encore la cause. Cette révélation nous apprend à n'envisager l'état présent, que comme un état d'épreuves, dont l'homme peut profiter ou abuser. De-là s'ensuit la vertu ou le crime, le mérite ou le démérite; elle nous fait entrevoir ensuite dans l'avenir un état de récompenses ou de punitions, qui sera une suite de la manière dont on aura soutenu ces épreuves. Le *tout est bien* ne peut donc être vrai que dans la Religion, & par le secours de la Religion, laquelle nous apprend à éviter le mal moral, & nous forme à la vertu par les épreuves des maux physiques. Respectez votre Souverain Maître, nous dit S. Paul, acceptez avec soumission & amour les maux auxquels vous êtes exposés; & alors tout se tournera en bien pour vous. Vous pourrez alors dire que tout est bien. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Rom. 8.

L'homme du Dictionnaire se raille beaucoup du systême des Optimistes; mais il prétend aussi prouver que ce monde n'est qu'un cahos affreux, & le théatre de tous les plus épouvantables désordres. C'est le moyen qu'il prend pour arracher des cœurs tout sentiment de respect & d'amour pour la Divinité.





CANTIQUE DES CANTIQUES.

CE livre est nommé par les Hébreux le Cantique des Cantiques, c'est-à-dire le Cantique par excellence. On ne peut pas douter qu'il ne soit de Salomon, puisque le texte Hébreu, & la version Grecque, dite des Septante, autorités plus respectables que tous les raisonnemens des critiques, l'attribuent à ce Prince, & que l'Eglise Chrétienne non plus que l'Eglise Juive, n'en ont jamais douté.

Parmi les interprétes de ce Livre, les uns ont cru que Salomon, dans son extase, célébre par ce Cantique sublime l'ineffable union du Verbe avec la nature humaine dans l'incarnation, les autres l'union du Verbe incarné avec l'Eglise son Epouse. Dans ces expressions singulières & surprenantes, qui peignent tantôt les inquiétudes, les ardeurs, les démarches de l'Epoux; tantôt les souffrances, les soupirs, les courses de l'Epouse, ils reconnoissent & font reconnoître par des interprétations ingénieuses les différens états du Verbe incarné sur la terre; ses travaux, ses conquêtes, ses victoires, & la réunion des peuples à l'Eglise Chrétienne; ou les épreuves, les persécutions, les progrès, la reconnoissance & l'amour de cette même Eglise pour son divin Epoux. Les simboles sont sensibles, les expressions vives & tendres, les comparaisons singulières, les métaphores uniques. Voilà pourquoi chez les Hébreux il n'étoit pas permis de lire ce livre, avant qu'on fût dans un âge mûr, & que l'esprit n'eût acquis toute la force des lumières & de la raison. Mais s'il étoit interdit à la plus grande partie

des Hébreux, à cause de l'abus qu'on auroit pu en faire, ne doit-il pas l'être encore bien davantage au libertinage & à l'impiété ? L'honnêteté & la raison sont également offensées de la glose indécente que le libertin, auteur du Dictionnaire, ose présenter sur ce Cantique sacré. Sans science, sans pudeur & sans goût, il semble s'extasier & s'applaudir de ces railleries impies, qui ne seront supportables qu'aux plus grossiers débauchés. Faisons-lui voir combien son ignorance est méprisable, & combien son impiété doit inspirer d'horreur.

I.

Plusieurs Rabbins ont soutenu que non-seulement cette petite églogue voluptueuse n'étoit pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'étoit pas autentique. Théodore de Mopsueste étoit de ce sentiment ; & le célebre Grotius appelle le Cantique des Cantiques un ouvrage libertin.

Théodore de Mopsueste est un garant digne de l'Auteur du Dictionnaire. Cet Evêque fut proprement l'auteur du Nestorianisme. Plusieurs de ses écrits furent condamnés après sa mort. Qu'on juge par-là de son autorité. Quant au célebre Grotius, voici la manière dont il parle du livre des Cantiques dans ses remarques sur le premier chapitre de ce même livre : *les Hébreux ont donné à ce Cantique l'épithete d'excellentissime, à cause des grandes élégances qui s'y trouvent, & qu'aucune traduction ne peut rendre fidelement... On croit que Salomon, pour rendre immortel ce Cantique, le composa avec tant d'art, que sans beaucoup forcer on put retrouver dans les allégories & les sens cachés, les expressions de l'amour de Dieu pour son peuple. C'est le sentiment du Paraphraste Caldaïque, & du Rabbin Maimonides. Cet amour est le type de l'amour de Jesus-*

Christ pour son Eglise. C'est pour cela que les Chrétiens, par un zèle louable, se sont exercés à l'expliquer dans le même sens. C'est ainsi que Grotius condamne le livre des Cantiques.

II.

Il est vrai que c'est une rapsodie inepte, mais il y a beaucoup de volupté. Il n'y est question que de baisers sur la bouche, de tetons qui valent mieux que du vin; il y est souvent parlé de jouissance. C'est une éclogue Juive. Le stile est comme celui de tous les ouvrages d'éloquence des Hébreux; sans liaisons, sans suite, confus, ridiculement métaphorique, &c.

Remarquez comment cet habile Docteur se soutient & s'accorde avec lui-même. Il donne le nom de *célebre* à Grotius; & Grotius trouve beaucoup d'élegances dans le même ouvrage que celui-ci appelle une inepte rapsodie. Il méprise les ouvrages d'éloquence des Hébreux; & on le défie de trouver parmi les Grecs & les Romains, des ouvrages comparables à ceux des Hébreux; on le défie d'y trouver quelque chose de comparable, pour l'éloquence, au livre de la Sagesse; pour la sublimité des pensées, aux Prophêtes & à l'Auteur des Pseaumes; pour le pathétique & le touchant, au Prophête Jérémie. Que de belles chose on apprend avec l'homme du Dictionnaire!

III.

Le Cantique des Cantiques est encore attribué à Salomon, parce que le nom de Roi s'y trouve en deux où trois endroits, parce qu'on fait dire à l'amante qu'elle est belle comme les peaux de Salomon; parce que l'amante dit qu'elle est noire, & qu'on a cru que Salomon désignoit par-là sa femme Egyptienne.

Ce raisonnement, sans fondement & sans preuve, ne présente qu'une platitude qui ne mérite aucune réponse. Nous avons déja donné les raisons pour lesquelles on attribuoit le livre des Cantiques à Salomon.

IV.

Il se peut qu'un Monarque qui avoit mille femmes ait dit à une d'elles, qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche. Car vos tetons sont meilleurs que le vin. Un Roi & un Berger, quand il s'agit d'un baiser, peuvent s'exprimer de la même manière. Il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'étoit la fille qui parloit en cet endroit, & qui faisoit l'éloge des tetons de son amant. Je ne nierai pas encore qu'un Roi galant ait fait dire à sa maîtresse, mon bien-aimé est comme un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes tetons.

Le lubrique est content. Il a répété jusqu'à trois fois dans un petit article le mot de tetons. Mais il montre en même tems autant d'ignorance, que d'indécence & de grossiereté.

1°. S'il avoit quelque connoissance de la langue Hébraïque, il sauroit que ce mot signifie un tendre amour. Ainsi l'ont toujours expliqué les Rabbins Hébreux & les interprétes Chrétiens. Ainsi les Arabes & les Perses l'expliquent encore aujourd'hui ; & pour exprimer les tendres soins d'un Prince pour ses peuples, ils disent qu'il les nourrit des deux mammelles de sa tendresse & de sa justice. Ainsi le sage en recommandant à l'homme de se faire un doux plaisir de la compagnie de l'Epouse qu'il avoit choisie dans sa jeunesse, lui dit : *Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ ; ubera ejus inebrient te in omni tempore, in amore ejus delectare jugiter.* Il évident que le mot *ubera* ne peut être pris là que pour la tendresse & l'amour.

Voyez Serman, Poëte Persan.

Prov. Cap. 15.

2°. C'eſt mal-à-propos qu'il traduit *Oſculetur me*, qu'elle me baiſe ; au lieu de traduire avec tout le monde : *qu'il me baiſe*. Les ſix premiers verſets ne peuvent être que dans la bouche de l'amante, & ne peuvent s'adreſſer qu'au bien-aimé. Sans cela il n'y auroit pas ombre de ſens dans le commencement du Cantique. Mais il a fallu tordre le nez à ce paſſage, pour donner une leçon de plus de lubricité.

3°. Si en ſuivant l'eſprit des plus ſavans & des plus reſpectables interprétes, nous voulons expliquer ce Cantique de l'union miſtérieuſe du Verbe incarné avec ſon Egliſe, nous trouverons dès le commencement les effors de l'amour le plus vif & le plus tendre, & les plus doux tranſports de l'Epouſe pour le divin Epoux, & nous pourrons les traduire & les paraphraſer ainſi :

» Qu'il vienne, mon bien-aimé, qu'il me » donne un baiſer de ſa bouche. Les douceurs » de votre amour, Verbe adorable, ſurpaſ» ſent infiniment celle des vins les plus déli» cieux. L'odeur des parfums les plus précieux » ne lui eſt pas comparable. Votre nom ſeul » porte la joie dans mon ame, comme une » huile répandue donne à un athlete la force » & l'activité. Voilà pourquoi les ames pures » & innocentes ſont tranſportées d'amour » pour vous. » *Oſculetur me oſculo oris ſui, quia meliora ſunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis. Oleum effuſum nomen tuum, ideo adoleſcentulæ dilexerunt te.*

» Montrez-vous à moi, & je ſerai entraîné » par vos vertus, votre ſainteté & vos gra» ces, comme on eſt entraîné par l'odeur des » parfums les plus délicats. Mon bien-aimé » eſt le Roi du Ciel, il eſt deſcendu ſur la » terre, pour m'ouvrir ſon cœur, & me faire

» part de vérités éternelles. Ce sont ces vé-
» rités adorables qui feront désormais la nour-
» riture & la joie de mon cœur. Il n'y a
» que ceux qui ont le cœur droit qui soient
» dignes de votre amour, & qui soient dignes
» de vous aimer. *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum. Introduxit me Rex in cellaria sua, exultabimus & lætabimur in te, memores uberum tuorum super vinum; recti diligunt te.*

Voilà l'esprit & le sens du Cantique des Cantiques. On y voit un langage divin & digne du Ciel. On ne trouve dans l'infâme Dictionnaire que le langage des coulisses & du cabaret.

V.

C'est apparemment encore un beau tour d'éloquence orientale, de dire, notre sœur est petite, elle n'a point encore de tetons. Que ferons-nous de notre sœur. Si c'est un mur bâtissons dessus, si c'est une porte, fermons-là.

Il n'y avoit rien autrefois de plus ridicule en apparence que les simboles & Hieroglyfes Egyptiens. Un poupon serré dans un vaisseau d'argile, comme dans un maillot, un homme avec une tête de chien, un monstre moitié femme & moitié lion, un bâton surmonté d'une tête de hupe, ou d'épervier, & mille autres choses semblables, tout cela auroit paru bien ridicule à un homme qui n'auroit pas eu la clef, pour en découvrir le sens caché. L'auteur du Dictionnaire n'a pas eu la clef du livre des Cantiques, & il en parle, comme un ignorant parleroit des Hiéroglyfes Egyptiens.

Nous avons déja dit que ce Cantique est une hymne allégorique, pour célébrer l'union de Jesus-Christ avec son Eglise. Cette Eglise a

été formée de deux peuples, le peuple Hébreu qui a toujours eu la connoiſſance de la vraie Religion, & le peuple des Gentils, *populus nationum*, qui n'eſt arrivé que fort tard à cette connoiſſance.

Ces deux parties de l'Egliſe ſont regardées dans le Cantique comme deux ſœurs. La plus ancienne dit de l'autre, laquelle ne fait que commencer à connoître la vraie Religion :
Cant. 8. *Notre ſœur eſt encore toute petite, elle eſt encore toute jeune* : ſoror noſtra parva. *Nouvellement ſortie des ſuperſtitions de l'idolâtrie, elle n'a pas encore la force du véritable amour*, & ubera non habet. *Si elle eſt comme un mur de ſéparation, couvrons-la par des fortereſſes d'argent, & fortifions-la par l'éclat des veritables lumières.* Si murus eſt, ædificemus ſuper eum propugnacula argentea. *Si elle eſt comme une porte, ornons-la de bois de cédre, ſimbole de l'incorruptibilité.* Si oſtium eſt compingamus illud tabulis cedrinis. Qu'y a t-il donc de mépriſable ou de déraiſonnable dans le développement de l'allégorie ?

C'eſt de la même manière qu'on doit expliquer les autres endroits que cet écrivain indécent oſe encore citer. Les choſes ſaintes ne doivent pas être abandonnées aux chiens, nous dit le Saint-Eſprit. Depuis trois mille ans ce livre eſt regardé comme un livre divin par la Sinagogue, par l'Egliſe Chrétienne, par les plus grands & les plus ſavans hommes qu'ayent eu les deux Religions. Quelques libertins depuis deux ſiécles ont oſé le profaner par des gloſes qui n'ont excité que l'horreur & l'indignation. L'auteur du Dictionnaire oſe les reſſuſciter, les amplifier, les mettre entre les mains de tout le monde. Que mérite-t-il ? A quoi le condamnent la raiſon & la Religion ?

Je ne rapporte pas les autres horreurs que le même écrivain a débité sur ce même sujet dans son infâme brochure intitulée : *Précis du Cantique des Cantiques*, & qui fut brûlée par arrêt du Parlement, aussi-tôt qu'elle parut. Mais je me crois obligé de rapporter & de traduire un texte dont il fait une application qui fait frémir par son excès d'indécence & d'impiété. Je me garderai bien de présenter cette turpitude. Ce n'est ici qu'un secours & un remède pour ceux dont elle auroit souillé l'imagination & les yeux. Ils y verront que les lubriques images qu'il offre, ne sont écloses de son cœur impur qu'a l'aide de la plus honteuse falsification.

Comme l'état de l'Eglise & de ses enfans sur la terre est d'être presque toujours dans les épreuves, de marcher dans l'obscurité de la Foi, d'être en but aux persécutions, Dieu les soutient & les console par les visites qu'il leur fait de tems en tems. Mais ces visites si douces sont toujours trop courtes à leur gré. A peine Dieu s'est-il montré, s'est-il fait entendre intérieurement, qu'il semble disparoître & s'éloigner. Sa présence répandoit la joie dans l'ame, son absence n'y laisse que des regrets & des soupirs. C'est cet état que l'épouse des Cantiques exprime par les paroles suivantes.

Ego dormio, & cor meum vigilat. Vos dilecti mei pulsantis... Dilectus meus misit manum suam per foramen, & venter meus intremuit ad tactum ejus surrexi ; pessulum ostii mei aperui dilecto meo : at ille declinaverat atque transierat. Anima mea liquefacta est ut loquutus est. Quæsivi & non inveni illum. » Jusques dans le tems même de mon » sommeil mon cœur est occupé de mon bien- » aimé. Ah j'entends sa voix, il a frappé. J'ai Cant. cap. 5.

» même entendu qu'il passoit sa main par l'ou-
» verture de la porte ; au bruit qu'il a fait,
» mes entrailles ont éte émues. Je me suis le-
» vée aussi-tôt, j'ai levé la barre de ma porte,
» j'ai ouvert à mon bien-aime. Mais hélas ! il
» s'étoit déja retiré ; à peine avois-je entendu
» les premiers sons de sa voix, que j'avois
» été dans les plus doux transports. Mais j'ai
» eu beau le chercher, il ne m'a pas été possi-
» ble de le retrouver. » Qui le croiroit, que
ces doux transports, ces expressions innocen-
tes, ces tendres images ayent pu donner lieu
aux plus infâmes & aux plus lubriques abomi-
nations !

Avant de finir, je prie le lecteur de vouloir
bien jetter les yeux sur ces avis que donne
Origene dans sa première homélie sur le Can-
tique. Ce livre ne me paroît qu'un chant nup-
tial, par lequel » Salomon exprime les senti-
» mens d'une jeune épouse pour son époux,
» c'est-à-dire de l'Eglise pour le Verbe divin,
» le Verbe incarné tout bûlant d'amour pour
» nous, & les sentimens de ce divin Epoux
» pour l'Epouse sa bien-aimée. Mais il faut
» remarquer d'abord que comme l'âge tendre
» ne peut pas encore s'élever à l'amour des
» choses purement spirituelles & intellectuel-
» les, de même ceux qui n'ont pas encore
» acquis l'état parfait de l'homme intérieur
» & spirituel, & qui pour la vertu sont en-
» core dans une espèce d'enfance, ceux-là ne
» sont pas capables de comprendre le sens de
» ces paroles divines. Le Cantique des Canti-
» ques est la nourriture des forts & des par-
» faits. Cette nourriture ne convient qu'à ceux
» qui savent discerner le bien du mal.

» Si ces enfans dont je viens de parler en
» viennent à certains endroits de ce livre, il

» peut bien se faire qu'ils n'en tirent aucun
» profit spirituel, & qu'ils ne s'en fassent pas
» non plus un sujet de scandale ; soit qu'ils li-
» sent le texte même, soit qu'ils parcourent
» les interprétations qu'on en donne. Mais si
» un homme entreprend cette lecture avec des
» dispositions toutes charnelles, il court les
» plus grands risques & les plus grands dan-
» gers. S'il ne sait pas prêter des oreilles pures
» & chastes à ces discours & à ces expressions,
» du sens pur & spirituel, il passera bientôt
» à un sens tout charnel & tout voluptueux. »
» Je conseille donc à quiconque n'est pas
» entièrement maître de ses passions, à qui-
» conque souffre encore des révoltes & des
» révolutions de la chair, de ne porter ni
» les yeux ni les mains sur ce livre. Chez les
» Hébreux, il n'étoit pas permis de le tou-
» cher, dit-on, avant l'âge de maturité. Nous
» savons aussi que c'est l'usage parmi leurs Doc-
» teurs de mettre les divines écritures entre
» les mains des enfans. Mais ils leur interdi-
» sent en même tems quatre choses, le com-
» mencement de la Genese, où il est traité
» de la création du monde ; le commencement
» du Prophête Ezechiel, où il est parlé des
» Chérubins ; la fin, où cé même Prophête
» parle du Temple, & le livre des Cantiques.
» Ce livre ne respire que l'ardent amour
» de l'ame pour le Verbe divin. Elle desire de
» s'unir à lui, pour concevoir par sa vertu
» divine une génération chaste & pure, dont
» le Verbe soit le pere & l'auteur, dont l'E-
» glise sans tache soit la mere, qui s'éleve
» au-dessus des sens & de la matière, & qui
» ne brûle que de l'amour le plus tendre pour
» son Dieu »
Comparez la manière de penser d'Origene

avec celle de l'auteur du Dictionnaire, & voyez ce que la raison, la pudeur, l'honnêteté, la Religion décideront entre ces deux écrivains.

CERTITUDE.

La certitude est l'adhésion de l'esprit à une vérité qu'on lui présente, après qu'il a connu les raisons & les motifs qu'il y a d'admettre cette vérité. Ainsi tout ce qu'on admet sans en avoir reconnu les preuves, ne donne point de certitude; il ne montre que de la légéreté à croire. Tout ce qu'on avance sans preuves, ne peut point faire entrer la certitude dans l'esprit; il ne doit y laisser que suspension & défiance.

Il faut distinguer autant de différens genres de certitude, qu'il y a de différens genres de motifs qui peuvent nous déterminer à croire une chose. Or on peut croire une chose, ou parce que les hommes nous l'attestent; ou parce que nos sens nous en rendent témoignage; ou parce que nous la connoissons par notre propre expérience & par le sens intérieur; ou enfin parce que nous voyons clairement le rapport essentiel qu'il y a entre les deux termes de la proposition qui énonce la chose. Cela doit donc constituer quatre différens genres de certitudes.

La première, qu'on appelle certitude morale, est celle par laquelle nous sommes assurés des faits, des événemens qui intéressent la société; & nous en sommes véritablement assurés, lorsqu'ils sont attestés par des témoins sûrs & irréprochable, ou par des monumens & des établissemens qui en ont perpétué la mémoire, & qui par-là en certifient toujours la vérité. Ainsi je suis sûr qu'il y a une ville

de Rome, qu'il y a eu un Moyse, un Jesus-Christ, un Mahomet, un César. Il y a trop de témoignages & trop de monumens qui attestent qu'ils ont existé, pour pouvoir penser autrement.

La seconde est la certitude physique par laquelle nous sommes assurés de l'existence, de l'état, & de l'action des objets par le rapport de nos sens, rapport qui a quelquefois besoin d'être aidé par quelque réflexion & quelque examen. Ainsi je suis sûr physiquement qu'il fait jour, lorsque la lumière du soleil me fait appercevoir les objets ; je suis sûr physiquement qu'un homme est vivant, lorsqu'il parle, converse, agit comme les autres hommes ; je suis sûr physiquement qu'il y a du feu dans un endroit, lorsque j'y vois ou que j'y éprouve les effets ordinaires du feu, &c.

La troisième est la certitude expérimentale, par laquelle nous sommes assurés de notre propre existence, de nos pensées, de nos sensations, & de tout ce qui se passe intérieurement dans nous. Ce genre de certitude est le plus fort, le plus puissant, & celui auquel il est le moins possible de se refuser. Il est très-propre à faire reconnoître la vérité aux ames droites & sincères ; mais il n'est pas également propre à arracher un aveu à des hommes opiniâtres, de mauvaise foi, & qui ne veulent point convenir de ce qu'ils éprouvent intérieurement.

La quatrième, qu'on appelle certitude métaphysique, est celle par laquelle nous connoissons si clairement la vérité d'une proposition qu'on nous présente, que nous sentons qu'il est impossible que la chose soit autrement qu'elle n'est énoncée. Ainsi quand je dis que deux & deux font quatre, je sens qu'il

est impossible que la chose soit autrement ; parce que l'idée que j'attache à ces mots, *deux & deux*, me représente précisément la même chose que l'idée que j'attache à ce mot *quatre*. Je sens tout de même la vérité de cette proposition : *Dieu ne peut pas nous tromper*, parce que *tromperie* marque un vice, une imperfection, & que l'idée de *Dieu* exclut tout vice & toute imperfection.

Voyons maintenant quel est l'usage qu'on doit faire de ces différens genres de certitude, & quels sont les cas & les objets pour lesquels chacun doit être employé.

La certitude morale est celle qu'on emploie, & c'est la seule qu'on puisse & qu'on doive employer pour prouver les faits. Veut-on s'assurer d'un point d'histoire, d'un fait, d'un événement ? On doit recourir aux témoins qui l'attestent, & qui déposent en sa faveur ; & il faut que ces témoins, pour faire foi, soient, ainsi que nous l'expliquerons ci-après, irréprochables pour la probité & les lumières. C'est la seule manière sûre de procéder.

La certitude physique est celle par laquelle nous sommes assurés des effets de la nature. Elle est appuyée sur le témoignage de nos sens dirigés par l'examen & la réflexion. C'est par eux que nous connoissons les qualités des corps, les loix naturelles, les rapports de l'action des corps les uns sur les autres, les effets qui s'ensuivent nécessairement de cette action. S'il arrive donc quelquefois qu'on voie des effets contraires à cette action, ces rapports, ces qualités & ces loix, il faut d'abord examiner, vérifier avec la plus grande exactitude ; & si, après l'examen, le fait demeure constaté, il faut nécessairement le rapporter à une volonté particulière de l'Auteur de la nature même.

La certitude expérimentale ne nous instruit que de ce qui se passe en nous : & nous ne pouvons faire usage de cette connoissance expérimentale, pour juger des autres hommes, que parce que les autres hommes sont constitués comme nous, & semblables à nous. Tous les hommes sortant d'une même tige, & le fils étant de la même nature que son pere, cette ressemblance d'homme à homme n'a pas besoin d'être prouvée.

La certitude métaphysique est celle qui nous fait connoître les vérités intellectuelles, c'est-à-dire celles qui ne dépendent ni des témoignages des hommes, ni de celui des sens, ni de notre expérience personnelle. Elle n'est fondée que sur la clarté & le lumineux de nos idées, à la faveur desquelles nous connoissons les rapports essentiels & nécessaires des termes d'une proposition. En voilà assez pour faire connoître les différens genres de certitudes, & l'usage qu'on doit en faire, relativement aux différens genres de connoissances auxquelles elles doivent s'appliquer. Revenons à la certitude morale, qui est présentement le point le plus intéressant, & qui demande un développement un peu plus étendu.

Il n'y a que la certitude morale qui puisse, comme nous l'avons dit, nous donner la science des faits, des événemens, des établissemens qui intéressent toutes les sociétés, soit civiles, soit religieuses. Dans ces sortes de recherches, il ne peut point être question de preuves métaphysiques & géométriques. On n'entend pas par les yeux, on ne voit pas par les oreilles : de même on ne prouve pas la vérité des faits par des raisonnemens métaphysiques & abstraits ; on ne la prouve

que par l'autenticité des témoignages.

Rien n'est donc plus déraisonnable que de demander des preuves métaphysiques & géométriques pour des faits, & d'opposer les démonstrations métaphysiques aux démonstrations morales, comme si ces premières étoient les seules qu'on dût toujours employer, & les employer pour toute sorte de vérités. Car les vérités métaphysiques & les vérités morales, étant d'un genre différent, les moyens qu'on doit employer pour les démontrer doivent nécessairement l'être de même. Sans cela, on tomberoit dans un genre de déraisonnement qu'on retrouve sans cesse chez nos Philosophes modernes. Il faut y faire attention.

Cette certitude morale, lorsqu'elle est portée au plus haut degré, a un empire aussi fort sur notre esprit, que les plus claires démonstrations métaphysiques. Or elle sera portée au plus haut dégré.

1°. Si ceux qui attestent les faits sont des hommes de lumières & de probité; des hommes de lumières, c'est-à-dire qu'on ne puisse supposer dans eux ni ignorance, ni surprise, ni légéreté à croire; des hommes de probité, c'est-à-dire qu'on ne puisse supposer ni passion, ni intérêt dans le témoignage qu'ils rendent, & qu'on n'apperçoive dans eux que le respect & l'amour de la vérité, & un dévouement entier à la vérité.

2°. Si les faits sont attestés par des monumens publics, comme bâtimens érigés à cette occasion, pyramides, colonnes, arcs de triomphes, ou par des fêtes & des usages institués pour en perpétuer le souvenir; ou si ces faits sont conservés dans des Mémoires autentiques, Livres, Chartres, Archives, &c.

3°. Si la mémoire de ces faits a été transmise sans interruption d'âge en âge, & de génération en génération. Je ne parle point de quelques circonstances qui, dans les récits particuliers, peuvent être ajoutées ou retranchées. Ces variations ne détruisent point les faits, puisqu'elles les supposent & les attestent encore; & elles deviennent de nouvelles preuves de la vérité pour le fond.

Des faits ainsi attestés donnent une certitude morale, laquelle fait sur les esprits droits & raisonnables une aussi forte impression que les démonstrations métaphysiques les plus exactes. L'esprit est également convaincu; & s'il ne se rend pas toujours avec la même facilité, s'il n'en fait pas l'aveu avec droiture & sincérité, c'est lorsqu'il en est empêché par quelque passion, ou par quelque intérêt, lesquels seroient combattus par des vérités ainsi démontrées. Il est bien honteux de donner dans un pareil écueil; & il n'est cependant rien de plus commun.

Par ce que nous venons de dire, on remarquera aisément la différence qu'il y a entre ces quatre genres de certitudes. La certitude métaphysique n'est point susceptible de plus & de moins, parce que la chose est, ou bien elle n'est pas, telle qu'elle est énoncée par la proposition; & il ne peut point y avoir de milieu entre être, ou n'être pas. Il en est de même de la certitude expérimentale. La certitude physique ne peut être en défaut que par un miracle, c'est-à-dire par une suspension des loix de la nature, occasionnée par une volonté particulière du Createur. Pour la certitude morale, elle est susceptible de plus & de moins; elle doit avoir différens degrés; elle doit faire sur l'esprit des impressions plus ou

moins fortes, selon qu'elle réunit plus ou moins de ces raisons, preuves, motifs, fondemens, caractères que nous venons de rapporter.

On peut la comparer à la lumière du jour. Les premiers rayons de l'aurore commencent à nous faire appercevoir les objets. La lumière augmentant nous les découvre toujours davantage. Enfin dans le grand jour nous en avons une connoissance parfaite. Il n'y a que les aveugles, ceux qui fermeroient volontairement les yeux, ou ceux qui les auroient ou bien malades, ou bien mal sains, qui n'appercevroient pas alors les objets ou qui ne pourroient pas en prendre une sûre & parfaite connoissance.

Il n'y a rien de plus aisé que de faire l'application de ce que nous disons ici, ou de trouver des gens à qui on puisse la faire.

Nous avons dit que la certitude morale seroit portée au plus haut degré, & qu'elle auroit la même force que les démonstrations géométriques, si elle étoit appuyée sur ces trois fondemens : témoins irréprochables, monumens autentiques, tradition constante. Or, tous ces caractères de vérité & d'évidence se trouvent réunis dans l'Histoire Evangelique, c'est-à-dire dans l'Histoire de la Vie & de la Doctrine de Jesus-Christ, & de l'Etablissement de la Religion de Jesus-Christ. On en trouvera les preuves à l'article *Evangile*.

Cette analyse que nous venons de donner des différens genres de certitudes, ne sera point du goût des nouveaux Philosophes, ni de certains petits Auteurs, fideles échos des impies & de l'impiété. Ils confondent tout, moral, physique, géométrique, expérimental, & ils n'en usent ainsi que pour embar-

usser & séduire ceux qui ont la foiblesse de les lire, ou de les écouter. Ils vous demandent hardiment une démonstration mathématique pour des choses dont la connoissance n'est point appuyée sur le raisonnement, mais sur l'autorité & la certitude des témoignages. Si on leur apporte le seul genre de démonstration dont la chose est susceptible, ils vous disent que cela n'a pas la force de la démonstration géométrique, & semblent ne pas s'appercevoir du ridicule de leurs demandes & de leurs prétentions; ils ne voyent pas qu'il n'y a que des fourbes ou des sots qui puissent faire de pareilles demandes. Ils parlent comme si la certitude & l'évidence n'étoient que de leur côté, & que l'ignorance & l'erreur fussent toujours le partage des autres hommes.

Ecoutez l'homme du Dictionnaire Philosophique portatif.

Il ne prétend rien moins que de vous persuader 1°. que tout ce que nous appellons certitudes morales n'est que probabilités, & que quand on examine attentivement ces probabilités, on trouve que ce ne sont que des erreurs. 2°. Il prétend également vous persuader qu'il n'y a point d'autres certitudes que celles qu'on appelle métaphysiques & géométriques. Car de certitude physique, il n'en reconnoît pas plus que de certitude morale; le Créateur n'ayant jamais, selon lui, ni le droit, ni le pouvoir de suspendre ou arrêter les loix qu'il a librement établies. Il ne faut pas beaucoup d'effort d'attention pour appercevoir toute l'absurdité de cette doctrine. Car si toutes les certitudes morales ne sont que des probabilités, qui, étant bien examinées, se trouvent n'être que des erreurs, il s'ensuit :

1°. Qu'il n'y a rien de certain dans tou tes les preuves qu'on donne des établissemen & institutions politiques, civiles & religieu ses, qui sont les plus intéressantes, les plu nécessaires, les plus utiles à la société; rie de certain dans tous les titres sur lesquels son fondés les droits des Souverains, des Princes des Magistrats que l'on reconnoît comme le plus légitimes; rien d'autentique dans les loi qu'on regarde comme émanées de l'autorité l plus respectable & la mieux fondée; parce qu tout cela n'étant prouvé que par le témoi gnage des hommes, il ne peut y avoir auss sur tout cela que des probabilités; & que ces probabilités, quand on les examine, devien nent des erreurs. On peut donc *tout con tester, tout combattre, tout révoquer en doute.* Voilà certainement des principes admirables pour maintenir l'ordre dans la société, & le respect & l'obéissance pour les Puissances civiles & ecclesiastiques, politiques & religieuses. Il s'ensuit:

2°. Qu'au sentiment de ce Docteur, *on ne devroit regarder qu'avec pitié quiconque affirmeroit comme une vérité incontestable qu'il y a eu un Empire Romain, un César, un Trajan; qu'il y a eu un Clovis, un Charlemagne, un saint Louis; qu'il y a eu un Moyse, un Jesus-Christ, un Mahomet; parce que quoiqu'il soit extrêmement probable que ces princes & ces législateurs ayent existé, cela ne sort pas cependant du genre de probabilité, & que probabilité & certitude sont deux choses toutes différentes.* On demande ici qui est plus digne de pitié, ou le Docteur avec sa doctrine nouvelle, ou l'homme qui suit les principes que nous avons établis pour la certitude morale? Il s'ensuit:

3°. Qu'on ne trouvera jamais dans un même homme un contraste de sentimens plus choquant, & qui marque plus de méchanceté & de mauvaise foi, qu'on en trouve dans cet écrivain. Car dans toute cette multitude d'ouvrages impies qui sont sortis de sa plume, il vous donne comme des faits démontrés, évidens, incontestables, tout ce que sa haine a pu rapsodier, pour noircir le Christianisme. *Il est certain, ce qui est certain*, vous dit-il sans cesse du ton le plus affirmatif & le plus imposant : & ici ce même homme ne trouve plus rien de certain que ce qui est prouvé géométriquement: Mais voyons en détail ses raisonnemens, ou, pour mieux dire, ses écarts.

I.

Quel âge a votre ami Christophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait baptistaire ; je le connois dès son enfance, il a vingt-huit ans ; j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprens qu'on a antidaté par des raisons secrettes, & par un manége singulier, l'extrait baptistaire de Christophe. Ceux à qui j'avois parlé n'en savent encore rien ; cependant ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Voilà une plaisante manière de prouver ce qu'on avance. Des actes publics annoncent un fait : des gens à anecdotes disent que ce fait est faux. A qui en doit-on croire, ou aux gens à anecdotes, ou aux actes publics ? Ces sortes de gens ne peuvent-ils pas être trompeurs ou trompés ? N'y auroit-il pas à parier cent contre un pour les actes ? Où est donc la certitude de ce qu'oppose l'homme à anecdote ?

Mais ce n'eſt pas tout. Il ne s'agit pas ſi précisément d'un fait, mais d'une petite circonſtance d'un fait. Les Chronologiſtes diſputent entr'eux ſur l'année du monde dans laquelle eſt né Jeſus-Chriſt ; perſonne ne diſpute ſur la vérité de la naiſſance & de l'exiſtence de Jeſus-Chriſt.

Enfin cette circonſtance de l'âge de Chriſtophe eſt très-indifférente pour la ſociété ; ce n'eſt pas une choſe ſur laquelle on ait à faire les recherches, & à requérir ce que nous requérons pour la certitude morale ; & ſi elle étoit de conſéquence, on ne manqueroit pas de prendre les précautions néceſſaires pour éviter l'erreur. On ne peut donc rien conclure contre la certitude morale par cette première objection.

II.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de Copernic, le ſoleil s'eſt-il levé, s'eſt-il couché aujourd'hui ? Tous les hommes vous auroient répondu, nous en avons une certitude entière ; ils étoient certains, & ils étoient dans l'erreur.

Autre platitude, autre ſottiſe. Nous appellons le lever du ſoleil le moment où il commence à paroître à nos yeux, & ſon coucher le moment où il diſparoît. On n'a jamais parlé, & n'en déplaiſe à notre Docteur, on ne parlera jamais autrement. Nos habiles Aſtronomes en dreſſant leurs Ephémérides, nous ont toujours annoncé, & nous annonceront toujours le lever & le coucher du ſoleil. La manière de s'exprimer ne ſe regle point ſur les ſyſtêmes. Où eſt donc l'erreur ?

III.

Les ſortileges, les divinations, les obſeſſions ont été long-tems la choſe du monde la plus cer-

tine aux yeux de tous les peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choses, qui en ont été certains ! Aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Il est de foi divine qu'il y a eu des possédés, qu'il y a eu des hommes adonnés aux sortilèges, à la divination, & qui étoient en commerce avec l'enfer. Les Payens eux-mêmes en sont convenus. Il est de foi humaine qu'il y a eu beaucoup de diseurs de bonne-fortune, & d'avanturiers qui en ont imposé à la simplicité du peuple. Mais que conclure de-là contre la certitude morale, telle que nous l'avons expliquée ci-devant ?

IV.

Je démontre à un jeune homme que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Il en devient alors très-certain, & il le sera pour toute sa vie. Voilà une certitude bien différente des autres. Elles n'étoient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs. Mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

Je démontre à un jeune homme que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, il en est cetrain pour toute sa vie. Je lui démontre que César a existé ; il en est également certain pour toute sa vie. Toute la différence qu'il y a entre ces deux certitudes, c'est que l'une a pour objet une vérité nécessaire, & l'autre une vérité contingente, c'est-à-dire qui ne renferme aucune nécessité. Il est nécessaire que les trois angles d'un triangle soient égaux à deux droits. Il n'est pas nécessaire, & il n'étoit pas nécessaire que tel homme, par exemple, César, existât. Mais César ayant réellement existé, comme il est démontré avec la dernière évidence par l'enchaînement de tous

les témoignages & monumens de tous les siécles, je suis aussi certain de l'existence de César dans les tems marqués, que de l'égalité des trois angles d'un triangle à deux droits. On regarderoit comme digne des petites maisons celui qui soutiendroit sérieusement qu'il n'y a jamais eu de César ; concluez du logement que mérite celui qui raisonne comme notre Docteur.

V.

N'êtes-vous pas certain que Pekin existe ? N'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? Des gens de différens pays, de différentes opinions ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avoit alors une ville de Pekin. Mais je ne voudrois pas parier ma vie que cette ville existe ; & je parierai quand on voudra que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

Nouvelle filouterie. L'objet de la certitude morale n'est pas l'existence nécessaire & actuelle d'une ville, d'un personnage, &c. mais leur existence dans les tems marqués & énoncés. Je puis aussi bien dire Pekin existe, que je puis dire Paris existe, Lyon existe. Cependant il peut se faire qu'au moment que je parle Paris soit englouti, comme le fut autrefois Herculane, que Lyon soit consumé par les flammes, comme il le fut autrefois, lorsque Seneque en dit : *inter urbem maximam & nullam nox una interfuit.* Mais la certitude morale fait, pour l'existence actuelle d'une ville, abstraction de ces sortes de cas qui ne sont pas métaphysiquement impossibles. D'ailleurs il n'est rien de plus ridicule & de plus opposé au bon sens, que de dire, il m'est extrêmement probable qu'il y a eu une ville de Pekin, une ville de

Paris, une ville de Lyon. Car la probabilité annonce bien qu'on a quelque raison de croire, mais elle annonce aussi qu'on n'est pas entièrement sûr de la chose.

Or quel est l'homme raisonnable qui osât dire, je ne suis pas entièrement sûr qu'il y ait jamais eu une ville de Paris, une ville de Lyon, une ville de Pekin ? C'est cependant ainsi qu'on devroit parler selon notre Docteur. Est-il possible qu'avec des raisonnemens aussi gauches, on se donne encore orgueilleusement pour philosophe !

V I.

On a imprimé dans le Dictionnaire Encyclopédique une chose fort plaisante ; on y soutient qu'un homme devroit être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disoit, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable ; je crois tout Paris, quand il me dit une chose moralement possible ; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & métaphysiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article vouloit rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, écrit contre lui-même, vouloit rire aussi.

Voici un raisonnement encore plus remarquable que tous ceux qui ont précédé. Le pauvre homme se perd par tout, il confond tout, les faits avec les possibilités, les principes de certitude avec les objets de certitude ; ensuite il s'extasie, il s'applaudit, il veut faire rire, & il ne fait que pitié. Eclaircissons un peu son barbouillage.

Quand tout Paris m'annonce le gain de la bataille de Fontenoi, ou la résurrection du

Maréchal de Saxe, ce sont des faits qu'il m'annonce, & des faits qui ne sont pas fondés sur la possibilité de la chose, mais sur la réalité. Quand je crois, sur le témoignage de tout Paris, ce gain de la bataille, je ne le crois pas, parce qu'il étoit possible que le Maréchal la gagnât, mais parce qu'il l'a réellement gagnée; & je suis assuré qu'il l'a gagnée, parce qu'il est moralement impossible que tout Paris se réunisse à affirmer la chose comme vraie, si elle étoit fausse. M. de Saxe pouvoit gagner la bataille, il pouvoit la perdre. Le motif de ma créance n'est donc pas la possibilité, mais la réalité du fait. Or cette réalité du fait est constatée de la manière la plus forte dont elle puisse l'être, c'est-à-dire par la réunion des témoignages de tout Paris. On a des lettres de l'armée, des ordres du Roi & des Magistrats pour les réjouissances, on voit des hommes qui se sont trouvés à l'action, on sait le nombre des morts, des prisonniers, des blessés. Il n'y auroit après tout cela qu'un insensé qui refusât de croire que la bataille a été gagnée.

Venons maintenant au second fait, qui est celui de la résurrection du Maréchal. Si je trouve pour ce second fait la même réunion & universalité de témoignages & de preuves, ne serai-je pas obligé de le croire également?

Mais, dit notre profond raisonneur: *je crois tout Paris, quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris, quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable.* Mais demandons-lui sur quoi il est déterminé à croire le gain de la bataille, c'est ou sur la possibilité du fait, ou sur la

réunion des témoignages & des preuves. Ce ne peut pas être ſur la poſſibilité du fait, parce qu'on ne peut pas conclure de la poſſibilité, à l'acte, & à la réalité. Si c'eſt ſur la réunion des témoignages & des preuves, elle ſe trouve égale dans les deux cas propoſés. Mais, dit-il, le ſecond fait *eſt moralemsnt & phyſiquement impoſſible*. Et nous, nous lui demandons : comment vous y prendriez-vous, M. le Docteur, pour nous prouver que la réſurrection d'un mort eſt impoſſible ? Comment nous démontreriez-vous que le Créateur, qui a pu unir une ame avec un corps, ne pourroit pas, après leur ſéparation, les réunir encore ? Comment nous prouveriez-vous que cela paſſe les forces & le pouvoir du Créateur ?

C'eſt-là l'os que nous lui donnons à ronger. En attendant qu'il en ſoit venu à bout, on pourra rire de ſes raiſonnemens & de ſes aſſertions.

CHINOIS.

Antiquité & Chronologie Chinoiſe.

ÉCOUTEZ Voltaire ; il vous dira des choſes ſurprenantes ſur l'antiquité de l'Empire de la Chine, & ſur la ſageſſe des Chinois ; demandez-lui des preuves de ce qu'il avance, il ne vous en fournira aucune : examinez en critique ſes tranchantes aſſertions, vous n'y trouverez pas la moindre lueur de probabilité. Hiſt. Génér. ch. 1.

Comme cette antiquité prodigieuſe qu'il donne à l'Empire de la Chine, il ne la préſente que pour anéantir l'autorité des Livres divins, & qu'il n'éleve avec tant d'affectation les lumières & la ſageſſe des lettrés Chinois, que pour rabaiſſer les Docteurs Chrétiens ; nous nous propoſons de diſſiper ces nuages groſſiers dont il s'efforce d'envelopper la vérité. Pour

cela nous entrerons dans un double examen ; 1°. de l'antiquité de l'Empire de la Chine : 2°. de ce qu'il en est, dans le vrai, des lumières & du mérite de ces lettrés Chinois si vantés. Par la manière dont nous allons procéder dans ce double examen, & par les conséquences qui en découleront nécessairement, on verra que s'il n'y eut jamais d'assertions plus hardies que celles du fameux Auteur de l'Essai sur l'Histoire générale, il n'y en eut jamais aussi qui soient plus destituées de bon sens, de preuves & de raison.

PREMIER EXAMEN.

De l'antiquité de l'Empire Chinois.

Si on se laisse conduire à la rapide imagination de M. de Voltaire, ou si on se laisse prendre au ton décisif de ce Docteur irréfragable, on sera obligé d'aller chercher la naissance de l'Empire Chinois non seulement au-delà du siécle du déluge, mais encore bien des siécles au-delà de la création du monde.

Hist. Génér. ch. 1. Voici comment s'exprime le fameux Ecrivain. « Le corps de cet Etat subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans. Son » histoire incontestable, & la seule qui soit » fondée sur des observations célestes, remonte par la chronologie la plus sûre, jusqu'à une éclipse calculée 2155 ans avant » notre Ere vulgaire, & vérifiée par nos Mathématiciens Missionnaires, qui, envoyés » dans les derniers siécles chez cette Nation » inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite.

» Deux cens trente ans au-delà du jour de » cette éclipse, leur chronologie atteint sans » interruption & par des témoignages authentiques jusqu'à l'Empereur Hiao, qui a tra-

» vaillé lui-même à réformer l'Astronomie, » & qui dans un regne d'environ quatre-» vingt ans, chercha à rendre les hommes » éclairés & heureux.

» Avant Hiao on trouve encore six Rois » ses prédécesseurs ; mais la durée de leur » regne est incertaine. Suivant le calcul de » Newton, qui est d'autant plus raisonnable » qu'il est plus modéré, ces six Rois auront » regné à-peu-près cent trente ans. Le pre-» mier de ces Rois, nommé Fohi, régnoit » donc plus de vingt-cinq siécles avant l'Ere » vulgaire, au tems que les Babiloniens » avoient déja une suite d'observations astro-» nomiques, & dès-lors la Chine obéissoit à » un Souverain. Ses quinze Royaumes réunis » sous un seul homme prouvent que long-» tems auparavant cet Etat étoit très-peuplé, » policé, partagé en beaucoup de souverai-» netés. Car jamais un grand Etat ne s'est for-» mé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage » de la politique, du courage & sur-tout du » tems. Il n'y a pas une plus grande preuve » d'antiquité.

» Puis donc que l'Empereur Hiao, qui vivoit » incontestablement plus de deux mille qua-» tre cens ans avant notre Ere, conquit tout » le pays de la Corée, il est indubitable que » son peuple étoit de l'antiquité la plus recu-» lée. De plus, les Chinois inventerent un » Cicle, ou Comput, qui commence 260 ans » avant le nôtre. Est-ce donc à nous à leur » contester une Chronologie unanimement » reçue chez eux, à nous qui avons soixante » systêmes différens pour compter les tems, » & qui ainsi n'en avons pas un ? »

Après des expressions si fortes, & si sou-vent réitérées de *Chronoligie la plus sûre*, *d'his-*

toire incontestable, de *témoignages authentiques*; *d'observations célestes*; après ces dates indubitables de ce qui s'est passé il y a quarante-cinq siécles, & à quatre ou cinq mille lieues d'ici; après ces détails si clairs de révolutions, d'événemens, de conquêtes, de splendeur, qui oseroit douter de ce qu'affirme le grand Historiographe?

Mais avant d'accéder à ses assertions, demandons-lui dans quels livres, dans quels auteurs il a si heureusement découvert quel étoit l'état de la Chine il y a quatre mille ans; comment il est parvenu à connoître si clairement la puissance & l'éclat dont étoient déja alors environnés les Empereurs Chinois; quels sont ces monuments si antiques & si incontestables qui puissent nous garantir ce qu'il nous débite avec tant d'assurance? On nous parle de livres, de monumens, d'observations astronomiques d'une antiquité qui précéde de bien des siécles tout ce que les autres Nations peuvent présenter. C'est donc de ces livres, de ces monumens, de ces observations qu'il faut d'abord constater l'existence, l'âge & l'autorité, pour établir avec certitude ce qu'on avance sur ce fameux Empire. C'est ce que nous examinerons dans les articles suivans; nous aurons ensuite notre tems pour faire quelques notes sur le texte & les réflexions de l'Historien Philosophe.

ARTICLE PREMIER.

La prodigieuse antiquité qu'on donne à l'Empire de la Chine ne peut se prouver ni par aucun livre Chinois, ni par aucune observation astronomique.

Qu'un homme entreprenne d'examiner

quelle eſt l'antiquité des monumens & des livres Chinois ; il ſera d'abord arrêté par le fameux édit de l'Empereur Chi-Hoang-ti, qui régnoit deux-cens trente ans avant la venue de Jeſus-Chriſt. Ce Prince, après des ſuccès étonnans dans les guerres qu'il entreprit, ou qu'il eut à ſoutenir ; après quantité de beaux établiſſemens qu'il fit pour le bien de ſes Etats, ce Prince s'abandonna aux idées de la plus ſingulière & de la plus orgueilleuſe extravagance qu'on puiſſe imaginer. Il entreprit d'effacer entièrement le ſouvenir de la mémoire des Princes qui l'avoient précédé, afin qu'il ne fût plus parlé que de lui ſeul. Dans cette vue, mais ſous prétexte que les lettres ne ſervoient qu'à nourrir l'oiſiveté, à entretenir des diſputes, à rendre inutiles à l'Etat quantité de ſujets, il ordonna que dans toute l'étendue de l'Empire, on brûlât toutes les bibliothéques, & tous les livres, excepté ceux qui traitoient de la Médecine, de la Juriſprudence & de l'Architecture ; & il décerna en même tems la peine de mort contre quiconque ſeroit convaincu de ne s'être pas fidélement conformé à l'édit.

Du Halde à t. I.

Du Halde, le Compilateur des Mémoires de la Chine, nous apprend que l'édit fut exécuté avec la plus grande rigueur, & que pluſieurs Chinois furent punis de mort pour y avoir contrevenu. Les ſavans Editeurs de l'Hiſtoire Univerſelle par une ſociété de Gens de lettres d'Angleterre, nous citent les auteurs qui rapportent qu'il y eut quantité de Chinois, enterrés vifs, ou accablés ſous des monceaux de pierres pour la même deſobéiſſance. Enfin ce ne fut que ſoixante ans après la mort de Chi-Hoang-ti, c'eſt-à-dire environ cent ſoixante ans avant Jeſus-Chriſt, qu'un de ſes

13 T.

successeurs permit de recueillir ce que la mémoire & la tradition de bouche auroit pu conserver de ce qui avoit été écrit auparavant. Voilà d'abord un point qui est très-propre à autoriser les découvertes du savant Historiographe, & à faire redoubler d'estime pour son bel Essai sur l'Histoire générale.

Mais ce qui fait encore mieux voir combien peu on doit compter sur ces hommes qui nous annoncent avec tant d'emphase, & qui nous vantent si fort les antiquités Chinoises, c'est que les auteurs du Kang-mo, ou grandes annales Chinoises, & qui sont les plus estimés des historiographes Chinois, conviennent que ce n'est qu'à deux ou trois siécles avant l'Ere chrétienne qu'on peut faire remonter sûrement l'histoire de leur nation. C'est que l'Evêque d'Eleutheropolis, qui avoit passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui étoit très versé dans la connoissance de la langue & de l'histoire Chinoise, démontre qu'il n'y a rien dans cette histoire qui soit susceptible de créance, lorsqu'on remonte seulement à trois ou quatre siécles avant Jesus-Christ. Et c'est ce qui fait la matière de son savant ouvrage de la Chronolie Chinoise, imprimé à Rome en 1729.

Après cela écoutez un Voltaire qui vous donne quarante siécles & plus de splendeur à l'Empire Chinois, qui vous affirme que tout cela est prouvé par des témoignages authentiques, incontestables, mais qui n'en peut citer aucun; qui vous suppose encore des milliers d'années qu'il aura fallu pour préparer cet Empire, & jugez de son discernement & de sa critique.

Pour les observations astronomiques des Chinois, elles ne méritent pas plus de considération que les monumens de leur histoire.

Qu'on vante, tant qu'on voudra, une éclipse arrivée deux mille cent cinquante-cinq ans avant l'Ere chrétienne (ce que nous examinerons ci-après) il sera toujours vrai de dire que plusieurs milliers d'années après Noé, leur habileté dans l'astronomie étoit si mince, qu'ils ne se trouvoient pas en état de calculer une éclipse. Bien plus, il n'y a pas deux cens ans qu'ils ne savoient pas encore faire, comme il faut, un almanach. Le Pere Verbiest Jésuite Flamand, Missionnaire à la Chine, fut obligé de réformer leur calendrier; il leur démontra la manière dont il falloit procéder pour le rendre exact, chose qu'ils eurent bien de la peine à comprendre, & plus de peine encore à mettre en exécution. Que devonsnons donc penser de leur habileté, de leurs connoissances, de leurs observations astronomiques?

Hist. Univers. tom. 13.

Du Halde.

Magalhaens, qui pendant son long séjour à la Chine, a fait les recherches les plus curieuses sur les Chinois, a observé & nous apprend qu'ils n'étoient jamais venus à bout de faire seulement des calendriers exacts, ni n'avoient trouvé la méthode de calculer & d'annoncer long-tems auparavant les éclipses.

Enfin le Pere Martini démontre que la plupart des observations célestes faites, ou supposées faites par les Chinois, sont aussi chimériques que la plupart des événemens qu'ils annoncent. Il en fournit un exemple de plus frappans par sa singularité. *Dans ces savantes annales, dit-il, on lit que sous le regne de Hiao, le soleil resta dix jours de suite sur l'horison, ce qui fit craindre à la Chine un embrasement général.* Quelle créance, demande sur cela Martini, peuvent mériter des savans qui sont capables de débiter de pareilles fictions?

Magas. Rel. Sin.

Pour ce qui est de l'éclipse arrivée 2155 ans avant Jesus-Christ, c'est-à-dire environ deux cens ans après le déluge, & qui est rapportée dans les annales de la Chine, elle ne prouve absolument rien ni pour cette prodigieuse antiquité Chinoise, ni pour les connoissances & observations astronomiques des Chinois. Car premièrement, il n'est marqué dans aucun de leurs livres que cette éclipse ait été ni prédite, ni calculée. Secondement, il est très-probable que le souvenir d'une éclipse remarquable arrivée quelques deux cens ans après le déluge, s'étant conservé chez les hommes, les premiers d'entr'eux qui passerent dans les régions qui ont pris ensuite le nom de Chine, y porterent ce souvenir, & que c'est ainsi que le fait a passé dans les annales.

Que les Chinois ayent remarqué quelques éclipses, qu'ils les ayent noté dans un journal; nos Paysans en feroient bien autant, mais on les donneroit pas pour cela pour de grands astronomes. A quoi aboutissent donc, & sur quoi portent toutes ces fières assertions Voltairiennes? Piquez un balon bien enflé & bien tendu, il s'applatit, & il ne reste que des peaux desséchées. Appliquez sur tout ce qu'affirme Voltaire, la pointe de la critique, il en sera de même.

Article second.

Que ce qui est dit des premiers Empereurs Chinois, ne peut être raisonnablement regardé que comme une tradition de l'histoire des Patriarches, dont il est parlé dans l'Ecriture, & que l'on a transformés en Empereurs Chinois.

Il n'y a qu'une imbécille crédulité qui puisse admettre tous ces prétendus Empereurs Chi-

nois, les Fohi, les Schun, les Yu, les Hiao, & tous ceux que l'on compte dans les huit ou dix premiers ſiécles des annales de cet Empire. Tout ce que les Chinois débitent de ces premiers ſiécles, eſt mêlé de fables ſi groſſières, & il eſt rempli d'idées ſi abſurdes, qu'il eſt étonnant qu'on oſe le préſenter & le rappeller.

Des critiques judicieux enviſagent ces choſes tout autrement. Dans la ſucceſſion de ces prétendus Empereurs, ils n'apperçoivent qu'une ſucceſſion de chefs de famille, depuis les premiers Colons, qui entrerent dans le pays, juſqu'à ce que dans une ſuite de ſiécles la colonie eût formé une ſociété, un Etat, un Empire. Ils jugent que ces premiers Colons auront pu conſerver parmi eux le ſouvenir des noms de ceux qui les avoient précédé avant la tranſmigration, comme les Patriarches conſerverent toujours les noms de leurs ancêtres, en remontant juſqu'à Noé & même juſqu'à Adam. Après bien des ſiécles, l'Etat ayant acquis des forces, & pris une conſiſtance aſſurée ſous les Empereurs, on aura voulu conſerver par écrit la tradition. Alors d'ignorans Annaliſtes trouvant cette ſucceſſion de perſonnes & de chefs de familles dans ces tems ſi éloignés, les auront très-gratuitement transformés en Empereurs. Ils auront fait la même choſe que nous ferions aujourd'hui, ſi nous transformions en Empereurs les anciens Patriarches, & ſi nous parlions des Empereurs Noé, Sem, Japhet, Abraham, &c.

De cette manière il n'aura pas été difficile aux Chinois, après douze ou quinze ſiécles depuis l'établiſſement de la Colonie, de faire remonter l'origine de leur Empire deux mille ans & trois mille ans avant l'Ere chrétienne. Il eſt très-probable même que les noms de ces pré-

tendus Empereurs ne sont que les noms des descendans successifs d'Adam & de Noé, noms qui auront été déguisés & changés dans la langue Chinoise.. Ainsi pensent les critiques judicieux.

Au reste, ce que nous présentons ici d'après ces critiques n'est point une conjecture hazardée. On est très-autorisé & très-fondé à penser ainsi. Les Ecrivains Orientaux qui ont connu la Chine avant que les Européens sçussent qu'il y avoit un Empire de ce nom, qui ont donné, il y a quatre & cinq cens ans, des tables géographiques de la Chine, qui ont vécu sous les conquérans, ou peu après les conquérans de la Chine, nous servent ici de garans. Khondemir, un des plus beaux génies, & un des plus savans hommes qu'il y ait eu parmi eux, dit que la Chine fut peuplée par un fils de Japhet, qui étoit lui-même fils de Noé, & que c'est ce fils de Japhet qui inventa la manière de préparer, & de travailler la soie, & qui fit encore plusieurs autres découvertes très-utiles. On trouvera dans l'article *Khondemir* de la bibliothéque Orientale, & dans l'article *Gengis-Kan*, plusieurs singularités très-curieuses sur le même sujet.

Bibliot. Orient. art. *Sin.*

Ibid. article *Khondemir.*

A la faveur de ce rayon de lumière emprunté des écrits des Orientaux voisins, & souvent vainqueurs des Chinois, tout s'éclaircit dans les annales Chinoises. Dans la longue vie & les longs regnes des premiers Empereurs Chinois, on ne verra que la longue vie des Patriarches, soit ceux qui ont vécu après le déluge, soit ceux qui ont vécu auparavant. Dans les différens établissemens & réglemens qu'on leur attribue, on ne verra que ce qui fut en usage parmi les Patriarches dont il est parlé dans l'Ecriture. Et comme la connoissance de la succession des chefs de famille s'étoit

conservée dans la branche de Sem, fils aîné de Noé, elle aura pu, & elle aura dû se conserver également dans la branche de Japhet son second fils, dont les descendans, selon le témoignage des Ecrivains Orientaux, tirerent vers la Chine; & c'est-là ce qui aura donné lieu à la Kyrielle de ces prétendus Empereurs que nous présentent les Annales Chinoises.

Enfin la dispersion des peuples s'étant faite environ cent quarante ans après le déluge, comme le dit l'Ecriture, il est évident qu'un fils de Japhet aura pu tourner du côté de la Chine, lors de cette dispersion. Mais par-là toutes le difficultés disparoissent. Les monumens des Histoires Orientales s'accordent parfaitement avec nos Livres divins. Ces mêmes monumens répandent du jour sur les Annales Chinoises, & servent à les expliquer. Ces Annales Chinoises sont remises à leur juste valeur, & elles ne présentent rien qui répugne ni au texte de l'Ecriture, ni aux monumens Orientaux, ni à la raison. Alors il ne reste plus que la pitié pour tous les beaux raisonnemens de M. de Voltaire, & pour tous ceux qui seront assez bons pour s'en rapporter à ses tranchantes assertions.

Si l'on nous dit que du Halde reconnoît, comme M. de Voltaire, tous ces anciens Empereurs Chinois, nous répondrons que nous n'avons rien à faire ici avec le vigoureux Compilateur du Halde, & que nous ne jugeons pas son énorme & informe compilation. Mais nous prierons modestement le savant Historiographe, de répondre quelque chose aux auteurs du *Kang-mo*, qui, étant Chinois eux-mêmes, devoient bien mieux connoître qu'un Poëte Parisien, les monumens de la Chine, & qui ne font pas cependant remonter au-delà

de trois ou quatre ſiécles avant Jeſus-Chriſt les Annales ſûres de cet Empire. Nous le prierons de répondre à l'Evêque d'Eleutheropolis, qui, après vingt-cinq ans d'études de l'Hiſtoire Chinoiſe, ſe fixe à-peu-près au même point. Nous le prierons de répondre aux ſavans auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle, qui font cette ſage obſervation : *Les Chinois*
T. 13. *étant ſi ignorans dans chaque branche de littérature, lorſque les Jéſuites arriverent chez eux, quelle foi peut-on ajouter au récit qu'ils font des choſes arrivées tant de ſiécles auparavant ?* Nous le prierons
Journal des Savans, 1757. enfin de répondre à M. Guignes, qui, ayant lu les Mémoires originaux, & en langue Chinoiſe, ſe décide comme les Savans que nous venons de citer.

En attendant patiemment les réponſes de Voltaire, nous nous croirons bien fondés à ne regarder tout ce qu'il dit des antiquités Chinoiſes, que comme des aſſertions qui ne ſentent gueres l'Ecrivain Philoſophe, & encore moins le Chrétien.

SECOND EXAMEN.

De l'état des Sciences & de beaux Arts chez les Chinois.

Pour donner un air plus triomphant aux Déiſtes, Voltaire nous vante beaucoup les lettrés Chinois ; & il fait des Déiſtes de tous les lettrés Chinois. Il ſuppoſe que le Déiſme eſt une eſpèce de confraternité établie entre tous les gens de lettres depuis Paris juſqu'à Pékin ; que c'eſt la Religion des hommes raiſonnables & Philoſophes, & qu'on n'eſt jamais Chrétien & lettré tout à la fois. C'eſt en conſéquence de ces belles idées, que les petits ſuffiſans ſuperficiels, Déiſtes par ignorance

& par libertinage, parlent si hardiment, d'après leur grand Oracle, des lettrés Chinois, & de la religion des lettrés Chinois.

Mais cette confraternité qu'on suppose; est-elle bien honorable pour nos Philosophes, est-elle bien propre à les flatter? Ces éloges si souvent répétes des lettrés Chinois, sont-ils mieux fondés que tout ce qu'on ose débites des antiquités Chinoises? C'est ce qu'il faut donner encore quelques momens à examiner.

D'abord si nous consultons la grande rélation de l'ambassade des Hollandois vers l'Empereur de la Chine, & dans laquelle on trouvera les choses les plus curieuses sur l'état de cet Empire; si nous consultons le judicieux & savant Martini, l'Evêque d'Eleutheropolis, Magalhaens, du Halde même, l'Histoire Universelle dont nous avons parlé, & tous ceux qui ont été sur les lieux, & qui ont travaillé sur les mémoires les plus sûrs, il en faudra furieusement rabattre de tout ce que Voltaire nous dit de ces prétendus lettrés. On verra qu'avec leur prétendue littérature, ce sont les hommes les plus superstitieux qu'il y ait au monde; on verra qu'une magie aveugle, une sotte crédulité aux songes, l'invocation des génies & des démons, une idolâtrie stupide, les préjugés les plus méprisables sont très-communs parmi eux. Y a-t-il bien là de quoi relever la gloire de la confraternité, du Déisme, & des Déistes?

Si de la Religion on passe aux Sciences, en quelle classe placera-t-on les lettrés Chinois; en quoi fera-t-on consister le mérite des lettrés Chinois? On pourroit en décider par cette seule observation; c'est que chez les Grecs, tout, en moins de trois siécles, fut porté à la perfection; & que chez les Chinois, tout,

au bout de trente siécles, est encore demeuré dans l'enfance. Mais examinons la chose avec un peu plus de détail.

Du Halde, dans ses quatre énormes volumes de Mémoires, fait tous ses efforts pour mettre ses Chinois en quelque considération; il traduit les plus beaux endroits de leurs ouvrages, il tâche de leur donner de l'esprit, il voudroit en quelque manière en faire des Académiciens; & que nous présente-t-il dans ces Traductions? Des poésies de glace, & qui ne valent pas mieux que ces cantiques faits à l'honneur de monsieur saint Jacques, dont on borde ses grossières images, & que les villageois chantent dans leurs chaumières. Que nous présente-t-il dans ces Traductions? Quelques morceaux d'une éloquence où l'on n'apperçoit, où l'on ne sent ni mouvement, ni chaleur, ni force, ni élévation. Que nous présente-t-il enfin? Quelques réflexions sur la morale, lesquelles n'ont rien qui s'éleve au-dessus de la sphère d'un homme ordinaire, & qui a un peu de bon sens. Quant à l'histoire, on peut dire hardiment que les Chinois sont les plus ignorans de tous les hommes. Bornés à quelques fables dont leurs annales sont défigurées, ils ignorent absolument ce que c'est que le monde, ce que sont, & ce qu'ont été les Nations.

Venant ensuite aux sciences qui dépendent de l'intelligence, de la pénétration, du raisonnement, on remarquera d'abord qu'il *n'y* a jamais eu parmi les Chinois aucun systême de physique. Jamais ils ne se sont mis à même de rendre compte des phénomenes, ni de les expliquer. Jamais ils n'ont eu parmi eux aucun traité de l'analise des idées, c'est-à-dire de la vraie métaphysique. Quoiqu'ils aient eu quel-

que connoiſſance de l'Aſtronomie, de l'Arithmétique, & de la Méchanique, ils ont toujours été infiniment au-deſſous du point où l'on a porté ces Sciences en Europe. Avant que les Miſſionnaires Jéſuites pénétraſſent chez eux, les Chinois ne connoiſſoient rien à la Statique, l'Hydroſtatique, l'Optique, la nature de la lumière. Ils n'avoient jamais pu s'imaginer que la terre fût un globe. Ils croyoient bêtement qu'elle étoit platte comme une table. Qu'on juge par-là des connoiſſances qu'ils avoient ſur l'Univers, ſur la Géographie, l'Uranographie, le Monde planétaire? Enfin ils raiſonnoient ſur la Médecine à-peu-près comme ſur les Sciences dont nous venons de parler.

Du Halde, tom. 2.

P. Le Comte.

En quoi conſiſtent donc les connoiſſances, les lumières, la littérature des Chinois? A quelques points de leurs Uſages, de leur Juriſprudence, & de leurs Loix; à l'étude de leur Langue, qui eſt ſi embarraſſée, qu'ils ſont obligés de s'y appliquer toute leur vie, & qu'il eſt bien rare de trouver un homme parmi eux qui la ſache parfaitement.

O Voltaire, Voltaire, que vous vous faites d'honneur en nous vantant ſi fort vos lettrés Chinois! Que vous relevez-bien le Déiſme, & que vous encouragez bien les Déiſtes, en leur incorporant encore vos lettrés Chinois!

Venons maintenant aux beaux Arts. Qu'on ne s'attende pas à voir parmi les Chinois des Raphaël, des Michel-Ange, des Le Brun, des Delorme, des Lulli. On n'en trouvera pas plus que de Deſcartes, de Newton, de Copernic, de Képler. Pour les arts utiles & néceſſaires, & qui ſont relatifs à l'habillement, le logement, l'ameublement, il faut convenir également, & que les Chinois ont eu quelques ſuccès, & qu'ils n'ont jamais rien ſçu

perfectionner. Ce que la nature du pays leur présentoit, comme les soies, le beau grain de terre, les ingrédiens pour la teinture, ils l'ont mis à profit; & leur foible génie n'y a presque rien ajouté. Pour les arts de goût, ils sont demeurés dans l'enfance, ou même au-dessous.

En ce qui concerne la Peinture & la Sculpture, leurs plus habiles maîtres n'ont jamais égalé un éléve Européen de deux mois. Leurs tableaux, ou pour mieux dire leurs barbouillages, ne valent pas les plus grossiers gothiques que nous méprisons si justement aujourd'hui. Leurs estampes & leurs desseins sont sans perspective, sans dégradation de lumières, sans un mêlange intelligent de clair & d'obscur. Leurs figures ne représentent que de petits magots, dignes d'être mis en parallelle avec ceux que les enfans tracent quelquefois sur leurs papiers & leurs cahiers. Pour leur sculpture, on ne sera pas sûrement tenté de leur appliquer cette belle pensée de Virgile : *Spirantia molliter æra.* Ceux qui ont vu leurs ridicules marmouzets jugeront qu'ils ne sont pas plus habiles Sculpteurs, qu'habiles Peintres.

Enéid. liv. 6.

Leur Musique ne peut pas être plus misérable. On peut en juger par quelques airs Chinois qu'on trouvera notés dans du Halde. Ils ne connoissoient point les accords. Ils ne savoient pas même noter un air, avant qu'un Missionnaire Jésuite leur en eût appris la manière; & ce fut en conséquence des lumières & des avis du Missionnaire, que l'Empereur Kang-hi établit une espèce d'Académie de Musique, il n'y a pas quatre-vingt ans.

Du Halde.

Leur Architecture n'a rien qui caractérise ni le génie, ni le goût. Le Palais Impérial de

Pékin frappe par ſon immenſité, & par un air de richeſſe. Mais on n'y apperçoit abſolument rien qui approche de la ſavante ordonnance, de la régularité, des graces, & du goût de l'Architecture Grecque & Romaine. Elle n'approche pas même de notre beau gothique, qui étonne par ſa hardieſſe, & qui joint ſouvent la légéreté la plus délicate avec une admirable ſolidité. C'eſt le jugement qu'en porte dans ſes lettres un habile Artiſte de l'Académie Romaine de Saint Luc, & qui a paſſé les vingt dernières années de ſa vie à Pekin.

Le F. Attiret, Jéſuite.

Puiſque nous ne trouvons dans cet Empire qui *ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans*, que des lueurs ſi foibles ſur quelques ſciences, & une ignorance entière ſur toutes les autres; puiſque ces peuples ne connoiſſent ni Phyſique, ni Géographie, ni Hiſtoire, ni Langues, ni Médecine, ni beaux Arts, apprenez-nous donc, ſavant Hiſtoriopraphe Voltaire, en quoi conſiſte le mérite de vos lettrés & Déiſtes Chinois.

Par tout ce que nous venons de préſenter dans ces deux examens, on peut juger de la croyance que mérite Voltaire dans tout ce qu'il débite avec tant d'aſſurance, ſoit ſur l'antiquité de l'Empire de la Chine, ſoit ſur le mérite de ſes lettrés Chinois. Mais pour ne rien laiſſer déſirer aux Lecteurs, nous allons ajouter encore quelques notes fort courtes, ſur quelques-uns de ſes grands raiſonnemens, & de ſes fières aſſertions relatives aux mêmes objets.

NOTES courtes sur le grand Texte de Voltaire, rélativement à l'antiquité de l'Empire Chinois.

I.

Essai sur l'Hist. Génér. Chap. 1.

Le corps de cet Etat subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les loix, les mœurs, le langage, la manière de s'habiller ayent souffert d'altération sensible.

Sans doute que Voltaire a vu des livres, des monumens, des statues, des tableaux faits depuis quatre mille ans, & qui attestent tout cela. Il faut qu'il ait eu en cela un privilège exclusif. Aucun autre écrivain n'a été aussi privilégié que lui. Aucun autre écrivain n'a eu la moindre connoissance sur tout cela.

II.

Son histoire incontestable, & la seule qui soit fondée sur des observations célestes, remonte par la Chronologie la plus sûre, jusqu'à une éclipse calculée 2155 ans avant notre Ere vulgaire.

Mém. de l'Acad. des Sc. tom. 8.

Ces observations célestes, fondémens de cette *histoire incontestable de la Chronologie la plus sûre*, ne faisoient guères foi auprès du savant Astronome M. Cassini. Et si les Chinois savoient calculer les éclipses, il y a quatre mille ans, ils l'ont bien oublié depuis lors. Il n'y a pas deux cens ans qu'ils n'y entendoient rien du tout.

III.

Deux cens trente ans au-delà du jour de cette éclipse, leur Chronologie atteint sans interruption & par des témoignages authentiques jusqu'à l'Empereur Hiao.

Il n'y a que Voltaire qui connoisse, & qui reconnoisse l'authenticité de ces témoignages.

Ils sont généralement & unanimement rejettés par tous les savans, par le plus habiles critiques, par les hommes les plus versés dans les connoissances rélatives à l'Empire de la Chine, & que nous avons cités dans les articles précédens. Qu'il est beau à Voltaire de tenir contre tant d'hommes si savans & si éclairés ! Quelle supériorité de lumières & de génie !

IV.

L'Empereur Hiao a travaillé lui-même à reformer l'Astronomie, & dans un regne d'environ quatre-vingt ans il chercha à rendre les hommes éclairés & heureux.

C'est sous cet Hiao, disent les annales Chinoises, qu'arriva ce phénomene singulier, lorsque le soleil resta dix jours de suite sur l'horison. Ce phénomene devoit furieusement déconcerter le prétendu réformateur.

Quelques critiques judicieux tirent de ce récit, tout extravagant qu'il est, des conséquences remarquables. Ils pensent que ce qui a pu y donner occasion, est le miracle de Josué, qui put être sensible jusqu'à la Chine, & qui fut ensuite grossi & exagéré, comme il arrive toujours chez les peuples stupides & ignorans. Au lieu d'un jour que le soleil s'arrêta, au commandement de Josué, les stupides Chinois en mirent jusqu'à dix.

Ces critiques pensent encore que cela prouveroit combien les annales Chinoises sont plus récentes qu'on ne les fait. Car premièrement cela n'a dû être écrit que long-tems après l'événement, puisqu'on y voit une si grande altération. Ensuite le miracle de Josué n'arriva que mille ou douze cens ans après le tems auquel on fixe le regne de ce prétendu Hiao,

Quoiqu'il en ſoit, nous abandonnons cett
conjecture au jugement des lecteurs.

V.

Avant Hiao on trouve encore ſix Rois qui, ſelon le calcul de Newton, auront regné à peu-près cent trente ans.

Quelle juſteſſe, & quelle ſageſſe dans ce calcul ! L'Hiſtoriographe donne quatre-vingt ans de regne à ſon Empereur Hiao, & il n'en donne que cent trente en tout aux ſix autres Empereurs qui l'ont précédé. Les imbécilles Chinois donnent cent quinze ans de regne au ſeul Empereur Fohi, ils en donnent en proportion un grand nombre aux cinq autres. Cela ſemble mieux ſuivre la diminution de durée de la vie des hommes, telle qu'elle arriva parmi les premiers Patriarches après le déluge. C'eſt de-là probablement que ſont empruntés ces prétendus regnes ſi longs, & ces prétendus premiers Empereurs, comme nous l'avons inſinué. Le ſage & éclairé Voltaire, quatre mille ans après, reforme tout cela ; & après avoir donné quatre-vingt ans de regne au ſeul Hiao, il n'en donne qu'une vingtaine à chacun de ſes ſix prédeceſſeurs.

V I.

Plus de vingt-cinq ſiécles avant l'Ere vulgaire ; les Babiloniens avoient déja une ſuite d'obſervations Aſtronomiques, & dès-lors la Chine obéiſſoit à un ſeul Souverain.

Les Babiloniens furent les premiers qui obſerverent le Ciel, & qui l'obſerverent probablement de la même manière que nos bergers l'obſervent encore aujourd'hui. Ce fut là le commencement de l'Aſtronomie. Or il eſt bon de remarquer que ces Babiloniens ne porterent

ainsi leurs premiers regards vers le Ciel, que plus de trois siécles après celui où Voltaire nous dit qu'ils avoient déja une suite d'observations Astronomiques. En voici la preuve incontestable.

Callisthenes envoya à Aristote par ordre d'Alexandre, tout ce qu'il put découvrir chez les Babiloniens de rélatif à l'Astronomie. Tout ce qu'il put découvrir ne remontoit qu'à dix-neuf cens ans, c'est-à-dire à deux mille deux cens & quelques années avant l'Ere vulgaîre, & plus d'un siécle après le déluge. Mais M. de Voltaire fait remonter non seulement les premières observations, mais la collection & la suite des observations Babiloniennes à *plus de vingt-cinq siécles avant l'Ere vulgaire*. C'est un malheur qui lui arrive souvent de n'être pas d'accord avec les auteurs les plus instruits & les plus sûrs. Simplic.

VII.

Puis donc que l'Empereur Hiao, qui vivoit incontestablement plus de deux mille quatre cens ans avant notre Ere, conquit tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple étoit de l'antiquité la plus reculée.

On ne sait ni quand, ni comment la Province de Corée fut peuplée, ni si elle fut une Colonie, ou une conquête des Chinois. Voltaire, qui peut dire, comme son ami Celse, *novi enim omnia*, auroit bien dû nous faire part de ses lumières sur cela. Orig. in Cels. lib. 1.

VIII.

Le P. Gaubil a examiné une suite de trente-six éclipses rapportées dans les livres de Confucius, & il n'en a trouvé que deux fausses & deux douteuses.

Le ſavant Caſſini n'a pas eu tant de bonté, ou de lumières que le P. Gaubil. Confucius, dit-on, rapporte trente-ſix éclipſes. Sans nous arrêter à examiner la vérité du rapport, nous diſons que cela ne prouveroit rien du tout. Nos payſans, ſans être Aſtronomes, pourroient bien citer autant d'éclipſes qu'ils auroient vu arriver de leur tems.

IX.

Eſt-ce à nous à conteſter aux Chinois une Chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes pour compter les tems, & qui ainſi n'en avons pas un ?

A ce bel épiphoneme ne jugeroit-on pas que M. de Voltaire connoît parfaitement la Chronologie Chinoiſe, & qu'il n'ignore rien de la nôtre ? On pourroit ſe tromper pour l'un & l'autre point. Mais nous ne prononçons pas.

S'il y a ſoixante ſyſtêmes parmi nous pour compter les tems, cela prouve que parmi nous pluſieurs penſent, calculent, travaillent. En pourroit-on dire autant des Chinois ? La différence des ſyſtêmes prouve qu'il ſe rencontre des difficultés à réſoudre ; mais elle n'empêche pas les Chronologiſtes de convenir des époques principales.

Au reſte, à ces ſoixante ſyſtêmes, on n'ajoutera pas celui de Voltaire pour le ſoixante-unième. Il ſent trop le lettré Chinois. On ne lui conſeillera pas non plus de réformer dans quelque édition nouvelle ſes chapitres ſur la Chine, il eſt trop perſuadé de la foibleſſe des lumières d'autrui, & de ſon infaillibilité.

CHRISTIANISME.

QU'UN homme examine avec attention les Religions différentes qui ont été connues

& suivies dans le monde. Si dans cet examen il ne procède qu'avec le flambeau de la raison, & s'il se dépouille des préjugés que peuvent enfanter l'ignorance & les passions, il sera forcé de convenir qu'il n'y a jamais eu de Religion plus auguste & plus divine, plus pure & plus propre à former aux grandes vertus, plus honorable pour l'homme & plus utile à la société, que celle que Jesus-Christ a établi sur la terre.

Cette Religion avoit été annoncée par une suite continuelle d'oracles & de prophéties pendant plus de deux mille ans, avant que son divin Fondateur parût dans le monde. Elle ne s'est établie que par la force des prodiges les plus inconcevables, & qui en attestent de la manière la plus évidente la Divinité. Enfin sa conservation & sa perpétuité, malgré les passions, la dépravation, la méchanceté de ses ennemis, a quelque chose de plus prodigieux encore.

Elle ne s'est établie sur la terre, qu'en passant par les plus redoutables épreuves que l'on puisse imaginer. Pendant trois cens ans les Maîtres du monde, & toutes les Puissances de la terre, se sont armées contre elle, & elle en a triomphé : on a inondé l'univers du sang de ses martyrs, & elle n'en est devenue que plus florissante : elle a été déchirée par des schismes & des hérésies, & elle n'a rien perdu de sa force & de sa vigueur. Mais en parcourant les fastes du monde, on ne trouve pas qu'elle ait jamais eu à soutenir de plus redoutables attaques, que celles qu'elle éprouve de nos jours de la part du libertinage & de l'incrédulité. Son anéantissement est le grand voeu de la cabale philosophique conjurée contre elle. C'est le but que se propo-

sent tous ces impies qui se disent philosophes; & c'est à cet objet qu'ils dirigent tous leurs efforts.

Mais le plus acharné de tous ces conjurés, c'est l'auteur du Dictionnaire Philosophique, & c'est surtout dans l'article *Christianisme* que son fiel, sa bile, & sa haine s'exhalent avec le plus de fureur.

Pour dissiper toutes ces horreurs, rendre à la vérité tous ses droits, & présenter au lecteur un flambeau pour le diriger sûrement dans l'examen du Christianisme, nous partagerons cette défense en plusieurs articles.

1°. Nous présenterons le portrait & caractère du divin Législateur des Chrétiens.

2°. Nous donnerons une idée juste & précise de ce qui fait le fond essentiel du Christianisme.

3°. Nous représenterons en peu de mots le miracle de son établissement dans le monde.

4°. Nous rappellerons l'horreur des persécutions qu'il essuya de la part des Puissances de la terre.

5°. Afin de rendre plus sensible la force & l'éclat de la vérité, nous développerons & nous réunirons les conséquences qui s'ensuivent naturellement des divers points qui auront été présentés.

6°. Nous ferons passer sous les yeux du lecteur le détail des mensonges, calomnies, falsifications, absurdités que l'auteur du Dictionnaire a réunies, & nous y donnerons des réponses claires, précises, & convaincantes.

7°. Nous finirons par exposer le bien qu'a fait dans le monde le Christianisme, en réformant quantité d'usages & de principes contraires à ce que dictent aux hommes l'honnête-

té, l'équité, l'humanité, & sur lesquels toute la sagesse philosophique n'avoit rien apperçu de répréhensible, ou sur lesquels du moins elle n'avoit pas osé tenter de rien réformer.

Article premier.

Portrait ou Caractère de Jesus-Christ.

Nous présentons d'abord le portrait ou caractère de l'auguste Fondateur du Christianisme, Jesus-Christ, parce que nous croyons que la connoissance de sa divine Personne doit servir beaucoup à nous diriger dans le jugement que nous avons à porter de sa Religion. Mais dès ce commencement, nous donnons hardiment le défi à tous les incrédules, philosophes, critiques, libertins, de s'inscrire en faux contre aucun des traits par lesquels nous allons le représenter.

Et d'abord tout ce qu'on a jamais dit, écrit, ou imaginé sur tous les Sages les plus renommés, sur les hommes les plus vertueux, sur les Législateurs les plus éclairés, doit ici disparoître. Ces Législateurs, ces Sages n'étoient que des hommes, & le Fondateur du Christianisme est un Homme-Dieu; c'est une Personne divine, la Sagesse éternelle, Dieu lui-même, qui, par un prodige incompréhensible, s'est uni à la nature humaine, ensorte qu'il est en même tems véritablement Dieu & véritablement Homme. On ne doit donc pas s'attendre à rien voir dans lui de purement humain; on ne doit pas être surpris que tout soit marqué dans lui au sceau de la Divinité. Son origine.

On conçoit bien qu'il étoit de la dignité d'un Envoyé aussi extraordinaire, d'être magnifiquement annoncé, & d'être désigné par des caractères qui le distinguassent de tous les

autres hommes. Aussi une multitude innombrable de Prophéties l'ont-elles montré au monde sous les symboles & avec les expressions les plus brillantes, bien des siécles avant qu'il y parût. Plus de dix-huit cens ans auparavant, Jacob désigne les circonstances du tems dans lequel il doit naître pour le bonheur des Nations. Michée nomme la ville où ce Roi Messie doit prendre naissance. David nous fait le détail de tous ses travaux ; sa gloire, ses conquêtes, son empire éternel sur toutes les Nations. Isaïe, après l'avoir montré dans son éternelle Divinité, annonce sa naissance miraculeuse d'une Vierge : il le représente sur la terre comme le modele des vertus les plus parfaites ; il nous le peint instruisant les pauvres, répandant de toute part ses bienfaits, étonnant les hommes par ses miracles ; il chante déja ses victoires sur l'idolâtrie & sur les superstitions les plus enracinées ; il le conduit jusques sur le calvaire, & nous le montre donnant son sang & sa vie pour la gloire de son Pere, & pour le salut du genre humain. Daniel annonce les révolutions étonnantes dont son sacrifice doit être suivi. Enfin présque tout l'Ancien Testament n'est que l'histoire anticipée de Jesus-Christ, & le plus magnifique tableau de ses grandeurs.

Gen. 49. Mich. 5. Is. c. 7. 42. 49. 53. &c.

Sa Vie Miraculeuse.

Aussi dès qu'il paroît sur la terre, on s'apperçoit que tout porte dans lui l'empreinte de la Divinité. Il y paroît comme le Maître, l'Arbitre souverain, le Roi de toute la nature. Elle obéit avec respect à sa parole ; la mer s'affermit sous ses pas, les maladies s'enfuient à son commandement, la mort & l'enfer rendent les proies qu'ils avoient dévorées ; il pénètre les pensées les plus secrettes ; il voit

dans l'avenir avec la même clarté qu'il voit le présent ; & tous ces prodiges, si propres à frapper & à étonner, il les opére en Maître de la nature même, ils ne lui coutent pas plus que coutent aux autres hommes les actions les plus ordinaires, ou les mouvemens les plus naturels ; on voit qu'ils coulent d'une source véritablement divine.

Il meurt par le supplice de la Croix, parce qu'il s'est donné volontairement pour la dernière victime qui, par son immolation, devoit satisfaire à la Justice divine, & racheter le monde. Mais les prodiges les plus extraordinaires attestent que c'est un Homme-Dieu qui meurt. Le Soleil, privé de sa lumière, laisse la terre pendant trois heures dans d'épaisses ténébres ; des tombeaux, par un prodige dont on n'avoit point encore eu d'exemple, s'ouvrent d'eux-mêmes, & ceux qui y étoient renfermés se montrent dans la Judée ; la Montagne sur laquelle se consomme cet étonnant sacrifice, se fend & se brise. On met au tombeau l'Homme-Dieu mort : on environne ce tombeau de gardes. Mais ces gardes deviennent les premiers témoins de la puissance divine, par laquelle il se rend la vie à lui-même. Il ressuscite au troisième jour, ainsi qu'il l'avoit annoncé ; & au bout de quarante jours, il monte au Ciel en présence de cinq cens de ses disciples, après leur avoir donné ses dernières leçons & ses derniers ordres pour l'établissement de sa Religion.

Après l'avoir montré dans sa puissance miraculeuse, quel portrait ferons-nous de son cœur ? Quelle bonté, quelle tendresse, quelle générosité ! Le détail de toute sa vie & de toutes ses actions n'est que le détail de ses bienfaits, & un enchaînement continuel des

Son Cœur.

preuves de ſon amour. Il eſt toujours attendri à la vue de ceux qui ſouffrent ; & ſon attendriſſement ne ſe borne jamais à une compaſſion ſtérile. Voir des malheureux, des affligés, des égarés, & les ſoulager, les conſoler, les remettre dans le bon chemin, ce n'eſt qu'une même choſe avec lui. Quelle tendreſſe pour les ames vertueuſes ! Quelle charité pour attirer & gagner les pécheurs, & quelle facilité à leur pardonner ! Quel attendriſſement & quelle compaſſion ſur les châtimens que l'obſtinée Jéruſalem doit ſubir en punition de ſon aveuglement & de ſes crimes !

Mais pour connoître parfaitement toute la beauté de ſon cœur, qu'on liſe ce dernier diſcours qu'il fit à ſes Apôtres la veille de ſa mort, & que l'on peut regarder comme le teſtament de ſon amour. En leur adreſſant la parole, il ſemble oublier qu'il eſt leur Maître & leur Dieu. Il ne leur parle qu'en frere & en ami ; mais en ami dont toute la ſatisfaction & la joie eſt de donner ſa vie & ſon ſang pour eux, & de pouvoir leur faire part de ſon bonheur, de ſa gloire, & en quelque maniѐre de tous les appanages de ſa Divinité. L'unique avantage qu'il a encore ſur eux, c'eſt d'être le principe de tout leur bien, comme ſon unique deſir eſt de leur en faire autant que leur qualité de ſimples créatures les rend capables d'en recevoir. Non ce n'eſt pas ainſi que des hommes peuvent penſer, ſentir & s'exprimer. Ici, tout eſt au-deſſus de l'homme, tout eſt divin.

Ses Vertus. Comment pourrons-nous enſuite repréſenter ſes vertus. Les plus ſublimes, les plus héroïques, les plus pures ſe trouvent toutes réunies dans lui, & avec un éclat qui eſt unique. Vertus véritablement pures. Il ne ſe

recherche jamais en rien. Quoiqu'il soit le Fils unique de Dieu, le Roi du ciel & de la terre, & qu'en cette qualité tous les hommages de louanges, de respect, d'obéissance & d'amour lui soient essentiellement dûs, il ne rapporte cependant jamais rien ni à sa gloire, ni à sa propre satisfaction, ni à son intérêt. Sorti du sein de Dieu, il est trop élevé au-dessus des hommes, pour être sensible à ce qui toucheroit des hommes. Aussi nous dit-il que *son unique plaisir est de faire la volonté de son Pere*, & qu'*il n'a d'autre soin que de procurer la gloire de celui qui l'a envoyé*. Joan. 8.

Quelle modération, quelle douceur envers ceux qui le maltraitent, ou qui le chargent d'injures & de reproches ! Quelle sagesse dans ses réponses aux questions insidieuses de ses ennemis ! Qu'on en juge par celles qu'il fit à ceux qui l'interrogerent sur le tribut à payer à César, sur la loi du divorce, sur le traitement à faire à la femme adultere, sur l'autorité de sa mission, sur le sort dans l'autre vie d'une femme qui auroit eu plusieurs maris en celle-ci. L'Evangile est tout rempli de ces réponses, où l'on voit une sagesse, une modestie, une finesse, un lumineux que l'on ne pouvoit pas attendre des hommes, & qui démontrent bien que celui qui les faisoit étoit quelque chose de plus qu'un homme, & qu'il y avoit dans lui quelque chose de divin.

Matth. 22. Ib. 19. Joan. 8. Matth. 21. Ib. 22.

De quelles expressions faudra-t-il nous servir, pour caractériser sa patience dans les tourmens, les opprobres, les outrages par lesquels il termine sa vie sur la terre, & consomme en mourant le grand ouvrage de la rédemption de l'Univers ? Au milieu de ces tourmens & de ces outrages, il ne lui échappe rien qui annonce ou l'abbattement d'une ame

qui succombe, ou les efforts d'une ame qui, par fierté ou par desespoir, se roidit contre des souffrances inévitables. Il souffre en victime résignée & soumise, mais en même tems libre, & qui veut nous apprendre jusqu'où doit aller le respect pour les ordres de Dieu, & l'amour pour la vertu. Non, ce n'est pas ainsi que souffrent & meurent des hommes; & l'on ne peut s'empêcher de reconnoître que Jesus-Christ souffre & meurt en Homme-Dieu.

En voyant tous ces traits réunis dans la personne du Fondateur du Christianisme, prophéties brillantes qui l'annoncent, vie toute miraculeuse, vertus admirables, morale la plus pure, exemples si instructifs, enseignemens tout divins, peut-on regarder Jesus-Christ comme un homme seulement? Peut-on s'empêcher de reconnoître qu'il est véritablement Dieu, & Fils de Dieu, comme il l'a toujours annoncé? Et s'il est véritablement Dieu, comment doit-on regarder la Religion qu'il a donnée à la Terre? S'il est véritablement Dieu, ne doit-on pas être saisi d'horreur en entendant & en lisant les blasphêmes, dont les détestables ouvrages de nos Philosophes sont remplis contre sa personne & contre son auguste Religion?

Les Mahométans fremiroient, s'ils entendoient chez eux parler de Jesus-Christ, comme en parlent parmi nous ces apostats Philosophes. Les Infidéles pourroient servir de regle & de modele aux Chrétiens même les plus zélés dans la manière de penser & de parler de notre divin Législateur. Voici comment s'exprime Mahomet lui-même: *O Marie, Dieu vous a élevée, purifiée, & très-particuliérement choisie entre toutes les femmes du monde... Les*

Alcor. c. 3.

Fils de Marie est le Messie, l'envoyé de Dieu, son Verbe, sa parole, & le même Jesus est Esprit procédant de Dieu même... Nous avons donné, c'est Dieu lui-même qui parle, *à Jesus Fils de Marie des caractères évidens, & nous l'avons assisté, & fortifié du saint Esprit.* Ibid. c. Ness. Ib. c. 2.

Les interprétes de l'Alcoran, en paraphrasant ce passage, attribuent à Jesus-Christ tous les caractères qui ne peuvent convenir qu'à la Divinité. Ces caractères sont la connoissance des choses cachées, le pouvoir de ressusciter les morts & de faire les plus grands miracles, l'esprit de sainteté, la puissance de l'Evangile, d'où se tire la vie de l'ame & le renouvellement du cœur. Bibl. Orient. article *Issa Ebn Miriam.*

Enfin les plus fervens parmi les Chrétiens n'ont jamais été remplis d'un enthousiasme plus ardent, & n'ont jamais parlé de Jesus-Christ d'une manière plus sublime que le fait un Poëte Persan, qui lui adresse ces vers traduits par M. d'Herbelot. Ibid.

Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles.
L'ame reprend sa vie & sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom.
Si jamais l'esprit de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité,
C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connoître, & c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré.

Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé de Jesus-Christ les détestables auteurs du Poëme de la Pucelle, des Pensées philosophiques, du Livre des mœurs, du Militaire Philosophe, & une infinité d'autres qui ne font que répéter,

les blaſphêmes des premiers. C'eſt à un Philoſophe chrétien à les confondre ; & c'eſt à ceux à qui Dieu a confié le glaive à les punir.

Article second.

Précis de ce qui fait le fond eſſentiel de la Religion de Jeſus-Chriſt.

Joan. 17 *La vie éternelle c'eſt de vous connoître, vous qui êtes le ſeul vrai Dieu, & Jeſus-Chriſt, qui eſt votre envoyé.* Ainſi parloit Jeſus-Chriſt à ſon Pere; & par ces paroles il nous préſente preſque tout ce qui fait le fond de la Religion pour le dogme, comme il nous préſente preſque tout ce qui fait le fond de la Religion pour la morale, par les huit *Béatitudes* dont nous parlerons dans la ſuite de cet article.

En conſéquence de ces paroles de Jeſus-Chriſt, on ne reconnoît dans le Chriſtianiſme qu'un ſeul Dieu, qui eſt le Créateur de l'Univers, & de tout ce qu'il renferme. Mais ce Dieu néceſſairement & eſſentiellement unique, ſubſiſte en trois perſonnes, qui ſont le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit, comme nous l'expliquons à l'article *Trinité*.

C'eſt ſur la ſeconde Perſonne, ſur le Fils, le Verbe incarné, lequel nous connoiſſons ſous le nom de Jeſus-Chriſt, qu'eſt appuyée toute la Religion Chrétienne. C'eſt lui qui étant véritablement Dieu & homme tout à la fois, met l'alliance la plus intime entre Dieu & la nature humaine; & c'eſt de cette alliance que coulent, comme des conſéquence naturelles & néceſſaires, les dogmes les plus intéreſſans & les plus inſtructifs du Chriſtianiſme, & ceux qui caractériſent mieux cette Religion, & qui l'élevent infiniment au-deſſus de toutes les autres.

Nous croyons donc que notre divin Législateur est né d'une Vierge très-pure, parce qu'en qualité de Fils de Dieu il ne pouvoit point avoir de pere parmi les hommes, & que, pour être homme comme nous, il devoit tirer son origine d'une mere, & être formé dans son sein. Or cette formation singulière de l'humanité de Jesus-Christ unie à la divinité, se fit par la vertu du Tout-Puissant, qui donna à la Vierge Marie cette miraculeuse fécondité.

Nous croyons que cet Homme-Dieu a souffert la mort, parce qu'il avoit accepté volontairement la charge d'être par l'immolation de son adorable humanité, le réparateur du péché & le Rédempteur du genre humain.

Nous croyons qu'il est ressuscité le troisième jour depuis sa mort, comme il l'avoit prédit, & comme les Prophêtes l'avoient annoncé; parce qu'il étoit impossible qu'il restât dans le tombeau, devant être jusqu'à la fin du monde, auprès de son Pere, le Médiateur des hommes, leur Avocat, leur Pontife éternel. Acte 2.

Nous croyons qu'il est monté au ciel quarante jours après sa glorieuse résurrection; parce qu'ayant rempli tout l'objet de sa venue en ce monde, il devoit retourner dans le sein de son Pere, & dans le séjour de la gloire qui lui étoit dû en récompense de ses travaux.

Nous croyons qu'avant de monter au Ciel, il a instruit ses Apôtres de tout ce qui concerne l'établissement de l'Eglise, laquelle nous devons écouter avec docilité, à laquelle nous devons obéir avec respect, sous peine d'être regardés comme des membres retranchés, & d'être traités comme des pécheurs privés des privileges & des fruits de la divine adoption.

Nous croyons que nous ressusciterons tous

à la fin du monde, & que nous serons jugés par Jesus-Christ lui-même, qui décidera sur nos œuvres, si nous sommes dignes des récompenses, ou des peines éternelles.

Nous croyons que cet Homme-Dieu, Jesus-Christ, est l'ame de toute la Religion ; qu'il y est le principe de tout, pour le mérite & pour les récompenses, parce que nous ne pouvons rien faire, si nous ne sommes aidés de sa grace ; parce que nous ne pouvons rien espérer que sur ses mérites ; parce que les Sacremens qu'il a établis dans l'Eglise pour nous communiquer ses graces, sont le fruit de sa passion & de sa mort ; parce que nous sommes par l'adoption divine entés sur lui, & unis à lui, comme le rejetton de la vigne est uni au cep de la vigne, qu'il nous donne la vie, comme le cep la donne au rejetton.

Tel est le précis des dogmes qui sont l'essentiel du Christianisme ; & l'on ne trouvera certainement rien en tout ce que nous venons de présenter qui ne soit digne de Dieu. De même on ne trouvera rien qui ne soit digne de l'homme, avantageux & honorable à l'homme, dans ce qui lui est prescrit pour la morale.

La morale chrétienne n'est autre chose que la Loi naturelle que Dieu a déja gravée dans le cœur de l'homme, mais que Jesus-Christ nous a plus clairement encore développée, en nous proposant en même tems des moyens pour y être plus sûrement & plus constamment fidéles. Pour se faire une idée juste de cette morale, il faut y distinguer nécessairement deux choses, ce qui est de précepte & d'obligation, & ce qui est de conseil & de perfection. Les préceptes nous présentent les devoirs que la nature elle-même nous prescrit,

& qui sont absolument indispensables. Les conseils nous proposent ce qu'il y a de plus généreux & de plus héroïque dans la vertu ; mais ce ne sont que des invitations aux grandes ames, & non pas des devoirs pour tous les hommes.

Les préceptes sont renfermés dans le Décalogue, ou les dix commandemens de la Loi ; & il n'est personne qui ne soit obligé de convenir qu'ils sont infiniment sages, justes, & absolument nécessaires pour le bon ordre, & pour le bonheur de toute Société. Pour les conseils, ils ne sont, ainsi que nous venons de l'annoncer, que pour ces ames généreuses, qui, enflammées par les exemples du divin Législateur, s'élevent au-dessus de tout, sacrifient tout, passions, plaisirs, intérêts humains, & qui se proposent de vivre sur la terre comme les Immortels vivent dans les cieux.

Les heureux fruits de la morale chrétienne nous sont présentés de la manière la plus engageante dans les Béatitudes évangéliques. On ne trouvera certainement point de maximes plus pures, plus belles, & plus vraies que celles que nous y donne Jesus-Christ.

Heureux, nous dit-il, ceux qui sont humbles & modestes dans leur manière de penser ; c'est-là ce qui leur assurera le Royaume des Cieux. Matth. 5

Heureux ceux dont la douceur fait le caractère ; c'est-là ce qui leur gagnera tous les cœurs.

Heureux ceux qui souffrent avec résignation ; c'est-là ce qui leur attirera les consolations du Pere céleste.

Heureux ceux qui aiment la paix, l'union,



la concorde ; parce qu'ils seront regardés comme les vrais enfans de Dieu.

Heureux ceux qui soupirent après la justice ; la vertu, la sainteté, parce que Dieu remplira leurs saints désirs.

Heureux ceux qui, touchés des maux de leurs freres, sont généreux à les soulager ; parce qu'ils retrouveront les mêmes sentimens dans le cœur de Dieu à leur égard.

Heureux ceux dont l'ame est pure & innocente ; la connoissance des divines perfections sera la récompense de leur innocence & de leur pureté.

Heureux ceux qui souffrent courageusement la persécution pour la défense de la vertu & de la sainteté ; parce qu'ils s'assurent par-là le Royaume des Cieux.

Qu'on recherche, qu'on parcoure, qu'on étudie tous les Philosophes, Moralistes & Législateurs les plus vantés, qu'y trouvera-t-on qui approche de la beauté, de la sainteté, de la sublime sagesse de ces maximes de Jesus-Christ ? & quels hommes que ceux qui seroient formés par ces maximes, & qui ne régleroient leur conduite que par ces divines leçons !

Article troisieme.

Etablissement du Christianisme dans le monde.

L'établissement du Christianisme dans le monde est un de ces prodiges dont l'événement seul peut attester la possibilité & la vérité. La grandeur de l'entreprise & la foiblesse des moyens employés pour la faire reussir, sembloit en rendre l'exécution absolument impossible ; & l'étendue des succès, malgré les obstacles les plus insurmontables, nous

jettent dans l'étonnement, & nous forcent à y reconnoître néceſſairement la main de Dieu.

Quel étoit en effet l'objet de cette entrepriſe ? C'étoit 1°. de convaincre d'aveuglement & de folie, des hommes qui ſe croyoient fort éclairés. 2°. De faire quitter des Religions douces & commodes, & qui ne gênoient aucunes paſſions, pour en faire embraſſer une qui eſt l'ennemie de toutes les paſſions, & qui ſemble n'être appliquée qu'à les combattre, les réprimer & les contraindre. 3°. De faire recevoir comme des vérités inconteſtables, les dogmes les plus inconcevables, & dont les conſéquences ſont les plus effrayantes, & de les faire recevoir par des hommes ennemis de toute contrainte dans la manière de penſer. 4°. De détruire des cultes que leur ancienneté rendoit reſpectables, de renverſer des Temples que l'autorité publique & les Princes avoient fait élever; d'abbattre des idoles qu'on s'étoit accoutumé à regarder avec vénération. 5°. Enfin de faire regarder comme ſuperſtition déteſtable, extravagante, criminelle, ce qu'on avoit auparavant pratiqué ou reſpecté par Religion. Telle étoit la révolution qui devoit ſe faire dans les eſprits, dans les Villes, dans les Royaumes & dans les Empires, par l'établiſſement du Chriſtianiſme. Grandeur de l'entrepriſe.

Et qui ſont ceux par qui doit ſe faire cette étonnante révolution ! Ce ſont douze hommes ſimples, ignorans, très-pauvres, dénués de tout ſecours, de tous moyens, de tout appui. Ce ſont eux qui doivent déſſiller les yeux aux ſuperſtitieux, ramener aux bonnes mœurs les débauchés, inſpirer l'humilité aux Philoſophes & aux Savans, ſe faire écouter & reſpecter par les Puiſſances du monde, détruire les anciennes Religions, & faire rece- Foibleſſe des moyens.

voir celle d'un homme qui avoit été condamné depuis peu à une mort honteuse dans la ville de Jérusalem.

Mais comment s'y prennent-ils pour opérer un changement si difficile & si prodigieux ? Ils étonnent d'abord le monde par le spectacle tout nouveau de leurs vertus ; vertus les plus sublimes & les plus pures ; vertus qui n'avoient point encore été connues, & encore moins pratiquées ; vertus si parfaites, qu'on n'auroit pas cru que l'homme en fût capable. Ils mettent en pratique toutes ces maximes admirables que leur a enseigné leur Maître Jesus-Christ, & c'est en son nom qu'ils annoncent *la bonne nouvelle* du Royaume des Cieux & la rémission des péchés pour ceux qui croiront en lui, & qui embrasseront sa doctrine. Qu'attendent-ils, que demandent-ils pour récompense de leurs soins & de leurs travaux ? Rien autre chose que la consolation de voir ceux qu'ils instruisent, devenir les disciples de Jesus-Christ & les imitateurs de ses vertus. Ils ne voient rien dans le monde qui soit digne de leurs desirs. Sanctifier le genre humain, & mourir victimes de leur zèle, voilà toute leur ambition.

Prodige des succès.

Maintenant comment ces hommes extraordinaires furent-ils écoutés, & quels furent leurs succès ? Ils furent tels qu'on devoit les attendre d'hommes qui sont envoyés de Dieu, remplis du Saint-Esprit, & supérieurs à toutes les craintes, les desirs, les intérêts humains.

Après s'être partagé l'Univers entr'eux, ils se séparent, & vont annoncer la nouvelle Religion chacun dans les régions qui leur sont échues. Le nom de Jesus-Christ retentit en même tems dans presque toute l'étendue de

l'Empire Romain, & au-delà même de l'Empire Romain. Saint Pierre, le premier & le chef de ces hommes généreux, fait mention dans une de ses Lettres, des Eglises Chrétiennes qui étoient déja établies dans les Royaumes de Pont, de Cappadoce, de Galatie, de Bythinie, & de la grande province d'Asie. Saint Jacques gouverne l'Eglise de Judée; Saint Marc établit celles d'Egypte; Saint Barnabé en forme un grand nombre dans l'isle de Chypre; Saint Paul parle dans ses Epîtres, des Eglises répandues dans la Grèce, la Cilicie, la Syrie, l'Arabie: il annonce le projet qu'il a de passer jusqu'en Espagne: il félicite les Chrétiens de Rome de ce que leur foi est déja annoncée par toute la terre. La Tradition nous apprend que les Apôtres Thomas & Barthelemi pénétrerent jusques dans les Indes, la Perse & la Bactriane. Enfin il est prouvé par des monumens authentiques, qu'il n'y avoit presque aucune partie du monde connu, où, du tems des Apôtres même, le nom de Jesus-Christ ne fût déja révéré & adoré.

1. Petr. cap. 1.

Act. cap. 13.

Ces Eglises ne furent pas d'abord bien nombreuses; mais elles augmenterent & s'accrurent avec une rapidité qu'on ne pouvoit regarder que comme un prodige. Pline, qui vivoit dans le premier siècle de l'Eglise, dit que le Christianisme étoit déja répandu non-seulement dans les villes, mais dans les villages & les campagnes; qu'il avoit été embrassé par un très-grand nombre de personnes de tout âge, tout état, toute condition; que les Temples des Idoles étoient abandonnés, & qu'on trouvoit peu de personnes qui vinssent encore offrir des victimes aux Dieux. *Multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque*

Plin. Epist. lib. 10. *sexûs etiam vocantur in periculum. Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est. Certè satis constat prope jam desolata Templa cœpisse celebrari, & sacra solemnia diu intermissa repeti, passimque venire victimas, quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur.* Tel étoit le compte qu'un Magistrat Payen rendoit à l'Empereur des progrès du Christianisme. Marc-Aurele, dans sa Lettre au Sénat, nous instruit du grand nombre de Chrétiens qu'il y avoit dans les armées Romaines. *Environné*, dit-il, *par une multitude innombrable de barbares, & resserré dans des gorges, je fis venir ceux que nous appellons Chrétiens, & je fus étonné du grand nombre qu'il s'en trouva parmi mes soldats.* (Apud Justin.)

Mais rien ne nous fait mieux connoître le prodigieux accroissement du Christianisme que ce que Tertullien représente au même Sénat dans la belle Apologie qu'il lui adresse pour les Chrétiens : *Ce sont les Chrétiens qui remplissent aujourd'hui vos Villes, vos Isles, vos Colonies, vos Assemblées, vos Camps, vos Tribus, vos Décuries, vos Places. Si cette multitude de sujets vous abandonnoit aujourd'hui, votre Puissance seroit comme anéantie par cette perte. Il vous resteroit plus d'ennemis que de citoyens. Le nombre de vos ennemis n'est moins considérable, que parce que presque tous les citoyens sont maintenant Chrétiens.* (Tertul. Apolog. cap. 37.)

Pour mieux sentir encore le prodige de cette étonnante révolution opérée par l'établissement du Christianisme, il sera bon de faire attention aux mœurs qui régnoient alors dans le monde, & aux mœurs nouvelles que le Christianisme y introduisit.

Obstacles surmontés. Les lumières de la raison n'étoient pas entièrement éteintes parmi les hommes, mais on ne se servoit guère de ce flambeau. L'habitu-

de au vice étoit si générale, qu'elle avoit ôté au vice même toute son horreur; les passions les plus honteuses étoient devenues si fortes, qu'on ne soupçonnoit pas de crime, & qu'on regardoit même comme licite & innocent tout ce qu'elles inspiroient, ou demandoient.

Les injustices & les autres crimes contraires à la société, quelque condamnés qu'ils fussent par la raison, n'étoient guères arrêtés que par la force des Loix. Il restoit bien quelques lueurs des principes de vertus, & quelques Sages les rappelloient bien quelquefois dans leurs écrits. Mais ces principes étoient assez inefficaces : on convenoit de leur beauté ; mais on aimoit mieux vivre à la manière des Dieux impudiques, voleurs, colères, vindicatifs, que l'on adoroit, que selon les sages préceptes des Socrate & des Platon, que l'on se contentoit d'admirer.

Mais quand le Christianisme commença à paroître sur la terre, alors on y vit paroître en même tems ces belles vertus, qu'on auroit cru bien plus admirables que pratiquables; l'innocence des mœurs, la chasteté, la pudeur, le mépris des richesses, la fuite de toutes les voluptés, l'amour de la justice envers tout le monde, la patience à souffrir sans récrimination & sans plainte. Alors on vit des hommes admirables & irréprochables en tout, & dans qui on ne trouvoit rien à condamner que leur constance inébranlable à s'éloigner du culte public des Dieux. Ce sont les Payens même qui nous en fournissent les preuves les plus incontestables, & auxquelles la Philosophie ne peut rien absolument répliquer.

Pline mande à Trajan que tout ce qu'il a pu découvrir sur les Chrétiens, *c'est qu'ils s'en-*

Plin. Epist. lib. 10. *gagent par serment à ne commettre jamais ni vols, ni adulteres, ni brigandages, à ne manquer jamais à leur parole, à ne jamais nier un dépôt confié; c'est que dans leurs assemblées, qu'ils ont coutume de tenir avant le jour, ils chantent les louanges de Christ, qui est leur Dieu, & qu'ils finissent par un repas simple & innocent.* Les reproches du bouillant Cecilius dans Minutius Felix, renferment un témoignage aussi glorieux aux Chrétiens que celui de Pline. *Toujours craintifs & scrupuleux,* Minut. Felix. leur dit-il, *vous vous privez des divertissemens honnêtes, vous n'allez point aux spectacles, vous n'assistez point aux fêtes qui se donnent, on ne vous voit point dans les festins publics; par l'espérance vaine d'une résurrection à venir, vous renoncez aux douceurs de la vie présente.* Le fameux apostat Julian. ad Arsac. Pont. Julien ne peut pas s'empêcher de reconnoître la généreuse charité des Chrétiens à soulager les malheureux de quelque Religion qu'ils soient, à faire part de leurs biens à tous ceux qui sont dans le besoin; & il avoue qu'ils courent à la mort avec la même allegresse, que les abeilles volent à leur ruche. Enfin on peut dire que l'établissement du Christianisme fut l'époque de la révolution la plus surprenante dans les mœurs, de la cessation des vices les plus odieux & les plus contraires à la raison & à l'humanité, & de la naissance des plus pures & des plus admirables vertus dans l'univers.

On sent bien qu'une révolution aussi surprenante, & un changement aussi prodigieux, ne pouvoit être l'ouvrage que de Dieu même; & c'est ce que le grand Apôtre nous re- 1. Cor. c. 2. présente de la manière la plus sublime & la plus lumineuse dans sa première épitre aux Corinthiens. C'est-là qu'il nous fait voir que l'établissement de la Religion devoit être né-

cessairement fondé sur la destruction des passions de l'homme ; que cette destruction des passions ne pouvoit s'opérer que par le mystère de la Croix ; que ce mystère renferme tous les trésors de la sagesse & de la puissance divine ; que cette sagesse & cette puissance a été le principe de ces vertus sublimes qui ont étonné l'Univers, & de ce courage invincible qui a résisté à trois siécles des plus sanglantes & des plus barbares persécutions ; qui a lassé les persécuteurs eux-mêmes ; qui les a forcé enfin de renoncer au dessein d'arrêter & d'empêcher l'établissement de la Religion de Jesus-Christ, comme nous allons le faire voir dans l'article suivant.

ARTICLE QUATRIEME.

Horreurs des persécutions contre les Chrétiens.

Comme il n'y a rien dans la Religion Chrétienne qui puisse blesser les droits, ou qui soit contraire aux devoirs de la société, & que les Romains étoient assez en usage de ne point gêner les peuples sur leur Religion, il y a toujours lieu d'être surpris qu'ils ayent excité des persécutions aussi injustes, aussi cruelles, aussi opiniâtres, que celles qu'a essuyées de leur part le Christianisme, & que ce ne soit qu'après avoir vu couler inutilement des fleuves de sang pendant trois siécles, qu'on a enfin accordé la paix au nom Chrétien.

Pour ne rien laisser à désirer au lecteur sur un point si important, & pour confondre entièrement les raisonneurs & les incrédules, nous nous attacherons 1°. à découvrir les véritables causes de ces persécutions ; 2°. nous ferons voir jusqu'à quel excès de cruauté & de fureur elles ont été portées : & de-là on

sera dans la néceffité de conclure que jamais cause ne fut plus juste & plus sainte que celle pour laquelle souffrirent les Chrétiens, & qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur inspirer un courage aussi invincible, une constance aussi universelle, & une force aussi supérieure à toutes celles que la nature & les plus grands intérêts humains auroient jamais pu donner.

Véritables causes des persécutions.

Le seul crime des Chrétiens fut leur Religion. L'unique cause des persécutions qu'ils essuyerent fut leur fermeté courageuse à refuser d'adorer les Dieux de l'Empire, & à ne vouloir reconnoître d'autre Dieu que le Créateur du ciel & de la terre. Il n'est rien de mieux prouvé par les Edits des Empereurs, & par les actes proconsulaires ou procédures, & Sentences prononcées contre les Martyrs.

En remontant depuis les Edits de Diocletien & de Maximien, lesquels furent ensuite adoptés par Galere & par Maximin, en remontant de ces Edits jusqu'à Domitien & à Neron, on trouve que le refus d'adorer les Dieux de l'Empire, étoit toujours le point sur lequel étoit appuyée la condamnation des Chrétiens.

Ad Sab. Epist. apud Euseb.

Maximin dit que *les Empereurs s'étoient appliqués à remettre dans le bon chemin ceux qui s'en étoient écarté, & à les obliger à adorer les Dieux de l'Empire, mais que les Chrétiens se précipitoient d'eux-mêmes avec une témérité aveugle dans les derniers périls, & que rien ne pouvoit vaincre leur obstination.* Il s'exprime en un autre endroit en ces termes: *Nos prédécesseurs Diocletien & Maximien, voyant que presque tout le monde renonçoit au culte des Dieux pour se faire Chrétiens, ordonnerent avec grande justice que ceux qui auroient quitté leur Religion, seroient contraints par les supplices à la reprendre, &c.* Ces Edits de Diocletien & de

Maximien, dont parle Maximin, avoient été publiés en 303 ; on en trouve la substance dans Eusebe de Cesarée ; & l'Auteur du Livre *de mortibus persecutorum*, la représente ainsi : *On donna un Edit par lequel les Chrétiens étoient privés de toute dignité, étoient condamnés aux tortures, & ne devoient pas être reçus à aucune plainte en justice pour insultes à eux faites, pour biens injustement usurpés, pour attentats commis contre l'honneur de leurs femmes.* Cet Edit fut aussi-tôt suivi d'un autre encore plus violent, & qui inonda de sang tout l'Empire. Euseb. Hist. l. 8

Cinquante ans auparavant, l'Empereur Valerien avoit déja ordonné que *les Evêques, les Prêtres, les Diacres fussent punis de mort ; que les Sénateurs, les Chevaliers Romains, les hommes de qualité qui se feroient Chrétiens, fussent dépouillés de leurs biens & de leur dignité ; & que si après cela ils persévéroient dans leur attachement à la Religion Chrétienne, ils fussent condamnés à mort.* Cet Edit expliquoit ensuite les différens genres de peines contre les autres Chrétiens. Cypri. Epist. 82

Nous avons quantité d'actes de Martyrs sous l'Empereur Dece, lesquels sont des instructions de procès, & des interrogatoires tirés des Greffes publics, où l'on voit toujours les Chrétiens condamnés pour leur Religion. Voyez Ruinart

Le monstre Maximin, qui fut l'horreur du Sénat, des Armées, & de tout l'Empire par sa barbarie & sa cruauté, ne les épargna point. Spartien, l'historien de Severe, nous apprend que cet Empereur défendit sous de grièves peines qu'on embrassât le Christianisme. Firmil. Epist. apud Cypr. Spart. in Severo.

La fameuse lettre de Pline à Trajan, & la réponse de cet Empereur, nous apprennent qu'on ne poursuivoit les Chrétiens pour aucun autre crime, que pour leur attachement à leur Religion. Brutius, Dion Cassius &

d'autres auteurs Payens, nous fourniſſent des détails de la perſécution ſous Domitien ; & l'on trouve dans Tacite & Suétone, une partie de ce qui ſe paſſa ſous celle de Neron.

Il eſt donc démontré que les Chrétiens ont été perſécutés pour leur Religion, que cette Religion faiſoit tout leur crime, que ces perſécutions ont duré près de trois cens ans, avec quelques intervalles néanmoins de tems en tems. Voyons maintenant quelles en ont été les horreurs, les barbaries, & les incroyables cruautés, afin qu'il ne manque rien à cette belle preuve de la Divinité de la Religion Chrétienne.

Horreurs des perſécutions.

Dans ces premiers, & en même tems ces beaux ſiécles qui virent naître le Chriſtianiſme, chaque fidéle pouvoit ſe regarder comme une victime qui devoit un jour être menée à l'Autel ; & en prenant le nom de Chrétien, il falloit être déterminé à porter ſa tête ſur un échaffaut, & à expirer dans les tourmens. On ne devoit pas s'attendre à autre choſe, en voyant les horribles & effrayantes cruautés qu'on exerçoit ſur ceux qui avoient embraſſé cette Religion. L'Empereur Néron, ce monſtre dont le nom préſente d'abord l'idée de toutes les infamies & de tous les crimes, fut le premier qui perſécuta les Chrétiens. Voici comment Tacite nous peint les horribles tourmens qu'il leur fit ſubir. « Il » fit périr par les ſupplices les plus recherchés » ceux qui profeſſoient la Religion Chrétienne, dont l'Auteur eſt Chriſt, que Ponce » Pilate, Gouverneur de Judée, condamna à » mort ſous l'Empire de Tibere. On ſaiſit d'abord ceux qui s'avouoient Chrétiens, & » par leurs déclarations on en découvrit une » prodigieuſe multitude d'autres qui l'étoient » également.

Annal. lib. 15.

» également. En les faisant périr, on se fai-
» soit encore un jeu barbare des cruautés
» qu'on exerçoit contr'eux. Les uns, couverts
» de peaux de bêtes sauvages, étoient exposés
» aux chiens pour en être déchirés ; les au-
» tres étoient attachés à des croix & à des
» poteaux, ou bien ils étoient enduits & pré-
» parés de telle manière, qu'ils fussent tout
» enflammés, & pussent servir de lumière
» pendant la nuit. » Un autre Auteur payen nous apprend que Néron, dans cet horrible spectacle qu'il donna, faisoit enduire de cire ceux qu'il avoit condamnés, afin qu'ils fussent pour les spectateurs des flambeaux vivans, & qu'il leur avoit fait enfoncer un pieux sous le menton, pour leur faire tenir la tête droite, tandis qu'ils brûloient. Tel fut le prélude des persécutions Chrétiennes, & tel en fut le premier auteur.

Juven. Com.

Les barbaries ne furent pas moins affreuses sous les autres persécuteurs. Les grils ardens, les roues armées de lames tranchantes, les ongles de fer, les dents des bêtes féroces, les chevalets, les buchers, c'est-là ce qui étoit préparé dans la plûpart des villes pour les Chrétiens. Tertullien nous apprend qu'on leur donnoit le nom de *Sarmentarii* & de *Semaxii*, c'est-à-dire *de gens à sarment, de gens à pieux*, parce qu'on employoit des sarmens pour les brûler à feu lent, ou qu'on les empaloit tout vivans, pour leur faire souffrir encore en cet état de nouveaux supplices. Souvent après les avoir tourmenté sur le chevalet, & leur avoir déchiré le corps jusqu'à découvrir les entrailles avec des ongles & des peignes de fer, on y appliquoit encore le feu, on répandoit du sel sur leurs plaies, on les arrosoit d'eau ou d'huile bouillantes, pour

Vid. Passim apud Ruinart.

augmenter les douleurs, sans avancer le moment de la mort. On ne peut pas lire sans frémissement & sans horreur les actes authentiques de la plupart de nos Martyrs.

Eusèb. Hist. La lettre de l'Eglise de Lyon aux Eglises d'Asie, dans laquelle elle leur rend compte des combats qu'elle a soutenu de la part des Payens, est un monument frappant & des excès inconcevables de la cruauté Payenne, & de la force invincible des Martyrs de Jesus-Christ. On voit d'une part une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards de l'un & l'autre sexe, dont le seul crime est le nom de Chrétien; de l'autre on voit des Magistrats, des Bourreaux, un grand peuple tout idolâtre, dont le nom seul de Chrétien allume la fureur, & qui se prépare avec joie à repaître ses yeux cruels des tourmens qu'on va leur faire souffrir. On voit une fille délicate passer plusieurs jours de suite par divers genres de tortures, un saint Attale n'avoir d'autre siége qu'une chaise de fer ardent, & posée au milieu d'un grand brasier; une multitude de victimes si grande que le sang coule par ruisseaux dans les rues de Lyon, comme les monumens publics l'attestent encore aujourd'hui. Ailleurs la barbarie des persécuteurs imagine des épreuves d'un genre tout différent. On plie avec effort des branches d'arbres, on y attache les Chrétiens par divers membres, afin que les arbres se remettant dans leur premier état par le ressort naturel, les Martyrs en fussent démembrés & équartelés. D'autres sont cloués par un seul membre à des poteaux, & on les y laisse jusqu'à ce qu'ils expirent. On suspend des femmes Chrétiennes à des arbres par un pied, pour donner un spectacle qui outrage égale-

Sainte Blandine.

Eusèb. lib. 8.

ment l'humanité & la pudeur. On plonge des Ib. l. 6.
Martyrs lentement dans l'huile bouillante, comme ſainte Potamienne ; on en hache par morceaux, comme S. Adrien ; on en perce Act.
avec des broches ardentes comme S. Probe, Sinc.
S. Andronique ; enfin un Commandant d'Alexandrie ordonne aux Bourreaux de traiter les Chrétiens comme s'ils n'étoient plus, c'eſt-à-dire comme s'ils étoient abſolument Euſeb.
ſans aucun ſentiment dans les ſupplices. lib. 8.

On eſt étonné que des hommes ayent été capables d'exercer de ſi horribles barbaries ſur leurs ſemblables ; & l'on ſera peut-être tenté de croire qu'il y a de l'exagération dans le récit qu'on en fait. C'eſt ce que ne ceſſent de dire les beaux eſprits, les Philoſophes, les Apoſtats. Nous ne recourrons pas aux témoignages des Chrétiens pour prouver nos aſſertions ; ce ſeront de nouveaux témoignages des Payens mêmes, que nous employerons pour confondre ces forcenés ennemis du Chriſtianiſme.

Le panégyriſte de Julien, Libanius, dans l'oraiſon funébre de cet Apoſtat, fait le détail des divers genres de tourmens, du fer, du feu, des mutilations employées contre les Chrétiens par les perſécuteurs, & il repréſente (pour nous ſervir de ſes propres expreſ- Fabr.
ſions) les horribles fleuves de ſang qu'ils ont Bibliot.
fait couler. L'Edit de Galere en 305 ordonnoit qu'on commençât par faire éprouver aux Chrétiens tous les divers genres de tortures, & qu'on finît par les brûler à petit feu. *Ut post* De
tormenta lentis ignibus urerentur. Celui de Dece Mort.
& celui de Valerien ordonnent les tortures, Perſ.
les flammes, les bêtes feroces, & tous les plus cruels ſupplices contre ceux qui rufuſeront de ſacrifier aux Dieux. Nous avons déja

rapporté ce que Tacite, Suétone, & Pline nous fournissent sur le même sujet. Enfin la plupart des actes des Martyrs sont des pièces que nous fournissent les Payens eux-mêmes, puisque ce sont les actes de leurs procès, dont les Chrétiens obtenoient par argent la permission de tirer des copies. On ne peut donc pas se permettre le moindre doute sur les horreurs & les barbaries des persécutions.

Progrès de la Religion malgré les persécutions.

Cependant, malgré l'épouvante & l'effroi que ces horribles spectacles devoient inspirer, la Religion ne laissoit pas de s'étendre, & d'étonner par la rapidité inconcevable de ses progrès. Le sang des Martyrs, selon l'énergique expression de Tertullien, étoit comme une semence féconde qui produisoit des Chrétiens par milliers. Plus on faisoit d'efforts pour les écraser, plus ils se multiplioient; plus on travailloit à étouffer cette Religion, plus elle prenoit d'accroissement; on exterminoit les peuples, les villes entières, sans pouvoir l'exterminer elle-même. Les rues & les places publiques étoient quelquefois toutes remplies d'échaffauts sanglans, & tout couverts de victimes & de cadavres. Eusebe de Cesarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante & jusqu'à cent Chrétiens tourmentés en même tems, & ces cruelles boucheries durer plusieurs années de suite sans interruption. Il cite une ville d'Asie, où tout étant Chrétien, noblesse, peuple, Magistrats, on expédie l'exécution, en faisant brûler la ville avec tous ses habitans. Il rapporte une lettre de Maximin aux Magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les Chrétiens de leurs murs & de leur territoire. Et à quoi aboutissent tous ces barbares efforts, quel est l'effet d'une fureur si opiniâtre, & si

Eusеb. Hist. l. 8

générale ? C'eſt qu'avant la mort des perſécuteurs, malgré leur formidable puiſſance, malgré les effrayans ſpectacles qu'ils donnent, malgré les fleuves de ſang qu'ils font couler, malgré les buchers qu'ils allument de toute part, c'eſt qu'avant leur mort plus de la moitié de l'Empire étoit déja Chrétien.

Certainement un homme qui eſt véritablement philoſophe, & qui connoît le cœur humain, ne pourra jamais attribuer un pareil changement ni aux propres forces de la nature, ni à celles du préjugé, ni à l'entêtement & à l'opiniâtreté. Trois ſiécles de maſſacres, de buchers, de tourmens de tous les genres, ſoufferts volontairement, patiemment, courageuſement ! On ſent que les forces naturelles ne vont pas juſques-là. On eſt obligé d'en rechercher d'autres cauſes, & de recourir à une puiſſance ſurnaturelle & divine. Les Payens ne pouvant rendre aucune raiſon de la conſtance des Chrétiens, l'appelloient une obſtination invincible & inconcevable ; & Porphyre cite un Oracle d'Apollon, qui dit qu'on réuſſiroit plutôt à graver ſur l'onde, & à voler avec la légéreté des oiſeaux, qu'à faire changer un Chrétien de Religion.

Euſeb. Præp. Evang.

Nos Philoſophes modernes, ſentant combien cette manière de raiſonner ſur la conſtance & le courage des Martyrs eſt peu ſatisfaiſante, prennent une autre voie pour ôter au Chriſtianiſme cette preuve éclatante de divinité.

Paralele des Martyrs du Chriſtianiſme avec ceux des

Si le Chriſtianiſme a eu des Martyrs, diſent-ils, les autres Religions ont eu auſſi les leurs ; ainſi les Chrétiens ne peuvent rien conclure de-là en faveur de leur Religion.

Pour faire ſentir combien ce raiſonnement

autres Religions. est pitoyable, donnons quelques momens à comparer ces Martyrs du Christianisme, avec les Martyrs prétendus des Religions humaines; à les comparer, dis-je, pour la vertu, le nombre, la qualité, la constance & la cause de leur mort, & nous verrons jusqu'à quel point l'impiété & l'incrédulité sont capables de porter la mauvaise foi & l'esprit de séduction.

1°. Pour les vertus. Nous avons déja rapporté dans l'article troisième les témoignages que Pline, Cecilius, Julien l'apostat, & plusieurs autres auteurs du Paganisme furent forcés de rendre aux vertus & aux mœurs des Chrétiens.

Mais voici ce que nous devons encore ajouter. D'abord les Payens convenoient de bonne foi que l'innocence des mœurs, l'amour de la justice, la patience, la sobriété caractérisoient les adorateurs de Jesus-Christ. Tertull. apol. 46 Tertullien, dans son Apologétique adressé aux Empereurs & au Sénat, leur démontre que l'Empire n'a point de sujets plus fidéles, plus obéissans, plus soumis que les Chrétiens, & il leur donne le défi de citer un seul Chrétien parmi les factieux qui ont jamais troublé l'Empire. Athénagore, dans son Apologie à l'Empereur Marc-Aurele, lui représente jusqu'à quel point les Chrétiens portent le respect, le zèle & l'obéissance pour leurs Souverains. Ibid. c. 50. Vous l'avez vu dernièrement, dit encore Tertullien, lorsque vous condamnâtes un Chrétien à être conduit dans un lieu infâme, que nous avons plus d'horreur de ces sortes de crimes, que des plus horribles tourmens. Acta Martyrum. Tu ne peux pas être Chrétienne, disoit le Juge Gaïus à sainte Afra, laquelle avant son baptême avoit mené une mauvaise vie : car

les Chrétiens ne reçoivent point parmi eux des gens de cette ſorte.

Telle étoit l'idée que les Payens eux-mêmes avoient de la vertu des Chrétiens. Nous donnons hardiment le défi à tous les Philoſophes d'oppoſer quelque choſe à ce que nous avançons, ou de citer en faveur des prétendus Martyrs des Religions purement humaines, des témoignages ſemblables à ceux que nous apportons.

2°. Le nombre des Martyrs Chrétiens jette dans l'étonnement l'homme qui penſe, & fait frémir celui qui a quelque ſentiment d'humanité. Nous avons déja vu que Libanius comparoit aux fleuves cette prodigieuſe quantité de ſang chrétien que les perſécuteurs avoient fait couler. Nous avons vu les horribles exécutions qui ſe firent à Lyon ſous Marc-Aurele. Nous ſavons que l'Edit de Dece condamnoit à mort tous les Chrétiens ſans diſtinction d'âge, de ſexe, de condition; que dans la perſécution qui commença en 303, ſous Dioclétien & Maximien, & qui continua ſous Galere & ſous Maximin juſqu'en 312, on immoloit les Chrétiens par milliers dans la plus grande partie de l'Empire, & que le nombre des victimes fut ſi grand alors, qu'on appella ce tems l'Ere ou l'époque des Martyrs. Enfin ce qui eſt démontré, c'eſt que le nombre des Martyrs connus va au-delà de pluſieurs millions.

Apud Sur.

Nos Philoſophes n'ont pas encore déterré les martyrologes Payens & Mahométans, pour les oppoſer aux nôtres. Nous verrons dans un moment ce qu'il faut penſer des matyrologes Proteſtans.

3°. Si l'on fait attention à la qualité de ceux qui ont donné leur ſang pour Jeſus-Chriſt,

on y trouvera un ſujet d'étonnement plus grand encore que dans tout ce que nous avons déja préſenté. On voit parmi les Martyrs des ſages, des philoſophes, des ſavans, des hommes très-éclairés, tels que les Juſtins, les Apollonius, les Cyprien, les Pionius, les Phileas, les Pamphiles, les Lucien. On y voit des Sénateurs, des premiers Officiers du palais & des armées, des parens même des Empereurs, comme Flavius Clémens, de la famille de Domitien; Marius, à qui on donne dans ſon épitaphe le titre de *Dux Militum*; Sébaſtien, Capitaine des gardes de Dioclétien; Chriſogone & Doſithée, chambellans du même Empereur; Cantien, qui étoit de la famille Conſultaire des Aniciens; Marcellus, Hermés, Officiers de Légion; Andronique, qui étoit d'une des premières familles d'Ephèſe. On y voit des Dames de la plus haute naiſſance, comme Flavie Domitille, Perpétue de Carthage, Sabine, Cecile, Romaines; on y voit une multitude de vieillards qui préſentent généreuſement leurs membres glacés aux bourreaux; d'enfans qui, n'ayant pas encore goûté les douceurs de la vie, ſe hâtent de la ſacrifier à Jeſus-Chriſt. On y voit des femmes délicates, de jeunes fille de qualité, capables de s'effrayer de tout, excepté de la mort que l'on ſouffre pour le nom Chrétien.

Aringh. Rom.

Que l'homme qui a l'ame droite reflèchiſſe, & qu'il nous diſe ſi la nature, le préjugé, l'entêtement peuvent inſpirer une force auſſi héroïque, auſſi générale, auſſi conſtante, & ſi l'on n'eſt pas obligé de recourir ici à une force & à une puiſſance ſurnaturelle.

4°. La conſtance des Martyrs mérite encore notre attention. Pendant trois ſiécles on a fait couler le ſang des adorateurs de Jeſus-

Chriſt ; les perſécuteurs ont toujours été implacables , les bourreaux infatigables , & les Chrétiens invincibles. Le Chriſtianiſme s'eſt toujours accru , étendu , a toujours triomphé au milieu des buchers , des maſſacres , & a rempli de ſes glorieux & ſanglans trophées tout l'Univers. Qu'eſt-ce que l'incrédule nous préſentera pour faire parallele à cette conſtance ?

5°. Enfin ce qui diſtingue encore mieux les Martyrs du Chriſtianiſme des prétendus Martyrs des autres Religions , c'eſt la cauſe de leur mort. Irréprochables en tout , de l'aveu des Payens mêmes , ils ne ſont condamnés que pour leur Religion. En eſt-il de même de ceux qui ſont dans les martyrologes Proteſtans ? En eſt-il de même d'un Crammer , Primat d'Angleterre , dont les fourberies , les mauvaiſes mœurs , les variations ſur la Religion ſont aſſez connues ; d'un Claude Brouſſon , atteint & convaincu de trahiſon & de conſpiration contre l'Etat , & que le ſage Voltaire compare aux Etienne , aux Polycarpe , aux Irénée. On trouvera dans ces martyrologes des rebelles , des Martyrs forcés , dont les procédures criminelles ſont un contraſte aſſez remarquable avec les actes de nos Martyrs.

Au reſte , on convient ſans peine qu'il peut bien abſolument y avoir eu quelques Martyrs de l'erreur dans les fauſſes Religions , parce qu'il peut toujours ſe rencontrer quelques hommes entiérement dominés par le fanatiſme , ou aveuglément entraînés par une orgueilleuſe & indomptable obſtination. Mais l'homme raiſonnable les comparera-t-il aux Martyrs de l'Egliſe ?

ARTICLE CINQUIÈME.

Les conséquences de ce qui a été exposé dans les articles précédens.

Nous venons de présenter au lecteur le portrait du Fondateur du Christianisme, le précis de ce qui fait le fond de cette Religion, le prodige de son établissement dans le monde, & l'horreur des persécutions qu'elle a eu à soutenir. Ces tableaux sont trop frappans pour ne pas faire la plus forte impression sur celui qui les considère attentivement. Cela doit ensuite faire naître une foule de pensées, de sentime[illegible] de réflexions ; & voici les conséquences qu'on ne peut pas s'empêcher d'en tirer.

I.

Quelque belle que soit la Religion Chrétienne dans la spéculation, l'homme ne pouvoit pas naturellement être porté à l'embrasser ; il devoit même y avoir une opposition insurmontable ; parce que malgré toute sa beauté, elle devoit toujours le rebuter par la nouveauté de ses dogmes incompréhensibles, & par l'austérité de son effrayante morale. Cependant l'homme l'a reçue, l'univers entier l'a embrassée. Qu'est-ce qui a donc pu vaincre cette opposition si forte, si naturelle, si insurmontable ? Rien d'humain n'en a été capable. Il faut donc que Dieu y soit intervenu.

II.

Trois choses peuvent être regardées comme des prodiges dignes de l'attention de l'esprit humain ; & l'on ne peut pas les considé-

rer sans étonnement : 1°. l'universalité d'une Religion aussi absurde que l'idolâtrie : 2°. l'étendue d'une Religion aussi grossière que celle de Mahomet : 3°. l'établissement d'une Religion aussi contraire aux inclinations de l'homme, que celle de Jesus-Christ.

Or, on peut rendre raison des deux premiers prodiges, sans sortir des causes naturelles ; & les causes naturelles ne suffisent pas pour rendre raison du troisième.

Donc la Religion Chrétienne est la seule dont l'établissement ne puisse être, & ne doive être attribué qu'à Dieu.

La seconde proposition est d'une évidence qui ne peut se contester. L'absurdité de l'idolâtrie ne s'établit que par l'ignorance & les passions ; le Mahométisme, que par la violence & par les armes ; le Christianisme, que par une patience supérieure à toutes les forces de la nature, & par un courage qui élevoit ses sectateurs au-dessus de tous les motifs & de tous les intérêts humains. Ces trois différens points sont également démontrés.

III.

Il n'est pas possible de rendre autrement raison de la force & du courage des Martyrs, qu'en disant qu'il venoit de Dieu, & qu'il n'y avoit que Dieu qui pût les rendre supérieurs à de si horribles tourmens.

On sait bien qu'il n'est pas contre la nature qu'il se trouve quelquefois des hommes d'une trempe d'ame assez ferme, & d'une obstination ou d'un orgueil assez indomptable, pour résister aux tourmens, & à la vue de la mort même. Ainsi on a vu des conspirateurs & des hommes prévenus de certains crimes, aimer mieux soutenir les plus douloureuses tortures

que de déclarer leurs complices ; des hommes, après avoir joué un grand rôle dans le monde, aimer mieux périr, que d'essuyer la honte de la rétractation ou du désaveu de leurs fausses démarches ; encore les exemples de ces sortes de phénomenes sont-ils assez rares. Mais on ne peut pas regarder comme une chose naturelle, ni moralement possible, que des milliers & des milliers de personnes de tout âge, état & condition, hommes, femmes, enfans vieillards, gens du plus haut rang, des plus éminentes vertus, des plus beaux talens, souffrent volontairement & librement les plus horribles supplices, s'ils ne sont déterminés par des motifs, & soutenus par une force supérieure à celle que les plus fortes passions & les plus grands intérêts humains peuvent donner.

Or, c'est ce qu'on a vu dans les Martyrs de l'Eglise ; & c'est ce qu'on n'a jamais vu que dans eux.

Donc les Martyrs étoient soutenus par une force divine ; & c'est-là ce qui donna occasion à la belle réponse d'une femme prisonnière pour la Foi. Cette femme étant près de ses couches, & sentant déja les premières douleurs, ne pouvoit pas s'empêcher de pousser des cris. Un Officier Payen, témoin de sa situation, lui dit alors : & si vous poussez maintenant des cris, comment pourrez-vous soutenir les tortures ? Oh je n'ai, répondit-elle, que les forces de la nature, pour soutenir des douleurs toutes naturelles ; mais la force divine de Jesus-Christ me soutiendra dans les tourmens qu'on me fera souffrir pour la Religion.

Acta Selecta Martyr.

IV.

Si le Fondateur de la Religion Chrétienne

a été tel qu'on le représente dans son portrait, à l'article premier, on ne peut pas dire qu'il soit un Homme seulement; & s'il s'est dit Dieu, & le Fils de Dieu, il devoit l'être effectivement, parce que la Providence n'auroit pas pu autoriser par les prodiges les plus éclatants & les plus divins, ni un attentat aussi énorme que celui d'un pur homme qui ce seroit attribué la Divinité, ni une erreur aussi funeste & aussi inévitable, que celle d'être nécessairement engagé à adorer comme un Dieu, celui qui n'auroit été qu'un pur homme.

Or, il est démontré que Jesus-Christ étoit effectivement tel qu'on la représenté.

Il est donc également démontré que Jesus-Christ a été un Homme Divin, qu'il est véritablement Dieu, & Fils de Dieu, & que par conséquent sa Religion est une Religion Divine.

V.

Les Incrédules recherchent avec grand soin, & présentent avec beaucoup d'affectation tout ce que les ennemis les plus déclarés de la Religion Chrétienne ont écrit contre elle, soit pour la deshonorer, soit pour défendre le Paganisme. Que doit-on conclure de-là? c'est:

1°. Qu'il faut qu'ils haïssent autant la Religion Chrétienne, que la haïssoient les Payens. Mais si cela est, pourquoi conservent-ils encore le nom de Chrétiens?

2°. C'est qu'avec toutes leurs grandes déclamations, ils ne peuvent cependant surprendre que des ignorans; puisque les écrits des plus fameux Payens, comme Celse, Philostrate, Hierocles, Porphyre, Julien l'apostat,

ont été victorieusement combattus, anéantis & confondus par les savans Apologistes du Christianisme, qui étoient contemporains, & que nous citons souvent.

3o. C'est qu'ils ne font voir par-là qu'une méchanceté odieuse, ou une ignorance méprisable. Je dis méchanceté odieuse, s'ils prétendent nous présenter comme de graves objections, ce qui a déja été si souvent & si victorieusement confondu. Je dis ignorance méprisable, s'il n'en voient pas eux-mêmes tout le foible, ou s'ils ignorent avec quelle force, quelle clarté, quel succès les Peres de l'Eglise en ont montré la fausseté.

ARTICLE SIXIÈME.

Des mensonges, calomnies, & absurdités avancées dans l'article des recherches historiques sur le Christianisme.

I.

Plusieurs Savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Joseph aucune trace de Jesus-Christ; car tout le monde convient aujourd'hui que le petit passage où il en est question dans son histoire est interposé.

Nous répondons à cette objection par une petite dissertation sur ce texte. On la trouvera à l'article Joseph.

II.

Joseph, qui ne dissimule aucune des cruautés d'Herode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui; il ne parle point de la nouvelle étoile qui avoit paru en Orient après la naissance du Sauveur; il garde encore le silence sur les ténébres qui couvrirent toute la terre à la mort de Jesus-Christ. Les Savans ne cessent de s'en

moigner leur surprise de voir qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ces prodiges arrivés sous Tibere, sous les yeux d'un Gouverneur Romain & d'une garnison Romaine, qui devoit avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat, un detail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devoit avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténébres; ce prodige devoit avoir été marqué dans les Fastes de Rome, & dans ceux de toutes les Nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses Divines aient été écrites par des mains profanes.

Il est vrai que Joseph n'a point parlé de bien des événémens qui concernoient Jesus-Christ; & cela n'est pas surprenant, parce qu'il n'en écrivoit pas l'Histoire particulière. Mais il en a assez dit par le caractère qu'il a fait de cet Homme Divin, pour rendre croyable ce que nous en apprennent les autres.

Dieu, nous dit-on, avec un ton railleur, *Dieu n'a pas voulu que ces choses divines fussent écrites par des mains profanes.* Cette raillerie n'est pas des mieux fondées. Car Dieu, qui permet que des impies, comme notre Ecrivain, le blasphêment par leurs écrits, a bien pu permettre aussi que le Paganisme écrivît pour confondre des Chrétiens apostats; & c'est ce qui est en effet arrivé.

Ainsi il a permis que Macrobe Payen nous instruisît du massacre des Innocens, ordonné par Herode. Voici comment il en parle. *Auguste apprennant qu'Herode ayant fait égorger les enfans qui n'avoient pas encore deux ans, son propre fils avoit été enveloppé dans ce massacre, dit qu'il valoit bien mieux être le cochon d'Hérode, que d'être son fils.* Ainsi il a permis qu'un des plus grands ennemis du Christianisme, dans ses remarques sur la Timée de Platon, fit

Macrob. Saturn. lib. 2.

Calcid. in Tim. mention de l'étoile qui apprit aux Mages la naissance de Jesus-Christ. Ainsi il a permis que Phlegon fît mention de l'éclipse arrivée à la mort du Sauveur. *La quatrième année de la cent deuxième Olympiade*, dit-il, *il arriva une éclipse infiniment remarquable entre toutes les autres. Les ténébres furent si épaisses à midi, que les étoiles parurent comme pendant la nuit.* Tertullien, en parlant au Sénat Romain, les renvoie à leurs propres archives, & leur dit que le même fait y est consigné.

Phleg. lib. 13. apud Eufeb.

Qu'on juge maintenant de quelle épithéte doit être décorée la belle réflexion de cet homme : *Dieu n'a pas voulu que ces choses divines fussent écrites par des mains profanes.*

III.

Les mêmes Savans trouvent encore quelques difficultés dans ce que dit Jesus-Christ aux Juifs, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à Zacharie fils de Barrach, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel. Il n'y a point, disent-ils, dans l'Histoire des Hebreux, de Zacharie tué dans le Temple avant la venue du Messie, ni de son tems. Mais on trouve dans l'histoire du siége de Jérusalem par Joseph, un Zacharie fils de Barrach tué au milieu du Temple. De-là ils soupçonnent que l'Evangile de saint Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus.

Voici de la part de ces supposés ou prétendus savans, des impiétés d'une espèce nouvelle. On veut faire passer les sacrés Evangélistes pour des imposteurs, ou pour des imbécilles : pour des imposteurs, parce qu'ils mettent dans la bouche de Jesus-Christ des choses que l'on démontre ensuite qu'il n'a pas pu dire ; ou pour des imbécilles, qui lui

font dire comme choses déja passées depuis long-tems, ce qui n'est arrivé cependant que quarante ans après sa mort.

Mais nous démontrerons bien aisément que ces Savans ne sont que des ignorans, ou des séducteurs. Car 1°. le Zacharie dont il est parlé dans l'histoire du siége de Jérusalem, n'est point fils de Barrach, comme on le dit; mais de Barruch. Or ces deux noms sont aussi différens en Hébreu, que le sont en François les mots, *cheveux* & *chevaux*. Barruch signifie l'éclat ou l'éclair, & Barrach signifie l'homme bénit. 2°. Le Zacharie fils de Barruch ne fut point tué dans le parvis du Temple, mais au milieu du Temple même, comme le marque expressément l'Historien Joseph. 3°. Le Zacharie dont parle Jesus-Christ, est celui que le Roi Joas fit tuer dans le parvis du Temple, *in atrio domûs Domini*; c'est-à-dire, entre l'Autel qui étoit dans le vestibule, & le Temple, où l'on chantoit les louanges du Seigneur. Car l'expression qu'emploie Jesus-Christ désigne le même lieu précisément, *inter Templum & altare*. 4°. Ce Zacharie est nommé fils de Barrachias dans l'Evangile, & fils de Joiadas dans le second Livre des Paralipomenes. Mais cette différence de nom ne désigne pas une différence de personnes, les deux noms ayant la même signification en Hébreu. D'ailleurs Saint Jérôme nous apprend que dans l'Evangile des Nazaréens, ce Zacharie est nommé fils de Joïadas, comme dans les Paralipoménes. Ainsi ces Savans difficultueux se trouvent bien en défaut.

Joseph; de Bello Jud. lib. 5 cap. 1.

2. Paral. 24.

Matth. 23.

IV.

Les Savans se sont aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jesus-Christ. Saint Mathieu donne pour pere à Joseph, Jacob; à

Jacob, Matan. Saint Luc au contraire, dit que Joseph étoit fils d'Heli, Heli de Matthat.

L'Apostat Julien s'etoit déja tourmenté, comme ces Savans; il avoit déja fait cette même difficulté; & Saint Jérôme lui répond qu'elle n'est fondée que sur l'ignorance des Loix Mosaïques. Ces Loix ordonnoient que non-seulement on prît des femmes dans sa propre Tribu, mais elles vouloient encore que si une femme, ou une fille, restoient seules dans une branche d'une famille, elles fussent épousées par les plus proches parens, afin de se rapprocher toujours de l'ordre primitif de partages & de successions, & que les familles se conservassent plus aisément. Nous en trouvons un exemple bien clair & bien convaincant dans Booz, bisayeul de David, lorsqu'il épousa la jeune Ruth. C'est par la même raison que Joseph, fils de Jacob, descendant de David par Salomon, épousa Marie, fille unique d'Heli ou de Joachim, descendant de David par Nathan. Alors les deux branches de la famille de David, l'une par Salomon & l'autre par Nathan, se trouverent réunies, selon l'esprit de la Loi. Jesus-Christ étoit donc véritablement descendant de David par Marie sa mere; & par la Loi, il étoit aussi descendant de David par Joseph, époux de Marie. Saint Luc, dans la généalogie de Jesus-Christ, présente Joseph, qui n'étoit que le gendre d'Heli, comme le fils même d'Heli, parce qu'ayant épousé sa fille unique, il représentoit la succession de la famille de Nathan. Voyez encore sur ce sujet la même objection dans l'article *Evangile.*

Ruth. cap. 4.

V.

Ils élevent aussi des doutes sur les miracles du

notre Sauveur, comme sur ceux du figuier maudit & séché, pour n'avoir point porté de figues quand ce n'étoit pas le tems des figues, des démons envoyés dans les corps des cochons dans un pays où l'on ne nourrissoit point de cochons, de l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étoient déja échauffés. Mais toutes ces critiques des Savans sont confondues par la foi qui n'en devient que plus pure.

Toutes ces savantes critiques qu'on rassemble ici ne sont au fond que des blasphêmes, qui font horreur à l'homme qui a de la religion, & en même-tems des extravagances qui sont confondues par la raison.

Les miracles de Jesus-Christ étoient presque toujours des miracles de bienfaits; & souvent ils étoient en même-tems des miracles d'instructions. Tels étoient ceux dont il est ici parlé.

Peu de jours avant sa mort, vers les commencemens d'Avril, Jesus-Christ annonce par un miracle simbolique la réprobation de la Sinagogue. Il s'approche d'un figuier tout couvert de feuilles, & n'y voyant aucune apparence de fruits, il le maudit, & le figuier seche à l'instant. Ce fut près de Jérusalem, & presque sous les yeux de la Sinagogue même que cela arriva. Ce figuier étoit le simbole de l'Eglise Judaïque, laquelle avec tout l'éclat de son culte religieux, ne produisoit aucun fruit, malgré les instructions & les soins du Sauveur, & qui devoit dans peu être détruite en punition ne son infidélité & de sa stérilité.

Ce fut encore un miracle instructif que celui des démons envoyés dans les cochons, qui allerent aussi-tôt se précipiter dans les eaux. Jesus-Christ vouloit punir les habitans de

Gerasa qui étoient presque tous de Gentils ; de leur empressement pour un commerce qui étoit dangereux pour les Juifs, & qui donnoit aux Juifs trop de liaison avec des Payens.

Enfin on veut encore répandre des doutes sur le miracle de l'eau changée en vin, & lon dit que les convives étoient déja échauffés, pour faire entendre qu'ils n'étoient pas trop en état de juger de ce qui se passoit alors. Mais peut-on présumer que dans une compagnie où se trouvoient Jesus-Christ & sa sainte Mere, on se fût livré à des excès ? Quelle horreur de commenter l'Evangile comme le fait cet impie !

V I.

Jesus-Christ ne prêcha que la Morale ; il ne révéla point le mystère de son Incarnation ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il étoit né d'une Vierge ; il ne parla point des sept Sacremens ; il n'institua point de Hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il étoit Fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le Saint-Esprit procédoit du Pere & du Fils ; il ne dit point que sa Personne étoit composée de deux natures & de deux volontés ; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems, par ceux qui seroient éclairés des lumières du Saint-Esprit.

Arrêtons-nous un moment à compter tous les mensonges dont cet article est fourni. C'est un mensonge de dire que *Jesus-Christ ne prêcha que la morale*. Qu'on voie le beau discours qu'il fit à ses Apôtres la veille de sa mort, & qui forme les chapitres 13, 14, 15, 16, 17, de l'Evangile de Saint Jean ; on y trouvera tout ce que la Religion Chrétienne a de plus admirable & de plus sublime dans le dogme ;

& l'Evangile entier, n'est qu'une instruction continuelle sur tout ce qui est le sujet de la Morale & l'objet de la Foi.

C'est un mensonge de dire qu'*il ne révéla point le mystère de son Incarnation*, puisqu'il dit qu'il existe avant qu'Abraham parût sur la terre, *antequàm Abraham fieret, ego sum.* Puisqu'il demande à son Pere de répandre sur lui la gloire dont il a déja joui dans le sein de Dieu avant la création de l'Univers. *Clarifica me, Pater, claritate quam habui priùsquàm mundus fieret apud te.* Jesus-Christ annonçoit donc par-là qu'il avoit une naissance éternelle avant sa naissance temporelle. Il révéloit donc par-là son Incarnation. Joan. 8. Joan. 17.

C'est un mensonge de dire qu'*il ne parla point de sept Sacremens*; puisqu'il parle en divers endroits du Baptême, de l'Eucharistie, de la Pénitence; & que l'on sait bien que tout ce qu'il a fait, réglé & ordonné, n'a pas été tout écrit dans les Evangiles, ainsi que l'atteste Saint Jean. Joan. cap. Ult.

C'est un mensonge de dire qu'*il n'institua point de Hiérarchie Ecclésiastique de son vivant.* Car qu'est-ce que la Hiérarchie, sinon l'ordre & la distribution des rangs parmi ceux qui sont révêtus de l'autorité sacré pour gouverner l'Eglise? Or Jesus-Christ dit à Pierre que c'est sur lui qu'il établit son Eglise; qu'il lui donne les clefs du Royaume des Cieux; que tout ce qu'il liera ou déliera sur la terre, sera également lié ou délié dans le Ciel. Il le charge de paître non-seulement ses agneaux, mais encore ses brebis; & ce dernier mot mérite une attention particulière. Il donne par un souffle divin le Saint-Esprit à ses Apôtres, en leur disant : ceux à qui vous aurez remis les péchés, ils leur seront remis; & ceux à Matth. 16. Joan. 21. Joan. 20.

qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Saint Paul nous déclare que c'est le Saint-Esprit qui a établi les Evêques pour gouverner l'Eglise. Voilà donc la principale partie de la Hiérarchie établie par Jesus-Christ lui-même. Le reste en est une suite nécessaire.

Act. 20.

C'est un mensonge de dire que Jesus-Christ cacha à ses contemporains qu'*il étoit Fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu;* puisqu'il dit qu'il donne lui-même la vie éternelle à ses ouailles, que personne ne peut les retirer de ses mains, que son Pere & lui ne sont qu'une même chose; & que les Juifs voulant le lapider pour cela, lui dirent qu'ils en usoient ainsi, parce que n'étant qu'un homme, il se faisoit Fils de Dieu. Enfin étant interrogé, lors de sa passion, par le grand Prêtre, s'il étoit Fils de Dieu; il répondit qu'il l'étoit véritablement. Il n'a donc pas caché à ses contemporains qu'il fût Fils de Dieu & consubstantiel à Dieu.

Joan. 10.

Matth. 26.

C'est un mensonge de dire que Jesus-Christ ait *caché que le Saint-Esprit procédoit du Pere & du Fils*, puisqu'il dit à ses Apôtres, qu'il leur enverra le Saint-Esprit qui procéde du Pere, que ce divin Esprit le glorifiera, parce que tout ce qui est au Pere est également au Fils, & que le Saint-Esprit recevra du Fils. Voilà la procession du Saint-Esprit bien déclarée.

Joan. 16.

C'est un mensonge de dire que *Jesus-Christ n'a point dit que sa personne fut composée de deux natures & de deux volontés*, puisqu'il a fait connoître très-clairement qu'il y avoit deux natures en lui, comme on l'a vu par les textes que nous avons déja cités, savoir, la nature divine & la nature humaine. L'une & l'autre nature étoit entière & parfaite; l'une & l'autre avoit donc sa volonté.

VII.

Il y avoit dans les premières années qui suivirent la mort de Jesus, sept sociétés différentes chez les Juifs, les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Therapeutes, les Disciples de Jean, & les Disciples de Christ. Les Judaïtes, dit Joseph au chap. XII. de son histoire, méprisent la mort, ils triomphent des tourmens par leur constance, ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & ont vu briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni de manger des viandes défendues.

L'historien Joseph qui étoit Juif, qui tenoit un rang très-considérable dans sa Nation, & qui écrivoit cinquante ans après la mort de Jesus-Christ, n'en savoit pas tant que notre Oracle. Car dans son Histoire de la guerre Judaïque, il ne reconnoît que trois sectes parmi les Juifs, savoir les Pharisiens, les Sadducéens & les Esseniens. Il est vrai que dans ses Antiquités qu'il écrivit après, il ajoute à ces trois sectes une troupe de Brigands dont il fait ce portrait. « Ces gens ne respirent que » la liberté. Ils croient qu'on ne doit recon» noître de Roi & de Maître que Dieu seul. » Ils souffriront plutôt tous les tourments » imaginables, que de donner le nom de Maî» tre à un homme. Ce sont les injustices & » les cruautés de Gessius Florus qui ont le » plus échauffé sur ce point la fierté de notre » Nation ». Voilà ce que Joseph dit des Judaïtes. Il y a bien loin de ce texte à ce qu'affirme le faussaire.

Lib. 2. c. 10.

Antiq. L. 18. c. 2.

Remarquez aussi qu'on n'a jamais connu de Joannites, ni des Therapeutes chez les Juifs. Car les Therapeutes ne faisoient pas plus secte

chez eux, que ne font secte parmi nous ceux qui font profession d'une vie plus sobre, plus régulière & plus retirée. C'est l'idée que nous en donne Philon dans son Traité de la Vie contemplative. Pour les Juifs qui avoient reçu le Baptême de Jean, ils ne faisoient point secte non plus, & ils n'avoient ni dogmes, ni observances particulières, comme Joseph le remarque expressément.

Liv. 18. cap. 7.

VIII.

Les fidèles se répandirent secretement en Grece ; & quelques-uns allerent de-là à Rome parmi les Juifs, à qui les Romains permettoient une Sinanogue. Ils ne se séparerent point d'abord des Juifs, ils garderent la Circoncision ; & les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis. Ce fut vers l'an soixante de notre Ere, que les Chrétiens commancerent à se séparer de la Communion Juive.... Petit à petit plusieurs Eglises se formerent, & la séparation devint entière entre les Chrétiens & les Juifs avant la fin du premier siécle.

Pour répandre des nuages sur la naissance de l'Eglise Chrétienne, & la rendre méprisable, on dit d'abord des premiers Chrétiens, comme on le diroit des cabaleurs timides & dangereux, qu'*ils se répandirent secretement*. Mais cela ne s'accorde guéres avec la conduite de Saint Paul, qui alla annoncer Jesus-Christ au
Act. 17. milieu de l'Aréopage à Athenes; ni avec ce que firent le même Paul & Barnabé à Lystre,
Act. 18. où le Payens, frappés de leurs miracles, voulurent adorer ces deux Apôtres comme des Dieux; ni avec tout ce que nous présentent le Livre des Actes des Apôtres, & les monumens les plus authentiques & les plus incontestables; ni avec le commandement qu'avoit fait Jesus-Christ à ses disciples, de *prêcher sur*

les

les toits ce qu'ils avoient entendu en particulier. Matth. 10.

Ensuite on veut représenter cette Eglise naissante comme une secte qui judaïsa jusqu'à l'an 60. Mais rien de plus aisé que de démontrer que de pareils propos ne sont que des extravagances. Car 1°. le Concile de Jérusalem tenu quinze ans après la mort de Jesus-Christ, décide que les Chrétiens n'étoient soumis ni à la Circoncision, ni à la Loi de Moïse. 2°. Il y eut déja des Gentils qui s'attacherent à Jesus-Christ de son vivant, & quatre ou cinq ans après sa mort un grand nombre embrasserent le Christianisme, & nuls d'eux ne reçurent la Circoncision. 3°. La Loi de Moïse ayant été bonne par elle-même, & ayant été comme la préparation à la Loi Evangélique, on en laissa pratiquer les observances aux Juifs convertis, pour le peu de tems qu'elle devoit durer encore, c'est-à-dire jusqu'a la prise de Jérusalem; & ce ne fut qu'une tolérance pour les Juifs seulement, & non une obligation. 4°. Notre calomniateur se soutient si peu, qu'en rapportant le différent qu'il y eut à Antioche entre Saint Pierre & Saint Paul, douze ou treize ans après la mort de Jesus-Christ, il nous fournit lui-même les preuves que les Chrétiens, au moins ceux qui étoient Gentils d'origine, étoient séparés des Juifs. Il se donne donc le démenti à lui-même. *Mentita est iniquitas sibi.* 5°. Il affirme que les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis. Et nous prouvons à l'article *Circoncision*, que son assertion est un mensonge.

IX.

Dieu, qui étoit descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnoit à

son Eglise les plus foibles commencemens, & la dirigeoit dans ce même état d'humiliation dans lequel il avoit voulu naître. Tous les premiers Fidéles furent des hommes obscurs; ils travailloient tous de leurs mains. L'Apôtre Paul témoigne qu'il gagnoit sa vie à faire des tentes. Saint Pierre ressuscita la couturiere Dorcas qui faisoit les robes des freres. L'assemblée des Fidéles se tenoit à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon.

A Dieu ne plaise que nous ayons le malheur de rougir de l'humilité & de la pauvreté de Jesus-Christ, & des foibles commencemens de l'Eglise. Nous savons que le mystère de la Croix, qui fait le sujet des railleries des impies soi-disant Philosophes, est l'arrêt même de leur éternelle condamnation. *Vrbum Crucis* Cor. I. *pereuntibus stultitia*; & que ce même mystère apprend aux prédestinés, que c'est là que se trouvent & la sagesse infinie & la toute puissance de Dieu. Ibid. *Iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, virtus Dei.* Indépendamment même de la Religion, nous ne serons pas assez insensés pour régler notre considération pour l'homme, sur son opulence, son orgueil, son rang, ses plaisirs.

Les foibles commencemens de l'Eglise nous font connoître la puissance de Dieu & les véritables vertus; & les succès qui suivirent nous font connoître la foiblesse du Paganisme & de l'impiété, qui méprise ces commencemens si foibles, & ces vertus si relevées.

On nous dit ici que tous les premiers Fidéles furent des hommes obscurs. Obscurs ou non, ils étoient vertueux. Nos dédaigneux critiques préféreroient-ils le faste & l'opulence à la vertu?

C'est pour avilir & montrer son mépris pour les premiers Chrétiens, qu'on dit qu'ils étoient

tous des hommes obscurs. Cependant on trouve parmi eux, du tems de Jesus-Christ même, un Joseph qui a le titre de noble Décurion, un Lazare qui vivoit très-noblement, un Jaïre Chef d'une Sinagogue., un grand nombre des principaux de Jerusalem convertis par la vue de la résurrection de Lazare, un Prince de Capharnaum avec toute sa maison, un Nicodême qui est nommé Prince, c'est-à-dire, un des principaux d'entre les Juifs. On y trouve du tems des Apôtres un Sergius Paulus, Proconsul Romain & Gouverneur de Chypre; un Chrispus, Chef de la Sinagogue de Corinthe; un Denis, Juge de l'Aréopage à Athenes. On y trouve, au rapport des Payens eux-mêmes, de proches parens des Empereurs. Enfin on y trouve peu de tems après des hommes très-savans, des Philosophes très-habiles, des Ecrivains très-estimés. Le reproche de l'obscurité de ceux qui composerent l'Eglise naissante n'est que *telum imbelle sine ictu.* Il ne peut servir qu'à faire mépriser celui qui lance un pareil trait; & il n'offensera jamais ceux qui savent estimer la vertu, & qui aiment la vérité.

X.

Il faut voir dans quel état étoit alors la Religion dans l'Empire Romain. Les mystères & les expiations étoient accréditées dans presque toute la terre. Les Empereurs, il est vrai, les Grands & les Philosophes n'avoient nulle foi à ces mystères. Mais le peuple, qui en fait de Religion donne la Loi aux Grands, leur imposoit la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Ciceron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connoissance d'un seul Dieu étoit le principal dogme qu'on enseignoit dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il

faut avouer que les prières & les hymnes qui nous sont restés de ces mystères, sont ce que le Paganisme a de plus pieux & de plus admirable. Les Chrétiens, qui n'adoroient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité à convertir plusieurs Gentils.

Notre homme n'est pas plus heureux dans ses plaidoyers pour l'Idolatrie, que dans ses déclamations contre le Christianisme. *Il faut voir*, dit-il, *dans quel état étoit alors la Religion dans l'Empire Romain.* Et qui est-ce qui l'ignore? Qui est-ce qui ne sait pas qu'il y avoit des légions de Dieux chez les Romains; qu'il y en avoit de toute espèce, de tout caractère, fonctions, vices & humeurs; que ces Dieux ne vivoient pas trop bien entr'eux; qu'ils ne savoient ce que c'étoit que vertu, mais qu'ils étoient très-habiles & très-experts en tout genre de crimes & de débauches, & que leurs adorateurs, s'ils étoient honnêtes gens, n'auroient point voulu du tout leur ressembler? Tous les Auteurs Payens, Hésiode, Homere, Ovide, Lucien, s'accordent parfaitement sur ce point. Tel étoit l'état où se trouvoit alors la Religion dans l'Empire Romain.

On nous parle ensuite des mystères & des expiations. Dieu nous garde de rappeller ici toutes les infamies, horreurs, impiétés & sales formules de ces abominables mystères. On les trouve fort détaillées dans *l'Avertissement aux Payens* de Clément d'Alexandrie, & dans la préparation Evangélique d'Eusebe de Césarée. Je me contenterai de rapporter les paroles par lesquelles Clément termine cette horrible description. *Quid Lychus, gladius, pecten muliebris, quod mysticum est muliebris pudendi nomen. O gnavam perfrictamque impudentiam! hominum enim temperantiorum voluptas noctis silen-*

Lib. 2. cap. 3.

tio tegebatur ; nunc vero nox est quæ Initiandis sacra libidinis enuntiat ; adeòque ignis succensis facibus illustrata pandit. Extingue sis, hunc tuum ignem Hierophanta, &c.

A l'occasion de ces mystères, remarquez combien est pitoyable la manière de raisonner de cet homme, que les libertins & les incrédules écoutent comme leur oracle. Il vous dit que *les Empereurs, les Grands & les Philosophes n'avoient nulle foi à ces mystères*, parce que, selon lui, ceux qui pensent bien n'en reconnoissent aucun dans aucune Religion; & deux lignes plus bas il vous dit que *la connoissance d'un seul Dieu étoit le principal dogme qu'on annonçoit dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques, & que les pierres & les hymnes de ces mystères sont ce que le Paganisme a de plus pieux & de plus admirable.* Là-dessus on lui fait cette petite objection : si les dogmes annoncés dans ces mystères sont si vrais & si justes, & si les prières & les hymnes sont si propres à exciter l'admiration & la piété, il s'ensuit que les Empereurs, les Grands & les Philosophes, qui n'avoient nulle foi à ces mystères, n'étoient au fond que des impies, des scélérats, des hommes détestables. Comment notre homme se tirera-t-il de-là ?

Le peuple, ajoute-t-on, *qui, en fait de Religion, donne la Loi aux Grands, leur impose la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut, pour l'enchaîner, paroître porter les mêmes chaînes que lui.* Mais 1°. on fait ici des Grands, des Philosophes & des Sages, un portrait qui ne leur est pas plus avantageux, que les conséquences que nous avons tiré ci-devant; car ces Grands qui sont si fiers, & ces Philosophes qui sont si éclairés, montrent en même tems bien de la foiblesse, de se conformer

en apparence & malgré eux au peuple, pour des choses qu'ils méprisent, & auxquelles ils n'ont nulle foi; ou ce sont d'infames Tartuffes qui font semblant de croire ce dont ils se moquent au fond de l'ame; ou ce sont enfin d'abominables séducteurs, qui contre leur conscience, trompent le peuple, au lieu de l'éclairer.

2°. Lequel seroit le plus raisonnable, ou qu'en fait de Religion le peuple donnât la Loi aux Grands, ou que les Grands la donnassent au peuple? Il est évident que ce n'est pas les Grands qui doivent en cela donner la Loi au peuple; pourquoi? Parce que dans les Grands, les passions sont plus fortes, les moyens de les satisfaire plus présens, l'orgueil plus grand, l'indocilité plus opiniâtre, & par conséquent la soumission à la Religion, soit pour le dogme, soit pour la morale, plus difficile. Ce n'est donc pas à eux à donner la Loi. Mais ici notre homme ne se pique pas de parler raison. Il se contente de débiter les chimeres que lui suggérent l'orgueil & l'impiété.

Ciceron, dit-on encore, fut initié aux mystères; & la connoissance d'un seul Dieu étoit le principal dogme qu'on y enseignoit. C'est grand dommage que Cicéron nous dise expressément, que dans ces mystères on n'apprenoit rien du tout sur la nature des Dieux, *nil de Deorum naturâ præsensimus*. Enfin la conclusion qu'on en tire, que cela facilita la conversion des Gentils, est du dernier ridicule. Car pour parler ainsi, il ne faut pas avoir la moindre notion ni de ce que c'etoit que ces mystères, ni de ce que c'est que se convertir & embrasser la Religion de Jesus-Christ.

X I.

Quelques Philosophes de la secte de Platon devinrent Chrétiens ; c'est pourquoi les Peres des trois premiers siécles de l'Eglise furent tous Platoniciens.

Autrefois des Philosophes devenoient Chrétiens pour devenir meilleurs , aujourd'hui des Chrétiens deviennent Philosophes pour devenir des impies. Soit dit en passant. Venons à l'article. Les Peres des trois premiers siécles ont combattu avec succès beaucoup de sentimens & d'idées de Platon. Qu'on lise le Discours de saint Justin adressé aux Grecs ; l'ingénieux badinage d'Hermias sur les Philosophes Grecs ; les Œuvres de Tertullien , d'Origene , de Lactance ; la Cité de Dieu de saint Augustin , on verra comment ils relevent ce fameux Philosophe. S'ils l'ont mis d'ailleurs au-dessus des autres , c'est parce qu'ils y ont trouvé une morale ordinairement plus pure , & une manière de penser de la Divinité plus approchante de la verité. Voilà tout le Platonisme des Peres.

X I I.

On a reproché à saint Justin , l'un des premiers Peres , d'avoir dit dans son Commentaire sur Isaie , que les Saints jouiront dans un regne de mille ans sur la terre de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son Apologie du Christianisme , que Dieu ayant fait la terre , en laissa le soin aux Anges , lesquels étant devenus amoureux des femmes , leur firent des enfans , qui sont les Démons. On a condamné Lactance & d'autres Peres , pour avoir supposé des oracles des Sybilles.

Ceux qui ont fait ces reproches à saint Justin sont des ignorans & des faussaires ; des igno-

rans, qui attribuent à ce grand Homme des Commentaires ſur Iſaie, quoiqu'il n'en ait jamais fait; des fauſſaires, qui le font parler de biens ſenſuels, quoiqu'il n'en ait point parlé du tout, comme on le peut voir dans ſa conférence avec le Juif Tryphon. Sur l'article de la progéniture des Anges, nous avouns qu'il a pris trop à la lettre un texte de la Verſion des Septante; mais il s'en eſt ſervi heureuſement pour combattre le Paganiſme. Pour ce qui eſt de Lactance & des autres Peres qui ont cité les vers des Sybilles, ils n'ont fait que s'autoriſer de ce qui étoit reconnu & admis de tous les Payens. Tite-Live nous fournit mille exemples de la foi & du reſpect qu'on avoit pour les oracles des Sybilles; Virgile, dans ſa quatrième Eclogue, fait une application des oracles de la Sybille de Cumes à un deſcendant d'Auguſte. Cicéron nous en parle en divers endroits de ſes Livres Philoſophiques. Lactance & les Peres de l'Egliſe ſont-ils donc ſi fort condamnables d'en avoir auſſi parlé?

XIII.

Les Chrétiens célébrerent d'abord leurs Myſtères dans des maiſons retirées, dans des caves pendant la nuit; de-là leur vint le nom de Lucifugaces, ſelon Minutius Felix. Philon les appelle Geſſéens. Leurs noms les plus communs dans les quatre premiers ſiécles chez les Gentils, étoient ceux de Galiléens & de Nazaréens. Mais celui de Chrétiens a prévalu ſur tous les autres.

Il y a preſque autant de menſonges que de mots dans cet article. Tacite, Suétone, Pline, tous les édits des perſécuteurs ont été avant le quatrième ſiécle; or tous ces Auteurs & toutes ces pièces, ne déſignent jamais les Diſ-

ciples de Jesus-Christ que par le nom de Chrétiens. Il est donc faux que leurs noms les plus communs alors, fussent ceux de Galiléens & de Nazaréens. Julien est presque le *seul* qui voulut les nommer Galiléens par mépris. Cela prouve sa haine, & rien de plus; & nos Philosophes aiment assez le ton & les sentimens de ce fameux apostat.

Pour ce qu'on dit de la célébration des Mystères dans des maisons retirées, dans des caves, &c; nous en convenons sans peine. Cela prouve la rigueur des persécutions, & ne fait nul tort à la Religion. Plût au Ciel que Dieu fût aussi-bien honoré aujourd'hui dans nos superbes Temples, qu'il l'étoit autrefois dans ces lieux si simples, & dans ces souterreins, asyles de la ferveur & de la sainteté!

XIV.

Saint Jerôme & Eusebe rapportent, que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua à-peu-près cinq ordres différens. Les Surveillans Episcopoi, d'où sont venus les Evêques; les anciens de la Société, Presbyteroi, les Prêtres, les Servans ou Diacres; les Pistoi, Croians, Initiés, c'est-à-dire, les baptisés qui avoient part aux soupers des Agapes; les Catéchumenes & Energumenes, qui attendoient le baptême. Aucun dans ces cinq ordres ne portoit d'habit différent des autres. Aucun n'étoit contraint au Célibat, témoin le livre de Tertullien à sa femme, témoin l'exemple des Apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées pendant les trois premiers siécles. Ce qui est aujourd'hui la Sainte Messe qui se célebre le matin, étoit la Cene qu'on faisoit le soir.

Le séducteur en impose ici à Eusebe & à saint Jérôme, qui n'ont jamais rien dit de sem-

blable. Son assertion vague & destituée de preuves, ne mérite pas d'être écoutée. Qu'on ouvre le Nouveau Testament, on y trouvera qu'en divers endroits des Actes des Apôtres, des Epitres de saint Paul, de l'Apocalypse, il y est fait mention des Evêques, des Prêtres & des Diacres. Leur établissement est donc des tems apostoliques. Il est donc faux que ce ne soit que dans des tems postérieurs que les Evêques, Prêtres, & Diacres ont été distingués.

Aucun dans la Hiérarchie, dit-il, *n'étoit contraint au Célibat.* Mais 1°. le second Concile de Carthage tenu en 390. can. 2. déclare que tous les Prêtres sont tenus de garder la continence, comme les Apôtres l'ont enseigné, & comme toute l'antiquité l'a observé. Ce canon est trop remarquable pour n'être pas rapporté. En voici la teneur : *Placuit & condecet sacrosanctos Antistites & Dei Sacerdotes, necnon & Levitas, vel qui Sacramentis divinis inserviunt, continentes esse in omnibus, ut Apostoli docuerunt, & ipsa servavit antiquitas, nos quoque custodiamus ab universis Episcopis dictum est : Omnibus placet ut Episcopi, Presbyteri, Diaconi, & qui Sacramenta contrectant, pudicitiæ custodes etiam se ab uxoribus contineant.*

2°. On défie le séducteur de citer une loi qui permette à un Prêtre, ou à un Evêque de se marier.

3°. L'exemple de Tertullien & des Apôtres, ne prouve rien contre la Loi de la continence. Tertullien étoit marié quand il fut ordonné Prêtre. Mais les Prêtres mariés n'usoient point des droits du mariage. Il y a une infinité de Loix canoniques qui l'attestent. Pour les Apôtres, il n'y a que saint Pierre que l'on sache sûrement avoir été marié. Mais

saint Pierre quitta sa femme en s'attachant à Jesus-Christ, comme il paroît par ces paroles qu'il adresse à Jesus-Christ. *Voilà que nous avons tout quitté, & quelle sera notre récompense?* Matth. 19.
Et Jesus-Christ explique ainsi ce mot de *tout*: *Quiconque aura quitté sa maison, ses freres, ses sœurs, son pere, sa mere, son épouse, sera assuré de la vie éternelle.* S. Paul n'étoit pas marié, comme il le déclare lui-même dans sa première Epître aux Corinthiens. Saint Jean ne le fut point. Ch. 7.
Il n'y a pas la moindre trace dans les livres Evangéliques, qu'aucun Apôtre ait eu une femme; & si quelqu'un en a eu, il l'a quittée comme saint Pierre, puisqu'ils ont toujours été seuls à suivre Jesus-Christ. Est-on donc bien fondé à dire: *témoin Tertullien & les Apôtres?*

Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture dans leurs assemblées pendant les trois premiers siécles. Cependant Tertullien nous apprend qu'*on voyoit sur les Vases sacrés, l'image du bon Pasteur, qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée.* De Pud. cap. 7.
Mais si les peintures dans les lieux saints n'ont pas été autrefois en usage, comme elles le sont aujourd'hui, les Peres en donnent de bonnes raisons. La première, c'est pour que les Payens, s'ils venoient à découvrir les lieux des assemblées chrétiennes, ne profanassent pas ces images saintes; la seconde, pour qu'ils ne saisissent pas par-là le prétexte d'accuser les Chrétiens d'être idolâtres comme eux.

Ce qu'est aujourd'hui la Sainte Messe qui se célebre le matin, étoit la Cene qui se faisoit le soir. Les Payens & les Chrétiens se réunissent ici pour donner le démenti au séducteur. Pline nous apprend que les Chrétiens s'assembloient avant le lever du Soleil, pour chanter les

louanges de Christ, & faire les exercices de
Ad Ux. lib. 2. leur Religion. Tertullien dit à sa femme que si elle devient veuve & qu'elle se remarie à un infidéle, son mari voudra savoir quelle est cette chose qu'elle prend avant toute autre nourriture. Saint Cyprien condamne fortement les Prêtres, qui, de peur d'être reconnus par les Payens à l'odeur du vin, offroient le matin le Divin Sacrifice avec l'eau seulement, *si in Sacrificio matutino hoc quis veretur*
Cypr. Ep. 73. *ne per saporem vini redoleat sanguinem Christi.* Voilà bien assez de textes pour confondre notre collecteur de mensonges.

XV.

Ce qui distinguoit le plus les Chrétiens, étoit le pouvoir de chasser les diables. Origene dans son traité contre Celse, avoue qu'Antinoüs, divinisé par l'Empereur Adrien, faisoit des miracles par la force des charmes & des prestiges. En effet, Jesus-Christ envoya ses Apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avoient aussi de son tems le don de les chasser. Car lorsque les Pharisiens dirent, il chasse les démons par la puissance de Belzébuth : si c'est par Belzébuth que je les chasse, *répondit Jesus*, par qui vos fils les chassent-ils? *Il est incontestable que les Juifs se vantoient de ce pouvoir; ils avoient des exorcistes & des exorcismes. Joseph rapporte une partie de ces cérémonies. Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems. Dans le pouvoir de chasser les démons, étoit compris celui de détruire les opérations de la magie. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.*

Voici un Dilemme que nous proposons à

ce grand Ecrivain : Ou l'Evangile qui annonce que Jesus-Christ a chassé les démons des corps, & qu'il a aussi donné ce pouvoir à ses Apôtres, n'est qu'un ramas de fables & d'absurdités ; ou les propos de notre Auteur, qui, dans ses railleries, insinue qu'il ne faut pas croire qu'il y ait jamais eu de démoniaques, contiennent les blasphêmes les plus intolérables.

L'argument est clair ; il est très-pressant, parce qu'il n'y a point de milieu entre les deux membres du Dilemme. Il n'est pas nécessaire de s'expliquer plus au long. Nous laissons cet os à ronger aux beaux esprits. Venons maintenant au détail des autres horreurs ou absurdités que renferme cet article.

1°. Cet homme nous dit que les Chrétiens étoient distingués par le pouvoir de chasser les diables. Ensuite, il fait tous ses efforts pour prouver que les Juifs n'en savoient pas moins que les Chrétiens, pour cela. Il ne peut donc plus présenter ce don comme une marque distinctive des Chrétiens. L'absurdité & la contradiction sont palpables.

2°. Il est très-faux qu'Origene convienne des miracles d'Antinoüs, puisque dans l'endroit même qu'on ose citer, sans l'avoir lû, Origene les détruit victorieusement. « *Si on* Contra
» *examine*, dit-il, *avec attention les prétendus* Celsum,
» *miracles qu'on attribue à Antinoüs, qui fut l'ob-* lib. 3.
» *jet des amours d'Adrien, & à qui cet Empereur*
» *fit ensuite rendre les honneurs divins, on n'y trou-*
» *vera que les prestiges usités chez les Egyptiens.*
» &c. &c. » Tel est l'aveu que fait Origene des miracles d'Antinoüs : Jugez de la fidélité de celui qui le cite.

3°. Tous les Evangélistes nous disent que Jesus-Christ envoya les Apôtres, pour ensei-

gner les Nations & les baptiser. Aucun ne nous dit qu'ils aient été envoyés pour chasser les diables. Voici comment s'exprime saint Mat-
Matth. thieu : *Allez, enseignez toutes les Nations, bap-*
28. *tisez-les au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit, & apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai ordonné.* Et S. Marc annonce la même Mission en ces termes : *Allez dans tout l'Uni-*
Marc. 16. *vers, & prêchez l'Evangile à toutes les créatures.* Ce qu'ajoute le même Evangéliste, sur le pouvoir de chasser les démons, de parler toutes les langues, de guérir les malades, ne caractérise pas les Apôtres. C'étoit un don qu'avoient tous les vrais fidéles ; puisqu'il est dit au même endroit, que *ce pouvoir miraculeux se trouveroit en tous ceux qui croiroient.*

4°. Il vous dit, en continuant sur son ton railleur, que les Juifs eurent aussi le pouvoir de chasser les diables, & il cite en preuves un passage de saint Matthieu, & l'autorité de Joseph. Mais 1°. il fait voir qu'il ne sent pas toute la sagesse de la réponse de Jesus-Christ. Les Juifs prétendoient avoir appris de Salomon un moyen infaillible de chasser les diables. Sur cela Jesus-Christ leur dit : Si vous croyez que le secours de Belzébuth soit nécessaire pour chasser les Diables, dites-nous donc, au nom de qui vos fils les chassent-ils ? Ils se garderont bien d'avouer que c'est au nom de Belzébuth, & alors ils condamneront
Matth. eux-mêmes vôtre méchanceté. *Ideo ipsi judices*
21. *vestri erunt.* L'argument de Jesus-Christ n'est donc pas tant un aveu qu'il fait, qu'un avantage qu'il prend sur ses calomniateurs, par l'opinion qu'avoit la nation. 2°. La manière dont parle Joseph du secret que reçurent les Juifs de Salomon, pour chasser les diables, & du succès avec lequel ils l'employoient,

prouve bien que ce n'étoit qu'une prétention, & qu'il y avoit plus de charlatanerie que de réalité ; témoin cet Eléazar qu'il cite, & qui, pour amuser l'Empereur Vespasien, chassoit en sa présence les diables des corps, & les faisoit sauter dans des vases pleins d'eau, qu'ils renversoient en sortant. Je crois qu'on ne s'avisera pas d'appeller ces sortes d'hommes des Taumaturges, ni ces sortes d'œuvres, des œuvres divines. 3°. Nous conviendrons qu'il a pu y avoir quelquefois parmi les Juifs des hommes assez chéris de Dieu, pour avoir reçu ce don, parce que leur Religion étoit véritablement divine, & que ce n'est que dans une Religion divine que ce don peut être communiqué. Mais en voilà assez sur ce point. Continuons notre examen.

Antiq. 8. c. 2.

XVI.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étoient remplies de Chrétiens. Le César Constance Chlore, les protégeoit beaucoup dans toutes ces provinces. Il avoit une concubine qui étoit Chrétienne ; c'est la mere de Constantin, connue sous le nom de sainte Hélene. Car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292, quand il épousa la fille de Maximien Hercule. Constance Chlore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avoit de la fille d'un César étoient en bas âge, & ne pouvoient prétendre à l'Empire. Constantin eut la confiance de se faire élire à York par cinq ou six mille soldats, Allemands, Gaulois & Anglois pour la plûpart. Il n'y avoit pas d'apparence que cette élection, faite sans le consentement de Rome, du Sénat & des armees, pût prévaloir ; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élu à Rome.

Nous donnerons pour toute réponse à cet article, le dénombrement des faussetés qu'il contient.

1re fausseté. Notre Ecrivain donne pour la dernière des persécutions, celle de Dioclétien & Maximien. Elle ne fut pas la dernière, puisque Licinius persécuta encore les Chrétiens avec fureur dans tout l'Orient depuis l'an 315 jusqu'à ce qu'il fût vaincu & dépouillé de l'Empire par Constantin: & que le fameux apostat Julien, ayant abjuré le Christianisme, pour rétablir le culte des Idoles, suscita encore en 361 une nouvelle persécution.

2de fausseté. Constance Chlore, Pere du grand Constantin, n'a jamais été le maître de l'Espagne, & par conséquent il n'a pas pu y protéger les Chrétiens. Il n'avoit sous son obéissance que les Gaules & l'Angleterre. L'Espagne, l'Afrique & l'Italie, furent dans le partage de Maximien.

3me fausseté. Jamais sainte Hélene mere de Constantin, ne fut concubine de Constance Chlore. Elle étoit son épouse légitime. Il est vrai que Constance se sépara d'elle par un divorce autorisé par les loix Romaines, lorsque Galere & lui furent créés Césars par Dioclétien & Maximien. Car les deux Empereurs exigérent que les deux nouveaux Césars répudiassent leurs anciennes épouses, pour prendre celles qu'ils vouloient leur donner. Dioclétien donna sa fille Valerie à Galere, & Maximien sa fille Théodora à Constance. Eutrope & Aurelius Victor, le marquent expressément. *Tous les deux*, nous dit Eutrope, *furent obligés par les Empereurs à répudier leurs premières épouses. Dioclétien*, nous dit Aurelius Victor, *éleva Maximien à la dignité d'Auguste*,

Eutrop. lib. 9.

créa deux Césars, Constance Chlore & Galere surnommé le Pâtre, & donna Théodora fille de Maximien Hercule à Constance, qui fut obligé de se séparer de son ancienne épouse. Aurel. Vict. in Dioclet.

Ces divorces, qui étoient dictés par la politique, & qui étoient assez fréquens chez les Romains, ne faisoient point de tort à une Dame. Aussi voyons-nous par l'histoire, que Constantin conserva toujours un grand respect pour sainte Hélene sa mere, puisqu'il lui fit donner, par un édit solemnel, les titres d'Auguste & d'Impératrice.

4me fausseté sur l'élévation de Constatin à l'Empire. Constance Chlore avoit demandé avec les dernières instances, que son fils Constantin vînt le joindre en Angleterre. Galere Maximien s'y opposa toujours avec opiniâtreté. Mais Constantin ayant vainvu tous les obstacles par son adresse & son activité, parvint en Bretagne auprès de son pere mourant, comme l'atteste Julien lui-même. Les cinq à six mille soldats Allemands, Gaulois, ou Anglois qu'on donne pour les électeurs de Constantin à l'Empire, ne sont qu'une imagination d'un écrivain infidéle. Chlore avoit des Légions Romaines, qui pouvoient bien se recruter dans les pays où elles étoient, mais qui n'en étoient pas moins Légions Romaines, & qui pouvoient élire des Empereurs, comme faisoient les autres Légions dans les autres contrées de l'Empire. Julian. Or.

5me fausseté. On représente l'élection de Maxence comme plus légitime que celle de Constantin. Mais les Payens en parlent sur un ton bien différent. Eutrope ne donne pour électeur à Maxence, que quelques Prétoriens séditieux. Aurelius Victor, dit qu'il ne fut proclamé Empereur que par la plus vile popu- Eutrop. lib. 9.

Aurel. Vict. in. Maxi-min. lace & par quelques soldats Prétoriens, & il ajoute, que *c'est une chose incroyable que les transports d'allégresse que causa sa mort au Sénat & au peuple Romain.* Jugez de la légitimité de l'élection de Maxence.

XVII.

On ne peut dissimuler que Constantin ne se rendît d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

La mort de Crispus est un fait qu'on ne peut ni excuser, ni pardonner dans Constantin. Il agit alors par une précipitation aussi condamnable que le fut celle de Thésée en condamnant son fils le chaste Hippolite, accusé par l'impudique Phedre. Toutes les circonstances se trouvent les mêmes à-peu-près dans les deux faits. Tous les autres meurtres qu'on lui reproche, étoient des actes d'une justice nécessaire.

XVIII.

On ne peut douter de ce que Zozime rapporte. Il dit que Constantin, agité de remords après tant de crimes, demanda aux Pontifes de l'Empire, s'il y avoit quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connoissoient pas. Il ajoute qu'un Prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avoit accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la Religion Chrétienne.

L'avocat Zozime, le plus fanatique de tous les Payens qui ont écrit, & le plus emporté contre Constantin, destructeur du Paganisme, déclame toujours avec fureur contre ce Prince. Mais il le fait d'une manière si mal-adroite, qu'il ne lui reste que la honte de ses emportemens, avec le mépris de tous les critiques tant soit peu attentifs.

Il attribue la converſion de Conſtantin aux remords de ſes crimes. Mais Conſtantin embraſſa le Chriſtianiſme plus de douze ans avant la mort de ſon fils Criſpus, & avant qu'il eût commis aucun des prétendus crimes dont on l'accuſe. Enſuite il eſt démenti par tous les autres Auteurs Payens, Ammien Marcellin, Julien, Aurelius Victor, dont aucun ne parle des rêveries de Zozime, qui n'a écrit que plus d'un ſiécle après la mort de Conſtantin.

Tout ce que gagne ici notre homme, en rappellant ces traits de Zozime, c'eſt de partager la honte avec l'Auteur Payen.

XIX.

Quoi qu'il en ſoit, Conſtantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que Cathécumene, & réſerva ſon baptême pour le moment de ſa mort. Il fit bâtir la ville de Conſtantinople, qui devint de centre de l'Empire & de la Religion Chrétienne. Alors l'Egliſe prit une forme auguſte.

Voilà deux ſottiſes en bien peu de mots. L'une, que Conſtantin communia n'étant que Catéchumene; l'autre, que Conſtantinople devint le centre de la Religion. Communier, c'eſt recevoir le Sacrement de l'Euchariſtie. Or, comment nous prouvera-t-il que Conſtantin ait reçu ce Sacrement avant celui du Baptême. Dans la Religion Chrétienne, le mot de communion a deux ſens bien différens. Il ſignifie la réception de l'Euchariſtie; & il ſignifie auſſi l'union avec une ſociété qui fait profeſſion des mêmes dogmes & du même culte. Dans le premier ſens, on dit recevoir la communion. Dans le ſecond, on dit être en communion. Mais dans ce ſecond ſens, on ne peut pas employer le mot de *communier*,

L'Académie Françoise ne le passeroit pas.

L'autre sottise est également démontrée, puisque notre savant à anecdotes, est le premier qui nous annonce, au bout de quinze siécles, ce dont personne n'avoit encore parlé, & ce que personne n'avoit encore imaginé. Depuis dix-sept siécles, Rome a été universellement reconnue pour le centre de la Religion. Jamais Constantinople ne l'a été.

X X.

Il est à remarquer que dès l'an 314, avant que Constantin résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avoient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetterent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgerent tous ses parens; ils massacrerent dans l'Egypte & dans la Palestine, les Magistrats qui s'étoient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leurs corps furent jettés dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais Dieu, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Et nous nous disons qu'*il eût été à souhaiter* que le calomniateur *eût moins écouté l'esprit* de mensonge. Toutes ces calomnies ici rassemblées, ont déja été présentées dans l'*Essai sur l'Histoire générale*, & elles ont été victorieusement confondues dans le livre *des Erreurs de Voltaire*. Il faut être bien hardi pour oser les rapporter encore.

Puisqu'il faut donc y revenir, on dira que tous ces persécuteurs, leurs alliés, leurs femmes, leurs filles, enfin toute leur race périrent en Orient. Or, l'Orient obéissoit alors à

Licinius, qui, non-seulement n'étoit pas Chrétien, mais qui fut persécuteur lui-même. Constantin n'avoit alors que l'Occident; c'est-à-dire, l'Espagne, les Gaules, l'Angleterre, l'Afrique & l'Italie; & il n'y eut dans ces pays-là aucune de ces exécution. Ces expressions, *les Chrétiens égorgerent, massacrerent, &c.* ne prouvent donc que la méchanceté de l'Ecrivain; & toutes ses tendres & touchantes réflexions, ne tournent donc qu'à sa honte.

XXI.

Le second Concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le Concile de Nicée n'avoit pas jugé à propos de dire sur le Saint-Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, que le Saint-Esprit est Seigneur vivifiant qui procéde du Pere, & qu'il est adoré & glorifié avec le Pere & le Fils. *Ce ne fut que vers le neuvième siécle, que l'Eglise Latine statua par degrés, que le Saint-Esprit procéde du Pere & du Fils.*

Il sied à notre homme de parler de l'enseignement de l'Eglise, & de la manière de procéder des Conciles, comme il sied à un aveugle de parler des couleurs. Qu'il apprenne que l'enseignement dans l'Eglise a toujours été le même, & qu'il n'y a jamais eu de nouveaux articles de foi, ni de nouveaux points de créance; parce que dès le commencement, Jesus-Christ confia à son Eglise le depôt de toutes les vérités. C'est ce qui est clairement démontré par les textes Evangéliques. *Je vous ai fait connoître tout ce que j'ai appris de mon Pere*, dit Jesus-Christ à ses Apôtres; *l'Esprit Saint que mon Pere vous envoyera en mon nom, vous enseignera tout, & il vous rappellera tout ce que je vous aurai dit.* L'Esprit-Saint fut effecti- Joan. 15 Joan. 14

vement envoyé aux Apôttes, dix jours après que le Fils Dieu fut remonté au Ciel. L'Eglise eut donc dès le commencement, la connoissance de toutes les vérités de la Religion.

Elle ne s'est jamais écartée de cette sage regle dans sa manière d'enseigner. Mais lorsque des particuliers ont voulu, dans l'enseignement, mêler leurs idées propres avec ces vérités, & les donner, ces idées, comme des dogmes de la Religion, alors les successeurs des Apôtres se sont assemblés pour examiner si ces idées étoient conformes à l'enseignement qu'ils avoient reçus eux-mêmes; & quand ils ont trouvé qu'elles n'y étoient pas conformes, ils les ont rejettées & condamnées.

Ainsi lorsqu'Arius voulut soutenir que Jesus-Christ n'étoit pas Dieu, les Evêques assemblés à Nicée, dirent: ce n'est pas-là ce que nous ont enseigné nos prédécesseurs. Ils nous ont appris que le Verbe étoit consubstantiel à Dieu, c'est-à-dire, qu'il n'avoit qu'une même substance avec Dieu. Ainsi, lorsque Macédonius, Patriarche de Constantinople, cinquante ans après, nia la Divinité du Saint-Esprit, les Evêques assemblés dans cette résidence Impériale dirent de même: ce n'est pas-là ce que nos prédécesseurs nous ont enseigné. Ils nous ont appris que le Saint-Esprit est Dieu, comme le Pere & le Fils.

L'Eglise, à proprement parler, n'a donc jamais rien statué sur les dogmes. Elle n'a fait que condamner les erreurs opposées aux dogmes reçus. Elle n'a pu condamner ces erreurs, que quand elles se sont élevées. L'erreur de Macédonius ne vint qu'après le Concile de Nicée. Ce Concile ne pouvoit donc pas la condamner. Il n'y a donc qu'un ignorant qui

puisse dire que ce Concile *n'avoit pas jugé à propos de s'expliquer sur le Saint-Esprit.*

Enfin, pour ne rien laisser à désirer sur cette matière, nous ajouterons que l'Eglise a cru quelquefois devoir annoncer la vérité, par une expression qui caractérisât sa créance. Ainsi elle mit à Nicée dans le simbole, le mot de *consubstantiel* pour le Verbe, & à Constantinople, que le Saint-Esprit *est Seigneur vivifiant, qui procéde du Pere, & est adoré & glorifié avec le Pere & le Fils.*

On doit conclure également, que ce n'est qu'une platitude & une infidélité, de dire que l'Eglise Latine ne statua que par degrés, la procession du Saint-Esprit vers le neuvième siécle.

XXII.

Je passerai légérement sur les siécles suivans qui sont assez connus. Malheureusement il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres; & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encore, pour exercer la patience des Fidéles, qu'en Occident il y eût vingt-neuf schismes sanglans pour la chaire de Rome... L'Eglise Romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cens ans de discorde entre l'Empire d'Occident & le Sacerdoce. Ces querelles même la rendirent très-puissante, & les Papes acquirent peu-à-peu la domination absolue dans Rome, & dans un pays de cent lieues.

Voici une enfilade de calomnies qu'il est bon de faire remarquer.

1°. C'est une calomnie contre l'Eglise de dire *qu'il n'y eut aucune de ces disputes de Religion qui ne causât des guerres.* Ni l'Arianisme, ni aucune des hérésies qui ont désolé l'Eglise d'Orient n'a causé de guerres. Il y a eu quelquefois des

émeutes passagères dans quelques villes ; de guerres il n'y en a point eu. Les Voltaire, les Helvetius, les d'Argens, & tous les Ecrivains qui se font leurs échos, ont beau le répéter. Toutes leurs assertions sont calomnieuses ; & nous leur donnons à tous le défi de les prouver. A force de les répéter, les ignorans & tous ceux à qui l'autorité de l'Eglise est odieuse, & le joug de la Religion insupportable, les croyent, ou parlent comme s'ils les croyoient.

2°. C'est une calomnie de dire qu'*il y eut en Occident vingt-neuf schismes sanglans pour la chaire de Rome*. S'il prétend donner pour schismes tous les cas où il y a eu des Antipapes, c'est-à-dire des Papes intrus, tandis qu'il y en avoit déja un légitime, il ne s'exprime que comme un ignorant ; & d'ailleurs il se trompe encore sur le nombre. Car depuis Novatien qui, en 251, voulut se mettre sur le Trône Pontifical à la place de Saint Corneille, jusqu'à Amedée de Savoie, que les débris du Concile de Basle voulurent opposer en 1431 à Eugene IV, on compte au moins trente-cinq Antipapes ; & presque tous ces Antipapes furent des hommes qui n'écoutoient que leur ambition, ou des rivaux que les Empereurs, durant le tems des fameuses querelles sur les investitures, opposoient aux Papes légitimes ; & la plupart ne causerent aucune division sensible dans l'Eglise.

Si par le mot de schismes il entend ces divisions qui partageoient le monde Chrêtien en différentes obédiences, les uns reconnoissant un Pape comme légitime successeur de Saint Pierre, tandis que les autres en reconnoissoient un autre sous le même titre, il se trompe encore, ou plutôt il en impose méchamment

aux

aux Lecteurs. Il n'y a eu de véritable schisme en Occident que celui qui commença en 1378 par l'élection d'Urbain VI à Rome, & par celle de Clément VII, élu cinq mois après à Fondi par quelques Cardinaux mécontens, & qui finit en 1417 par l'élection de Martin V au Concile de Constance. Les autres divisions n'eurent point de consistence, & s'évanouirent presque aussi-tôt qu'elles furent élevées.

Enfin ces schismes n'ont jamais armé les Nations contre les Nations, ils n'ont jamais fait répandre le sang humain, si ce n'est lorsque quelques Empereurs ont voulu soutenir leurs Antipapes, ou que quelques Princes particuliers ont voulu profiter de ces querelles, pour soutenir leurs prétentions. Voilà à quoi aboutissent les *vingt-neuf schismes sanglans* de notre faiseur de recherches.

3°. C'est une calomnie de dire que *l'Eglise fut toujours souillée de sang par plus de six cens ans de discorde entre l'Empire d'Occident & le Sacerdoce.* Ces fameux différens commencerent sous l'Empereur Henri III & le Pape Gregoire VI, vers l'an 1050, à l'occasion des investitures, & finirent sous l'Empereur Henri IV & le Pape Callixte II en 1122. Voilà environ soixante & douze ans. Ils recommencèrent trente ans après entre l'Empereur Frideric I, & le Pape Adrien IV, sur des prétentions réciproques d'autorité, de droits, &c. la France soutenant presque toujours le parti des Papes contre les Empereurs; & ils finirent en 1250 par la mort de l'Empereur Frideric II. Depuis lors il n'est plus parlé de différens entre les Papes & les Empereurs. Où trouvera-t-on donc *ces six cens ans de discordes sanglantes entre l'Empire d'Occident & le Sacerdoce?*

Hist. de France, Louis VII.

4°. C'est une calomnie, ou plutôt c'est une

sottise de dire, que *les Papes acquirent peu-à-peu l'autorité absolue dans Rome & dans un pays de cent lieues*. Il faut être bien ignorant dans l'histoire de notre Nation, si l'on ne sait pas que ce fut vers la fin du huitième siécle que nos Rois Pepin & Charlemagne, allerent au secours des Papes opprimés par les Lombards, conquirent sur eux ces Provinces qui forment aujourd'hui l'Etat Ecclésiastique, & les donnerent à Saint Pierre. C'est ainsi que s'exprima le Roi Pepin, en répondant aux Grecs qui venoient redemander ces Pays-là.

Pour ce qui est de la souveraineté de Rome, qui est-ce qui ignore que le Roi Charles le Chauve, voulant emporter la couronne Impériale sur ses Compétiteurs, traita avec le Pape Jean VIII en 873, & lui céda tous les droits que s'étoient reservés les Empereurs, pour venir à bout de ses prétentions. Il est donc faux que ce soit pendant les querelles entre le Sacerdoce & l'Empire, que les Papes ont acquis la puissance dont ils jouissent aujourd'hui.

XXIII.

Saint François Xavier, qui porta le saint Evangile aux Indes Orientales & au Japon, quand les Portugais y allerent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les Révérends Peres Jésuites.

Ou cet homme a lu la Bulle de Canonisation de l'Apôtre des Indes, & les procès verbaux & recueils de ses miracles, ou il ne les a pas lus. S'il les a lus, c'est un écrivain infidéle & qui trahit sans pudeur la vérité. S'il ne les a pas lus, c'est un téméraire ignorant, puisqu'il n'y a presque aucun de ces plus grands miracles, pour lesquels des Jésuites soient cités comme témoins.

Au reste, il n'y a qu'un impie déclaré qui ose entreprendre de répandre du ridicule sur la Mission & les succès de l'Apôtre des Indes. Tout homme qui pense, regardera comme un des plus grands hommes qu'ait eu le Christianisme, celui qui prêcha l'Evangile dans vingt Royaumes, qui baptisa près d'un million d'ames, qui étendit la Religion Chrétienne presqu'autant qu'elle l'étoit déja avant lui, dont les travaux annoncent l'ame la plus courageuse qui fut jamais, & dont les succès surpassent tout ce qu'on peut découvrir dans les fastes du monde & de la Religion.

XXIV.

La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de Catholiques Romains dans les Isles du Japon, mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les Chrétiens formerent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés.

C'est ici la même calomnie que celle qui est pompeusement & éloquemment présentée dans *l'Essai sur l'Histoire générale*, & qui est très-heureusement réfutée & confondue dans le livre *des Erreurs de Voltaire.* On y démontre avec la derniere clarté, & par le témoignage des Historiens authentiques, & par la suite nécessaire des événemens, que jamais conte ne fut plus mal-bâti que celui qu'a imaginé Voltaire de la prétendue conjuration; qu'il n'y eut point de guerre civile; qu'il n'y eut que les Chrétiens du petit Canton d'Arima, lesquels accablés par les cruautés de leur Gouverneur, se révolterent & se retirerent dans une forteresse, où ils furent forcés par les secours que donnerent les Hollandois contre eux; & qu'il n'y eut point d'autre cause de

l'extinction du Christianisme au Japon, que la haine des Idolâtres, trop secondée par l'avidité des Marchands Hollandois, & par leur jalousie contre les Portugais.

XXV.

La Religion Catholique Apostolique & Romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems. Le grand Empereur Vontchin, qui étoit la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte Religion, dans laquelle nos Missionnaires ne s'accordoient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Cet homme paroît soupirer & gémir de ce que *notre sainte Religion* n'est plus enseignée à la Chine. Nous lui dirons pour le consoler, qu'il est dans l'erreur, que *les Eglises sont ouvertes à Pékin, & que le service Divin s'y fait aussi librement qu'à Paris.*

Lettre du Pere Amyot, de Pékin. 1766.

Nous lui demanderons ensuite quels sont ces traits de *justice & de bonté de ce grand Empereur*, qui voulut proscrire le Christianisme? Est-ce d'avoir fait périr par la misere & dans les prisons un grand nombre de Chrétiens, parmi lesquels il y a eu des premiers Seigneurs de l'Empire? Est-ce à ce titre qu'on lui donne le nom de grand? On pourroit donc le donner aussi aux Néron, aux Dece, aux Diocletien? *Il chassa*, dit-on, *les Missionnaires avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances*, &c. Il est vrai que les Missionnaires s'étant cachés, on chassa ceux qu'on put découvrir; & l'on pourvut à leur subsistance avec cette *bonté paternelle* dont on use envers les forçats que l'on conduit aux galeres; & ce furent de tendres Algouzins qui furent leurs conducteurs & leurs pourvoyeurs.

XXVI.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglois, aux Hollandois en Amérique, toutes les Hordes Américaines non domptées, toutes les terres Australes qui sont une cinquième partie du globe, sont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole : Il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus. *S'il y a environ seize cens millions d'hommes sur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la sainte Eglise Romaine Catholique universelle en possédé à-peu-près soixante millions, ce qui fait plus de la deux cent trentième partie des habitans du monde connu, &c.*

Voici enfin la conclusion des savantes recherches du Philosophe sur les Christianisme. Il ne tire pas, il est vrai, lui-même les conséquences, & il ne les énonce pas trop expressément. Mais il en présente si clairement les prémices, qu'il vous met dans la nécessité de les tirer vous-même. Ces conséquences sont que la Religion Chrétienne, & sur-tout la Catholique, sont assez inutiles dans le monde, vû le peu de bien qu'elles y font : que *la sainte Eglise Romaine*, soi-disant *universelle*, n'a cependant que soixante millions d'hommes dans son sein ; que de deux cens trente hommes qui viennent au monde, à peine y en a-t-il un *qui ne soit pas la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole :* Il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus.

Examinons les extravagances des raisonnemens, & les mécomptes de l'impie calculateur.

1°. Il suppose qu'il n'y a que soixante millions d'hommes dans la communion Romaine, parce qu'il en exclut expressément *la moitié de*

l'Allemagne, le Dannemarc, la Suede, l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, toute l'Asie, toute l'Afrique, &c. Mais remarquez combien il y a de mécompte dans sa supposition.

D'abord pour ce qui est de l'Allemagne, la Religion Catholique est la Religion dominante dans tous les Etats de la Maison d'Autriche, dans ceux de la Maison de Baviere, dans tous ceux des Princes Ecclésiastiques, ce qui fait plus de la moitié de l'Allemagne. Outre cela une partie des Etats du Roi de Prusse & la plus grande partie de ceux de l'Electeur Palatin, sont également de la Religion Romaine.

En Angleterre il y a un très-grand nombre de Catholiques ; on en compte environ cent mille dans la seule ville de Londres. Plus de la moitié de l'Irlande est de Catholiques Romains, & il y en a aussi un grand nombre en Ecosse.

Plus de la moitié des Cantons Suisses reconnoissent l'Eglise Romaine pour la véritable Eglise de Jesus-Christ. La Hollande a presque autant de Catholiques que de Calvinistes. Voilà déja furieusement à reformer dans le calcul de notre homme.

Ensuite les anciennes possessions Angloises en Amérique, & où il y a encore un grand nombre de Catholiques Romains, ne sont presque rien en comparaison de ce qu'y possédent les Espagnols & les Portugais, qui n'y souffrent point d'autre Religion que la Catholique. En parlant des possessions Angloises, je n'y ai point compris le Canada & la Floride, cédés aux Anglois par la dernière paix, parce qu'ils y ont laissé la Religion sur le pied où les François & les Espagnols l'avoient mise dans ces pays-là.

Enfin on trouve également une multitude

immense de Chrétiens Catholiques dans les Indes, la Chine, la Perse, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, la Grece, &c. L'Eglise Romaine n'est donc pas réduite à un si petit nombre de sujets que le prétend le hardi Calculateur. Elle peut donc bien prendre le titre d'Eglise universelle, puisqu'il n'y a presque aucune Région sur la terre ou elle n'ait des Sujets; & qu'il n'y a point de Religion aussi étendue & aussi répandue que la Catholique.

Que doit donc gagner notre homme avec ses railleries & ses calculs ? La honte.

2°. Il suppose qu'il n'y a que *la deux-cent-trentième partie des hommes qui ne soient pas la proie du démon, pour vérifier la sainte parole*: Il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus.

Mais pour mettre à son calcul une réforme qui y est absolument nécessaire, nous allons présenter quelques propositions, lesquelles pourront nous conduire sûrement à la connoissance de la vérité.

Premiere Proposition.

La Religion Chrétienne, toutes ses Sectes & communions comprises, s'étend dans toute l'Europe; elle regne dans une partie très-considerable de l'Asie; on en doit dire de même de l'Egypte, & de quelques autres Régions de l'Afrique. On la professe dans les plus beaux pays de l'Amérique. Ainsi on peut dire que le Christianisme comprend près de la moitié du monde connu.

Seconde Proposition.

Sur le nombre des hommes qui naissent, il y en a environ la moitié qui ne passent pas l'âge de sept à huit ans, selon les calculs les plus exacts. Il meurt donc aussi dans cette

même période de tems un nombre égal d'hommes nés dans le Christianisme, & qui ont reçu le baptême.

Or on peut, en général, regarder tous ces enfans, comme autant d'hommes à qui le ciel est acquis à titre d'héritage, à cause de leur baptême ; leur raison n'étant pas encore alors assez développée, pour juger de la Secte dans laquelle ils sont nés, ni leur cœur assez corrompu pour commettre des fautes véritablement griéves, & qui les rendroient indignes de l'héritage acquis par le Sacrement. Voilà donc déja une multitude immense d'hommes, qui profitent du bienfait de la Rédemption.

TROISIEME PROPOSITION.

L'Eglise Chrétienne n'ayant rien décidé clairement sur l'état où seront les enfans morts sans baptême, & Dieu ne nous ayant rien révélé sur ce point, on ne peut pas avancer sans témérité, que ces enfans soient destinés aux enfers, comme des adultes qui auront fait un mauvais usage de leur raison & de leur liberté. On peut mettre dans le même cas des enfans morts sans baptême, tous ceux des Infidéles qui meurent avant d'avoir pu faire aucun usage de leur raison & de leur liberté. Voilà donc encore un nombre très-considérable d'hommes qu'on n'est point autorisé à regarder comme *la proie du démon*, & que l'on peut retrancher du nombre de ceux qu'il plaît à l'homme du Dictionnaire d'envoyer aux diables de gaiété de cœur.

Il s'ensuit de ces propositions, qu'il s'en faut beaucoup que le nombre des créatures réprouvées soit aussi grand que le veulent représenter les impies, pour rendre les dogmes du Christianisme odieux. Et tout ce que nous

avons dit n'eſt point oppoſé à la vérité du petit nombre des élus, parce que cette vérité ne regarde que les adultes. C'eſt ce qui ſe prouve évidemment par ces mots qui précédent la déciſion de Jeſus-Chriſt : *Il y en a beaucoup d'appellés.* On n'appelle que ceux qui ſont en état de répondre. Or, les enfans qui n'ont encore ni connoiſſance, ni liberté, ne ſont point dans ce cas.

Mais comme on voudra faire les mêmes difficultés pour les adultes, nous y répondrons encore par cette quatrième propoſition.

QUATRIÈME PROPOSITION.

Saint Paul d'une part nous annonce qu'*il n'y a qu'un ſeul Médiateur des hommes, Jeſus-Chriſt, lequel s'eſt donné lui-même pour le prix de la rédemption de tous*, & qu'*il veut que tous les hommes ſe ſauvent, & parviennent à la connoiſſance de la vérité.* Jeſus-Chriſt d'une autre part, nous dit que *ceux qui auront fait le bien, reſſuſciteront pour la vie, & ceux qui auront fait le mal reſſuſciteront pour être jugés & condamnés.* Il nous dit encore qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres.

1 Ad Thim. 2.

Joan. 5.

Il s'enſuit de la première vérité que Dieu donne à tous les hommes les ſecours néceſſaires pour qu'ils ſe ſauvent ; & de la ſeconde, que ces hommes ne ſeront jugés que ſur ce qu'ils auront fait. Voilà tout ce qu'on peut demander pour juſtifier la ſageſſe & les décrets de Dieu ; & voilà ce qui nous apprend en même-tems à travailler, ſelon l'avis de S. Paul, à notre ſalut, *avec crainte & tremblement.* L'avis eſt pour les Philoſophes comme pour le reſte des hommes.

ARTICLE SEPTIEME.

Le bien que le Christianisme a apporté au monde.

Supposons un genre de Philosophie qui, par les pures lumières dont elle éclaireroit les esprits, & par les sentimens d'honnêteté & de douceur qu'elle feroit passer dans les cœurs, ouvriroit aux hommes la voie de la vraie sagesse & du véritable bonheur: cette Philosophie ne seroit-elle pas le plus juste objet de l'empressément, du respect & de l'amour de tout le genre humain? Si cette Philosophie venoit à bout d'adoucir des mœurs féroces, de bannir des vices détestables, de faire naître la sûreté & la douceur dans les sociétés; si elle assuroit la vie des Souverains, cimentoit leur autorité, ramenoit les hommes à ces principes si essentiels d'humanité, d'honnêteté & d'équité, que la nature a gravé dans tous les cœurs; encore une fois, quels devroient être le respect, l'empressément, & l'amour du genre humain pour une Philosophie semblable? Or, cette Philosophie, c'est celle du Christianisme, & ces avantages que nous avons présentés, sont ceux qu'elle a procurés au monde; elle les a même surpassés.

Pour démontrer la proposition que j'avance, je ne veux que présenter quelques tableaux des mœurs qui régnoient dans le monde avant le Christianisme. Ce seront les Grecs & les Romains, c'est-à-dire les peuples les plus connus & les plus célèbres, qui nous en fourniront les couleurs & les traits. Dans ces différens tableaux, on verra les horribles excès d'impudicité qui étoient conseillés par les Philosophes, ou consacrés par la Religion; les outrages faits à l'humanité par la manière dont

on traitoit les esclaves ; la barbarie des combats des gladiateurs ; les ébranlemens continuels des Etats par les séditions & les guerres civiles ; les massacres fréquens des Princes & des Rois ; l'extravagance révoltante de l'idolâtrie ; & , en présentant en deux mots après chaque tableau l'état où se sont trouvés les peuples & les Empires depuis qu'ils ont reçu le Christianisme , nous démontrerons par ce contraste , de la manière la plus convaincante , combien le monde , l'homme & les mœurs doivent à la Religion Chrétienne.

Premier Tableau.

Excès horribles de l'impudicité chez les Grecs & les Romains.

Qui le croiroit , que des hommes tels que le divin Platon & le sage Plutarque , sont les plus ardens promoteurs de ces infames amours qui outragent la nature. On ne sçauroit lire sans frémissement les discours de Pausanias & d'Alcibiades dans le festin de Platon ; malgré ses détours & ses palliations , on voit que ce divin Platon sent cependant la honte de ce qu'il enseigne. Pour Plutarque , dans le même ouvrage où il donne des regles de mœurs & d'éducation , il se met à délibérer s'il conseillera les infames amours ; & , après avoir pesé les raisons de part & d'autre , il se décide pour l'affirmative.

Plat. in Symp.

Plut. de Educ. Liberis.

Ces horribles leçons , comment étoient-elles suivies ? Jugeons-en par les monumens que nous ont laissé les Payens eux-mêmes. Je vois un Théocrite chanter les victoires de ceux qui ont porté le plus loin la lasciveté ; un Néron tenter de transformer le sexe de son beau Sporus ; un Adrien faire mettre au nombre

Theocr. id. 12.

Suet. in Nat.

des Dieux Antinoüs, l'infame patient de ses brutales voluptés. D'un autre côté, je vois un Seneque, effrayé du nombre prodigieux de victimes qui servoient à cette révoltante débauche chez les Romains, employer les couleurs les plus fortes, pour en faire sentir l'horreur & l'abomination ; je vois un Alexandre Severe n'oser entreprendre d'arrêter ce mal, qu'il avoit en horreur, à cause de la multitude innombrable des criminels. Aussi ne doit-on pas être surpris que la plûpart des Empereurs ne laissassent point de postérité.

Sen. Ep. 95.

Laprid. in Sev.

Que dirons-nous maintenant des outrages qui se faisoient de toute part à l'honnêteté par les prostitutions publiques, lesquelles faisoient la plus chere partie du culte de la Religion ? Depuis les lieux qui reçoivent les premiers rayons du Soleil, jusqu'aux extrémités de son couchant, Vénus avoit son culte solemnel ; & la plus grande solemnité de ce culte, c'étoient les plus révoltans excès d'impudicité. Dans la Babylonie, les femmes se paroient extraordinairement, pour s'aller offrir aux étrangers ; & le prix de ce religieux commerce étoit le fond destiné à l'entretien des Temples de Vénus. En Arménie, on consacroit à cette impudique Déesse non-seulement les esclaves de l'un & l'autre sexe, mais les filles de qualité ne pouvoient se marier, qu'après avoir fait, pendant un certain tems dans le Temple, le beau métier de prostituées. Le même usage avoit été admis en Lydie, au rapport d'Hérodote. En Phénicie, on laissoit le choix aux femmes de se soumettre à certaines vilaines cérémonies pour honorer Adonis, ou de recevoir pendant un jour entier quiconque voudroit les approcher. Il n'est pas nécessaire de parler de la fameuse Corinthe,

Herod. lib. 1.

Strab. lib. 16.

Strab. ibid.

Lucia. de Deâ Syriâ.

où, près d'un Temple, il y avoit un couvent de mille courtisannes des plus belles qui étoient consacrées à Vénus, sans parler d'une immense multitude d'autres qui étoient répandues dans cette ville de prostitution. Strab. lib. 8.

Si nous venons maintenant aux Romains, nous trouverons qu'ils ont encore plus surpassé les Afriquains & les Asiatiques en lubricité, qu'ils ne les ont surpassé en puissance. Quels énormes attentats à l'honnêteté publique, lorsqu'aux jeux de la Déesse Flora, les légions de courtisannes, dont Rome étoit remplie, couroient toute la ville comme des Bacchantes, n'ayant point d'autre habit que celui qu'on donnoit à leur patrone Vénus! Quelle lubricité dans cet infame peuple, lorsqu'aux jeux du Cirque, il exigeoit que toutes les actrices se présentassent nues sur la scène, spectacle dont Caton ne crut pas pouvoir soutenir la vue? Combien d'autres genres d'outrages qui se faisoient à la pudeur, & qui étoient permis par les Loix, & consacrés par la Religion? Qu'on juge par-là des mœurs des Grecs & des Romains. Val. Max. l. 2.

Mais le Christianisme commence-t-il à régner dans le monde, je vois d'abord Constantin porter contre les infames amours sa fulminante Loi: *Cum vir in feminam nubit*, &c.; les mystères du paganisme proscrits, les horreurs des spectacles tomber peu-à-peu, l'honnêteté publique commencer à être respectée, le crime obligé de se cacher dans les ténèbres pour se soustraire à la rigueur des loix; la décence, la pudeur, l'innocence, devenir aux yeux des peuples, aux yeux des hommes même qui tiennent encore de l'ancien libertinage, devenir de précieuses & d'aimables vertus. Tel est le premier avantage que le Christianisme a apporté au monde.

On dira peut-être que, malgré le Christianisme, on retrouve encore aujourd'hui des exemples de ces sortes de crimes. A cela on répond qu'ils sont beaucoup plus rares, parce qu'ils entraînent la honte, & exposent à la sévérité des Loix, & qu'il n'est pas bien étonnant qu'il y ait aujourd'hui quelques forcénés qui suivent les leçons des Philosophes anciens pour les infamies, comme il y en a qui prennent le ton des Philosophes modernes pour les blasphêmes.

SECOND TABLEAU.

Outrages faits à l'Humanité par la manière dont on traitoit les Esclaves.

Les esclaves sont des hommes; & le malheur de leur condition ne permet pas que l'on manque envers eux aux droits des gens & de l'humanité. Cependant parmi les Payens on ne connut point ces droits; & il est incroyable jusqu'à quel point on abusa du pouvoir qu'on avoit sur eux.

D'abord les Maîtres avoient par les Loix même droit de vie & de mort sur leurs esclaves; & ils se servoient assez aisément de ce pouvoir, témoin un Vadius Pollion, qui ordonna de jetter dans un vivier, pour servir de pâture aux poissons, un esclave qui avoit cassé un verre de table; témoin un Autronius, qui pour une cause aussi légére, fait attacher à un gibet, & déchirer un de ses esclaves, pour amuser le peuple Romain assemblé pour le spectacle. Des exemples semblables n'étoient pas rares, parce que la vie d'un esclave étoit la chose du monde dont on faisoit le moins de cas.

Senec. de Irâ, lib. 3.

Tit.Liv. dec. 1. lib. 3.

Il est vrai que la cruauté n'alloit pas tou-

jours à la mort. L'avarice du Maître pouvoit s'y oppoſer; mais la condition des eſclaves en étoit ſouvent plus déplorable encore. On les regardoit comme on regarde les bêtes de charge; c'eſt l'expreſſion de la Loi même, *Pecudum numero*. Il ne falloit pas de grandes fautes, pour les faire tourmenter comme les plus grand criminels, les faire déchirer à coups de verges & de courroies, les mettre aux entraves les plus gênantes, leur briſer les os, comme cela arriva à Epictete. Un caprice ſuffiſoit pour cela. On a vu des Maîtres, dit Galien, laiſſer à demi-morts leurs eſclaves à coups de pieds, leur enfoncer des poinçons dans les chairs, leur crever les yeux avec des roſeaux, déchirer à belles dents des femmes eſclaves, & enſuite les aſſommer.

Lex Aquil.

De Dignos. Cur.

Une choſe encore remarquable, c'eſt que les Loix Romaines ordonnoient que ſi un eſclave avoit tué ſon maître, tous les autres eſclaves, quelque nombreux qu'ils fuſſent, ſeroient également condamnés à mort. Tacite nous fournit des exemples de l'exécution de cette Loi. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit entrer dans le détail de toutes les inhumanités des Payens ſur ce point.

Ann. ib. 14.

Il fallut une Religion comme le Chriſtianiſme pour rendre à l'humanité, à la raiſon, à l'équité tous ſes droits. Auſſi Conſtantin déclara-t-il coupables d'homicide les maîtres qui auroient tourmenté leurs eſclaves juſqu'à les faire mourir. Théodoſe le Grand adoucit encore davantage l'état de ſervitude. Enfin la Religion gagnant peu-à-peu, fit ſupprimer entièrement l'uſage de faire, ou de retenir des eſclaves. Seconde preuve du bien que le Chriſtianiſme a fait au monde.

L. de Emend. Serv.

Cod. Theod.

TROISIÈME TABLEAU.

Barbarie des combats des Gladiateurs.

Voici un autre genre d'inhumanité qui fait encore bien connoître les mœurs des Payens. Ce sont les combats des Gladiateurs. Une barbare superstition y donna naissance, une autre espèce de barbarie s'en fit un amusement.

La première origine des combats des Gladiateurs fut la colere des guerriers victorieux. Ils égorgeoient les vaincus que l'on prenoit, ou qui se rendoient ; ils s'imaginoient faire par-là un grand plaisir aux mânes, c'est-à-dire aux ames de ceux de leurs camarades qui avoient péri dans les combats. Ainsi Achille immola t-il Hector à Patrocle, & Enée le pauvre Turnus à Pallas. Un peuple aussi féroce que l'étoient les premiers Romains, trouva ce barbare usage fort de son goût. Junius Brutus fut le premier dont les obséques furent célébrées par des bandes de Gladiateurs & d'esclaves, que l'on obligea de s'égorger mutuellement pour honorer un mort. Les grands imiterent ensuite ce bel exemple. Ceux qui avoient la commission de s'entretuer ainsi près du bûcher du mort, s'appelloient Bustuaires, *Bustuarii*, du mot *bustum* qui signifie *bûcher*.

Iliad. Eneid. Val. Max. l. 2, c. 4.

On goûta si bien ces spectacles, qu'on les fit entrer dans les réjouissances publiques, & ensuite dans les exercices de Religion. On voyoit quelquefois une multitude si prodigieuse de Gladiateurs, que le Sénat se crut obligé d'en diminuer le nombre, pour ne pas laisser répandre tant de sang humain. Mais les Empereurs se mirent peu en peine des regles que le Sénat avoit prescrites ; on vit un Néron faire paroître en même tems en Gladiateurs, jusqu'à

Suet. in Julio. Idem in Nero.

quatre cens Sénateurs & six-cens Chevaliers Romains ; un Domitien donner aux flambeaux des combats de Gladiatrices, aussi indécens que cruels. Enfin la fureur de ces spectacles barbares alla si loin, qu'on voulut donner la dernière pointe aux plaisirs de la table par les combats des Gladiateurs. Alors la salle devenoit un champ de bataille ; on voyoit couler les ruisseaux de sang, après avoir fait couler les flots de vin ; après s'être remplis de viandes, on se repaissoit de la vue des massacres. Silius Italicus nous peint ainsi dans ses vers ces barbares plaisirs : In Domit.

Quin etiam exhilarare viros convivia cæde
Mos olim, & miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, & super ipsa cadentum
Pocula respersis non parco sanguine mensis.

Voilà un troisième tableau des mœurs Payennes, & une troisième preuve du bien que le Christianisme a fait dans le monde, en abolissant entièrement ces usages, qui sentent plus la bête féroce, que l'homme doué de raison & de sentiment.

QUATRIÈME TABLEAU.

Injustice criante des Usures.

Pour continuer les tableaux des mœurs Payennes, aux excès d'impudicité, de barbarie, d'inhumanité, nous ajouterons maintenant les excès d'injustice par les usures les plus criantes, cependant autorisées par les Loix.

On étoit regardé comme fort honnête homme chez les Payens, lorsque l'on n'exigeoit que le douze pour cent par an, pour l'intérêt de l'argent qu'on avoit prêté. Rien de plus

connu & de mieux autorisé que le centième, *centesima*, qu'il falloit payer chaque mois. Tous les Auteurs & toutes les Loix en font mention. Mais quand il s'agissoit de choses qui étoient de consommation, la condition du débiteur étoit encore bien plus dure; car il étoit obligé de rendre au bout de l'an une moitié de plus qu'il n'avoit reçu. C'est-à-dire, que pour un boisseau de bled, on étoit obligé d'en rendre un & demi. Ce qui étoit exprimé chez les Latins par le mot de *ses qui altera*, & chez les Grecs par celui *d'Hemiolia*. Mais en général chez les Grecs, les usuriers avoient encore plus beau jeu, parce qu'il n'y avoit point d'autres taux pour l'intérêt, que la volonté, c'est-à-dire la cruauté du créancier; & c'est le sage Solon qui l'avoit le premier ainsi ordonné.

Cet intérêt de douze pour cent chez les Romains commença avec la République, comme le marque Tite-Live, & il dura jusqu'à la fin de l'Empire. Mais les habiles usuriers, qui étoient en grand nombre, & qui n'avoient rien à craindre des Loix, ne se contentoient pas d'un profit si modique. Ils doubloient quelquefois leur capital au bout de deux ou trois ans, & quelquefois même en moins de tems. Pour juger des maux que causoient ces usures énormes, nous ne pouvons pas citer un auteur plus instruit que Tacite. Voici ce qu'il
An. l. 6. nous dit à ce sujet. *Un des plus anciens maux de l'Etat, & celui qui y a été le plus souvent la cause des séditions & des discordes, c'est l'usure. Nos ancêtres y paroient plus efficacement, parce que leurs mœurs étoient moins corrompues que les nôtres. Car il fut d'abord défendu par les loix des douze tables de prêter à un interêt plus fort que le douze pour cent, au lieu qu'auparavant il n'y avoit point d'autres taux d'intérêt que l'avidité des riches.*

Enfin pour donner le dernier coup au tableau des cruautés usuraires, nous ajouterons que chez les Grecs, & chez plusieurs autres peuples Payens, les créanciers étoient autorisés par les loix à réduire en esclavage leurs débiteurs lorsqu'ils n'avoient point payé aux termes marqués, à les traiter, comme on a vu ci-devant, qu'étoient traités les esclaves, à faire saisir un débiteur mort, & à lui faire refuser les honneurs de la sépulture, ce qui étoit dans le paganisme une des plus grandes infamies pour les familles.

Par l'exposé que nous venons de faire, on peut connoître jusqu'où alloit la cruauté, l'injustice & la licence des usures chez les Payens. Comparons maintenant la manière dont les usuriers ont été regardés & traités chez les Payens & chez les Chrétiens.

1°. Chez les Payens les usuriers n'étoient soumis à aucunes peines. Tite-Live, qui rapporte en divers endroits de son histoire, tous les désordres que les excès des usures causoient dans l'Etat, annonce bien quelques précautions dont on usoit de tems en tems pour y remédier, en prenant sur les fonds publics pour payer les dettes de ceux qui en étoient accablés. Mais il ne parle jamais d'aucunes peines décernées en général contre les usuriers, ni d'aucunes loix faites contr'eux. Ainsi rien ne les empêchoit de continuer toujours leurs brigandages.

Chez les Chrétiens, les loix civiles condamnent les usuriers à des amendes, à des aumônes, à des peines infamantes; & les loix Ecclésiastiques les déclarent pécheurs publics, & indignes de participer à ce que la Religion a de plus auguste & de plus saint.

2°. Chez les Payens, ce qui étoit réglé pour

l'intérêt des choses prêtées, portoit le caractère d'une injustice évidente.

Chez les différentes nations Chrétiennes, les loix ont pourvu à ce que dans les prêts & placement d'argent, nul des contractans ne fut lézé.

3°. Chez les Payens, le métier d'usurier s'exerçoit aussi publiquement & aussi hardiment que les professions les plus innocentes & les plus honnêtes, ce qui multiplioit prodigieusement cette funeste engeance.

Chez les Chrétiens, l'usurier se cache, se déguise, use de tous les détours imaginables pour n'être pas reconnu, ce qui empêche que le nombre des usuriers ne soit aussi grand qu'il le seroit, si la cupidité n'étoit pas *intimidée* & arrêtée par la rigueur des loix.

Voilà un quatrième avantage que la Religion Chrétienne a procuré au monde.

CINQUIÈME TABLEAU.

Bouleversemens continuels des Etats & des Empires.

D'une part écoutez les Voltaire, les Freret, les frénétiques auteurs du *Christianisme dévoilé* du *Militaire Philosophe*, & tous ces autres qui sont toujours dans un enthousiasme de haine contre le Christianisme; ils ne cessent de crier que la Religion Chrétienne n'enfante que troubles, séditions, guerres civiles; que c'est elle qui a fait couler des rivières de sang depuis Constantin; qui a allumé dans tous les Etats les flambeaux de la discorde; qui a désolé la terre par les guerres de Religion, &c.

D'une autre part jettez les yeux sur les fastes du monde, voyez les diverses révolutions, secousses, bouleversemens, agitations, qu'ont

éprouvé les peuples, les Royaumes & les Empires, & vous ferez forcé de convenir que ce n'eſt que depuis le Chriſtianiſme que le monde voit plus rarement ces horribles fléaux, que les peuples ont joui d'une tranquillité plus aſſurée, que les Sociétés civiles & politiques ont pris une conſiſtance plus ſage, plus ſolide, & infiniment mieux réglée.

Pour s'en convaincre, qu'on jette un coup d'œil ſur les Royaumes & les Empires qui ont partagé l'Univers. Qu'on s'arrête d'abord à celui qui a paſſé pour le plus ſagement gouverné, & qui a été le plus puiſſant, je veux dire l'Empire Romain. Qu'on ſuive ſes révolutions depuis le jour où Rome fut fondée par Romulus, juſqu'à celui où elle devint Chrétienne ſous Conſtantin, c'eſt-à-dire pendant le cours d'une dizaine de ſiécles. Quelle continuité d'agitations, de troubles, de ſéditions, de maſſacres ? De quels torrens de ſang Rome, l'Italie, l'Empire n'ont-ils pas été inondés ?

Cette fameuſe Ville fut d'abord gouvernée par ſept Rois, pendant deux cens quarante-quatre ans; & de ces ſept Rois, trois ſeulement meurent tranquillement ſur leur trône, trois autres ſont cruellement maſſacrés, & le quatrième eſt chaſſé. Sur le débris de la Royauté s'établit le Gouvernement Conſulaire; mais il n'a pas duré vingt ans, que la diviſion ſe met entre le Peuple & les Grands. Le peuple ſe retire de Rome ravage les campagnes; les Grands ſont obligés de plier, le Conſulat ſe rétablit; mais on crée en même tems des Magiſtrats ſéditieux, les Tribuns, qui, ſous prétexte de défendre le peuple, entretiennent une diviſion continuelle entre les différens ordres de l'Etat. Cet eſprit de

Tit. Liv. 1. dec. lib. 2.

Tit. Liv.

sédition agite si fort le peuple Romain pendant trois siécles entiers, qu'il ne se passe jamais trente ans, qu'on ne voie répandre le sang des Citoyens dans ces émeutes; & la fureur allant toujours en augmentant, jusqu'au tems des Gracques, Rome devient un champ de batailles continuelles, où le citoyen ne reconnoît plus dans le citoyen, que l'ennemi le plus odieux.

Environ quarante ans après, cette même fureur se ranime plus fortement que jamais, par les guerres civiles de Marius & de Sylla. Rome, l'Italie, la Grece, l'Espagne sont inondées de sang Romain. Les proscriptions réciproques des deux partis n'épargnant ni le rang, ni la naissance, ni les liens du sang. Il n'est point de famille qui n'ait ses deuils particuliers, & ces deuils particuliers ne servent qu'à exciter à de nouveaux massacres & à de nouvelles vengeances. La plus grande partie des Romains périt par les armes des Romains.

Depuis cette funeste époque, les guerres civiles se succédent les unes aux autres. Moins de quinze ans après la mort de Sylla, Catilina forme une conjuration contre sa Patrie, & périt les armes à la main. César, peu d'années après, reprend le même projet, & plus habile, pour le malheur de sa Patrie, il renverse la République, se rend seul maître de l'Empire, & après cinq ans de guerres civiles il est assassiné. Sa mort donne naissance à une nouvelle guerre qui renouvelle toutes les horreurs de celle de Sylla, sous les fameux Triumvirs, Octave, Antoine & Lépide. Octave reste le seul maître. Rome semble un peu respirer sous son Empire. Mais elle a bientôt de nouveau à gémir sous la barbarie des Tibe-

re, des Caligula & des Néron. A la mort de ce monstre, les guerres civiles recommencent sous Othon, Galba & Vitellius. Vespasien les termine, & regne seul. Depuis le regne de ce Prince jusqu'à Constantin, c'est-à-dire dans l'espace de deux cens soixante ans, on compte encore les guerres civiles de Cassius sous Marc-Aurele, de Didius Julianus, de Niger, d'Albin sous Septime Severe, de Maximin, qui renversa Alexandre du trône. Les Gordiens & les Philippes périssent par les mains de leurs soldats révoltés. L'esprit de sédition continue encore dans les armées sous les Empereurs Florien, Probus, Carus, Numerien : & ce n'est jamais que dans des batailles que le sort de l'Univers est décidé. On peut regarder comme la dernière des guerres civiles, celle de Constantin contre Maxence, & ensuite contre Licinius, & alors l'Univers devint Chrétien.

Nous aurions des tableaux aussi horribles à présenter des secousses, révolutions & agitations qu'éprouverent les Grecs, les Syriens, les Egyptiens, les Arabes. Un coup d'œil rapide jetté sur leur histoire, suffit pour en convaincre.

Qu'on choisisse maintenant telle que l'on voudra des Monarchies Chrétiennes ; qu'on en examine, qu'on en suive les fastes dans un espace de tems égal à celui que nous venons de présenter pour Rome payenne ; que l'on compare l'état des Peuples sous l'un & l'autre gouvernement, sous l'une & l'autre Religion ; & qu'on juge sous laquelle ils ont été plus heureux. Si les passions, si les vices attachés à l'humanité, & que la Religion condamne, mais qu'elle ne corrige pas toujours, ont présenté de tems en tems parmi les Chré-

tiens quelques-unes de ces tristes scenes qui font la honte & le malheur du genre humain, qu'est-ce que cela en comparaison de cette continuité de séditions, de massacres, de guerres civiles, de fureurs & d'acharnemens réciproques dont Rome payenne a été désolée.

Qu'on suive, par exemple, l'état de la Monarchie Françoise. Elle subsiste depuis plus de treize cens ans. Elle vit, dans le sixième siécle, c'est-à-dire presqu'à sa naissance, les fureurs sanguinaires des fils de Clovis, qui étoient des hommes encore à demi barbares; dans le neuvième, les divisions funestes des petits-fils de Charlemargne; dans le quinzième, les deux factions fameuses des Bourguignons & des Armagnacs, lesquelles, en conséquence de l'assassinat du Duc d'Orléans à Paris, & de celui du Duc de Bourgogne à Montereau, mirent l'Empire François à deux doigts de sa ruine; dans le seizième, les guerres de Religion. Or tous ces fléaux, dans l'espace de treize cens ans, n'ont pas fait plus d'un siécle entier de malheurs pour la Nation. Dans les autres Monarchies Chrétiennes, les choses ont été à peu près de la même manière que dans la Monarchie Françoise. Il est donc vrai, malgré tous les cris & toutes les déclamations des Philosophes modernes, que la Christianisme a adouci les mœurs, arrêté l'esprit de sédition, déraciné & détruit le germe des guerres civiles. Il est donc incontestable qu'il a fait un véritable bien à l'univers.

Sixième Tableau.

Les Assassinats des Princes.

Ces mêmes déclamateurs furieux, qui ne cessent

cessent de représenter le Christianisme comme une Religion de troubles & de discordes, & qui bouleverse les Etats, les Royaumes & les Empires, la veulent faire passer encore pour une Religion meurtrière, & la plus dangereuse pour les Têtes couronnées.

Ils ne sont point en cela de l'avis d'un des plus célebres Docteurs de ce siécle, qui, tout protestant qu'il est, avoue que de toutes les Religions, la Catholique est celle qui est la plus favorable aux Souverains. Pour nous, sans entrer en aucune preuve de raisonnement sur un point qui est aussi évident, nous allons rendre la vérité sensible par les faits; & nous ferons voir le nouvel avantage que le Christianisme a procuré au monde, en faisant respecter les jours de ceux que la Providence a établis pour le gouverner. Si l'ambition, la vengeance, le fanatisme, l'esprit de rébellion, ont occasionné chez les Chrétiens quelques-uns de ces énormes crimes, ils ont été très-rares, & ils ont toujours été détestés; au lieu que chez les Païens, ils ont été très-fréquens, presque toujours impunis, & très-souvent honorés & récompensés.

Hume Hist. de la Maison de Stuard.

D'ailleurs convient-il à des Philosophes, qui sont les ennemis les plus envénimés des Souverains, qui les peignent avec les couleurs les plus noires, qui les représentent tantôt *arrachant le pain des mains des pauvres, permettant, & même ordonnant le vol, les concussions, les injustices*; tantôt comme *des Tyrans, qui détestent & oppriment la vérité, parce qu'elle ose discuter leurs titres injustes & chimériques*; convient-il à des Philosophes qui prodiguent les plus sublimes louanges à l'assassin de Charles I, qui se font les panégyristes enthousiastes des Usurpateurs, qui entreprennent de justifier

Christ. dévoile, pag. 9.

Pag. 11.

Siécle de Louis XIV. c. 5.

Hist. Génér. chap. 14.

de la Suède. les plus fameux rebelles & les plus grandes rébellions, convient-il à ces Philosophes d'outrager ainsi la plus paisible*, la plus douce & la plus sociale des Religions ?

Ibid. c. 135.

Mais laissons ce point, & pour prouver notre assertion, venons encore aux Romains. Nous avons déja vu que des sept Rois de Rome, trois furent massacrés, & un autre détrôné. Des douze premiers Césars, il n'y en a eu que trois ou quatre qui moururent d'une mort naturelle. D'une quarantaine d'Empereurs qu'il y eut depuis Domitien jusqu'à Constantin, plus de la moitié périrent par le fer des séditieux & des rébelles. Si des Romains nous passons aux Grecs, nous verrons encore le même esprit de massacres & de fureurs. Nous verrons couler le sang de presque toute la famille & de tous les proches d'Alexandre; nous verrons presque tous les Rois d'Asie ou de Syrie empoisonnés ou massacrés. De dix-huit qu'on en compte depuis Seleucus I, jusqu'au dernier Demetrius, dix au moins périssent par les mains des révoltés; nous verrons les Lagides en Egypte donner des scenes aussi horribles que celles que donnent les successeurs de Seleucus en Syrie. Si des Grecs nous passons aux Arabes, nous verrons tomber sous le fer des rebelles & des séditieux, les têtes des Princes, comme les épis sous le fer du moissonneur. Omar, Ali, Moavie, Othman, Hussain, Marvan, Hassan, Hibraïm, périssent dans l'espace d'un siécle ou environ; pendant tout ce tems on ne voit que perfidies, assassinats, renversement de trônes. Le seul Moktar se vantoit d'avoir fait égorger plus de cinquante mille Ommiades, & Abdallah Mahomet, premier Calife des Abasides, s'étoit fait surnommer *Saffah*,

Justin. Lib. 13.

D'herbelot, Bibliot. Or.

c'eſt-à-dire *l'exterminateur*, à cauſe du maſſacre épouvantable qu'il fit des Princes Ommiades, & de leurs adhérans dans toute l'étendue de l'Empire.

Enfin un demi ſiécle de Paganiſme préſente infiniment plus de ces énormes crimes, qu'on n'en trouve dans toutes les Monarchies Chrétiennes, depuis quinze ſiécles que le Chriſtianiſme régne dans l'Univers.

Et des Ecrivains furieux vous oſent repréſenter l'Egliſe armée de poignards, pour attenter à la vie des Souverains ; ils oſent vous dire que c'eſt elle *qui ſouleve les peuples contre leurs Princes, qu'elle a fait couler des rivières de ſang depuis Conſtantin !* Et des Libertins ignorans, des gens ſans mœurs, adorent ces oracles inſenſés, & ſe font tous les jours leurs échos !

Poëme ſur la Loi naturel. Penſées ſur l'Adminiſtration publique.

Il n'eſt pas néceſſaire de repréſenter les faſtes ſanglans des autres peuples. Ce que nous avons dit ſuffit bien pour démontrer que jamais la vie des Souverains n'a été plus reſpectée & plus aſſurée que depuis que le Chriſtianiſme a réformé le monde.

SEPTIÈME TABLEAU.

Extravagance révoltante de l'Idolâtrie.

Voici maintenant le tableau de la majeſté auguſte, & de la reſpectable ſainteté de la Religion Payenne.

Jupiter inceſtueux, adultere, ſéducteur, parricide, étoit le plus grand des Dieux du Paganiſme. La Reine des Cieux, Junon, avoit toutes ces belles qualités qui caractériſent les femmes méchantes. Mars étoit un Dieu colere, violent, emporté, & qui ne ſe plaiſoit que dans le ſang & le carnage. Venus étoit

l'objet des vœux & des adorations des Courtisannes, & la grande protectrice de la prostitution, & autres œuvres honnêtes de cette espèce. Le lubrique & fantasque Apollon se fit chasser du Ciel pour ses mutineries & ses homicides, & fut réduit à faire le métier de pâtre chez le Roi Admet. La brutale Diane se faisoit honorer par des victimes humaines; car tout étranger qui avoit le malheur de mettre le pied dans la Tauride, étoit conduit & immolé sur ses Autels. Les autres divinités ne valoient pas mieux que celles que nous avons nommées. On trouvera tous leurs beaux faits dans le railleur Lucien, & l'on remarquera que jamais les Payens ne se sont avisés d'attribuer à leurs Dieux aucune vertu. A ces abominables divinités on pourroit ajouter une multitude innombrable de Dieux ridicules, comme ceux des Egyptiens, des Phéniciens, des Babiloniens, &c. Mais en voilà assez pour cette partie du tableau, il y auroit de la confusion, s'il étoit plus chargé.

La manière dont on honoroit ces Dieux répondoit parfaitement bien à leur caractère, & étoit véritablement digne d'eux. Nous nous garderons bien cependant d'en donner des détails, & de dévoiler les abominables mystères de la plupart de leurs fêtes, comme celles de la bonne Déesse, de Bacchus, de Cérès, &c. Les Savans en pourront trouver la description dans *l'Avertissement aux Gentils* de Clément d'Alexandrie. Ce grand homme crut devoir dévoiler tous ces infames mystères, pour confondre le Paganisme qui les pratiquoit alors. Les remettre aujourd'hui sous les yeux, ce seroit allarmer la pudeur la moins délicate, & donner le plus horrible scandale sans nécessité.

Tels furent les Dieux qu'adora l'Univers, telles furent les Religions que suivit l'Univers entier, avant que le Christianisme parût sur la terre. Ce fut le Christianisme qui ouvrit enfin les yeux au monde, qui lui fit connoître toute l'absurdité, l'extravagance & l'infamie des Religions qu'il avoit imaginées & adoptées, qui le fit gémir & rougir de ses malheurs & de ses crimes.

Ce fut le Christianisme qui donna au monde les grandes idées d'un Dieu Créateur, unique, existant par lui-même, infiniment saint, qui lui apprit à rendre à la Divinité un culte digne de la Divinité même, un culte raisonnable, décent, & toujours accompagné de sentimens vertueux.

En un mot, ce qu'est un flambeau brillant porté dans un lieu de ténébres; ce qu'est l'astre du jour quand il chasse les ombres de la nuit, c'est ce qu'a été le Christianisme pour l'univers. Une seule parole de l'Evangile a porté infiniment plus de lumières dans les esprits, & de réforme dans les cœurs, que n'en avoient jamais pu porter toutes les écoles & toutes les Sectes philosophiques ensemble. Le paganisme fut confondu par les Ouvrages des Peres, des Tatien, des Quadrat, des Justin, des Athenagore, des Origenes, ces excellens Ouvrages demeurerent sans réponse. Et si le Paganisme se soutint encore quelque tems, ce ne fut que par le libertinage qu'il autorisoit, & que les libertins de nos jours s'efforcent de faire renaître.

Voilà encore un nouvel avantage dont le monde est redevable au Christianisme. L'homme qui est capable de penser, doit être étonné que l'Univers ait pû être si long-tems abusé par l'extravagance & l'absurdité du Paganisme.

Mais doit-il l'être moins qu'une Religion aussi pure, aussi sage, aussi avantageuse au genre humain, que l'est la Religion Chrétienne, soit l'objet des déclamations furieuses de tant d'Ecrivains, & que ces déclamations soient l'objet de l'empressement le plus vif, & l'amusement le plus doux de tant d'hommes qui font encore profession de cette Religion ?

Le sujet du premier étonnement cessera, si l'on pense que ce n'est qu'à la grace de Jesus-Christ & à la vertu de la Croix, que l'homme est rédevable des vraies lumières en fait de Religion.

Le sujet du second étonnement cessera de même, si l'on fait attention que cette Religion étant si sainte, elle est par-là même l'ennemie des plus douces & des plus fortes passions, & qu'il n'y a jamais que les déréglemens du cœur, & l'orgueil de l'esprit qui puisse soulever les hommes contr'elle.

VIII.

Nous pourrions ajouter encore beaucoup d'autres tableaux des mœurs Payennes, en représentant l'horrible barbarie avec laquelle on traitoit les villes prises, les Princes & les peuples vaincus; l'injustice qui faisoit enlever aux Nations subjuguées la plus grande partie de leurs terres pour les attribuer au peuple conquérant, d'où vinrent chez les Romains les loix Agraires, ou du partage des champs; la stupidité grossière, la férocité sauvage de tant de Nations, qui ne dûrent qu'aux lumières du Christianisme le changement de leurs mœurs. Qu'étoit-ce que les Goths, les Vandales, les Bourguignons avant qu'ils fussent Chrétiens ? & sans reculer à des tems si éloignés, qu'étoit-ce que les Canadiens, les Para-

guaiens, les Méxicains, avant d'avoir été cultivés & formés par les soins des Missionnaires ?

Ce que nous avons exposé jusqu'à présent suffit bien pour démontrer les avantages infinis que le Christianisme a apporté à l'Univers, l'honnêteté & la douceur qu'il a mis dans les mœurs, la sûreté & la paix qu'il a fait naitre dans les sociétés civiles & politiques, le respect qu'il a inspiré pour les Souverains, l'humanité & l'équité qu'il a mis dans la manière de traiter les hommes, & avec les hommes.

Et des Ecrivains nous annoncent aujourd'hui que le Christianisme *n'est qu'un tissu d'absurdités, & le produit informe de presque toutes les superstitions anciennes ; qu'un bon Chrétien ne peut être qu'un misantrope inutile, ou un fanatique turbulent ; que c'est la plus absurde de toutes les Religions, la plus ennemie de la société, la plus détestable, la plus féconde en crimes* ; & autres propos semblables que l'on débite sans cesse dans des milliers des brochures qui n'ont rien de nouveau que le titre. Tel est l'honneur que ces Sages font à la société Chrétienne & à leur Nation.

Chrif-tianifme dévoilé.

Milit. Philos.

Il est vrai qu'ils n'osent pas s'avouer publiquement pour les auteurs de ces sortes d'ouvrages. Ils savent qu'ils seroient traités comme les empoisonneurs, que les Loix condamnent aux plus horribles supplices. L'affreux contraste de la licence de leurs écrits, & de la circonspection tremblante de leur conduite, doit apprendre à juger de la noirceur de leurs ames.

Il est tems de finir ce long article, qu'il ne nous a pas été possible de rendre plus court. L'exposé que nous venons de faire, soit en établissant, soit en combattant, présente aux

lecteurs les plus frappans contrastes, de la sainteté la plus éclatante & de l'impiété la plus détestable, des preuves les plus démonstratives & de l'infidélité la plus odieuse, des raisonnemens les plus justes & les plus convaincans, & des railleries les plus indécentes & les plus plates. Que ceux qui écoutent & qui admirent cette troupe de conjurés contre le Christianisme, apprennent enfin à connoître les détestables maîtres entre les bras desquels ils se sont jettés.

CIEL.

Ni l'homme de bien, ni le libertin, n'ont besoin qu'on leur prouve qu'il y a un Ciel ; c'est-à-dire, un lieu destiné aux récompenses de la vertu. L'homme de bien en est assuré par l'idée qu'il a de la justice, de la sainteté & de la sagesse de Dieu ; le libertin sent bien qu'il n'a rien à y prétendre. Cette idée même du Ciel, n'est rien moins qu'agréable pour lui ; parce qu'il comprend que s'il y a sûrement un lieu pour les récompenses, il doit aussi y en avoir un pour les châtimens.

Les livres divins, & la tradition la plus constante & la plus universelle, ne permettent pas le doute le plus léger sur ce point. Isaie, David, Ezéchiel, l'Evangéliste saint Jean, nous fournissent les idées les plus pompeuses de l'auguste séjour de la Divinité, lequel doit être aussi dans l'éternité celui des ames justes. Notre divin Législateur nous présente toujours le Ciel, comme le digne objet de nos désirs, de nos empressemens & de nos efforts ; & ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les Payens, instruits par la seule tradition, ont eu des idées presqu'aussi brillantes du séjour destiné aux ames vertueuses, que les Chrétiens ins-

truits par la révélation. On ne peut pas en fournir une preuve plus frappante que par ces paroles de Macrobe dans son commentaire sur le songe de Scipion.

» Le but de Ciceron dans cet ouvrage, » nous dit-il, est de nous apprendre que les » ames vertueuses étant une fois dépouillées » de leurs corps, sont transportées dans le » Ciel, pour y goûter une éternité de bon- » heur. Car Lelius, trouvant mauvais que l'on » n'eût dressé aucune statue à Nasica, qui avoit » sauvé la République, Scipion lui répond » ainsi. Quoique les sages trouvent déja dans » le témoignage de leur conscience une ré- » compense bien flatteuse de leur vertu ; cette » vertu cependant exige quelque chose de » plus glorieux encore que ne seroient les » statues, les lauriers & les triomphes. Ap- » prenez donc que tous ceux qui ont servi » la patrie, ont leur place marquée dans les » Cieux ; à l'imitation de vos ancêtres, faites » donc vos délices de la justice & de la vertu. » C'est-là la voie qui conduit au Ciel, & qui » donne place dans la société de ces grands » Hommes, que la mort a placé dans ces » lieux ». Macrob. in Som. Scip. l. 1. c. 4.

Toutes les Nations ont eu la même manière de penser sur ce point si intéressant pour l'homme. Nous ne nous arrêterons pas à en fournir les preuves ; on les retrouve dans tous les livres qui traitent des mœurs des anciens peuples. Mais avant de montrer les absurdités qui sont débitées sur cette matière dans le Dictionnaire Philosophique, développons les misérables équivoques dont le Docteur abuse pour séduire & tromper. Car c'est cet abus qui fait ordinairement tout son fort & toute sa science.

Le mot de Ciel se prend en bien de significations différentes. On s'en sert dans les systêmes physiques ; il est aussi dans le langage ordinaire des peuples ; il a également lieu dans le langage de la Religion.

Dans les systêmes physiques, on entend par le mot de Ciel, ces espaces immenses dans lesquels roulent ce que nous appellons les corps céleste. Dans le langage ordinaire des peuples, au mot de Ciel, on a l'idée de cet azur si doux dans lequel se perd notre vue. On entend aussi quelquefois par ce mot une partie de l'atmosphère, & les nuages qui s'élevent de notre globe. Enfin, dans le langage de la Religion, le mot de Ciel nous présente l'idée d'un lieu, où l'Etre suprême réunira les ames vertueuses, pour faire leur éternel bonheur ; en se montrant à elles dans toute sa majesté, sa gloire ; & ses divines perfections.

Tout ce que nous savons du Ciel ; c'est que ce lieu est fort élevé au-dessus de la terre ; Apoc. 21. c'est que c'est Dieu lui-même qui en fera la magnificence & la splendeur ; c'est qu'il ne s'y trouvera rien de ce qui pourroit altérer le bonheur de l'homme ; c'est qu'enfin, ce bonheur surpassera infiniment tout ce que nos idées & nos désirs pourroient représenter, concevoir & imaginer. La révélation & la tradition nous apprennent que ce lieu existe. Mais est-ce au-delà, est-ce beaucoup au-delà de ce que nos yeux peuvent appercevoir ? C'est ce que la révélation & la tradition ne nous ont pas clairemeut développé. On peut bien sans risque s'en remettre entièrement à Dieu sur cela, & il est plus important pour l'homme de s'en rendre digne, que d'en savoir précisément la situation. Revenons maintenant à l'homme du Dictionnaire.

I.

Qu'entendoient les anciens par le Ciel ? Ils n'en savoient rien ; ils crioient toujours , le Ciel & la Terre ; *c'est comme si l'on crioit , l'infini & un atôme. Il n'y a point , à proprement parler , de Ciel ; il y a une quantité prodigieuse de globes qui roulent dans l'espace vuide , & notre globe roule comme les autres. Les anciens croyoient qu'aller dans les Cieux , c'étoit monter. Mais on ne monte point d'un globe à un autre. Ainsi , supposons que Vénus étant venue à Paphos , retournât dans sa planete ; quand cette planete étoit couchée , la Déesse Vénus ne montoit point alors , par rapport à notre horison : elle descendoit , & on devoit dire en ce cas ,* descendre au Ciel. *Mais les anciens n'y entendoient pas tant de finesse ; ils avoient des notions vagues , incertaines , contradictoires sur tout ce qui tenoit à la Physique. On a fait des volumes immenses , pour savoir ce qu'ils pensoient sur bien des questions de cette sorte. Quatre mots auroient suffi , ils ne pensoient pas.*

Voici une kyrielle d'absurdités , dont le ridicule mérite bien que nous donnions quelques momens à les remarquer & à nous en amuser. Ainsi nous remarquerons :

1°. Que c'est une absurdité de dire : *Qu'entendoient les anciens par le Ciel ? Ils n'en savoient rien.* Car soit que l'on entende par le mot de *Ciel* , les hypothèses ou systêmes de Physique , soit que l'on entende le séjour destiné aux ames vertueuses , les anciens en savoient à-peu-près autant sur ces deux points , qu'en savent nos philosophes d'aujourd'hui. En effet , pour ce qui est du Physique , ils rendoient compte de la marche des corps célestes ; ils prédisoient les éclipses , ils connoissoient la grandeur & la distance réciproque des planetes , à-peu-près comme nous le faisons aujour-

d'hui. Ils se passoient fort bien de la très-inutile & très-incertaine attraction de Newton. Ils n'adopterent point l'hypothèse de Philolaüs, d'Aristarque & de Cléanthes, sur l'immobilité du soleil au centre du monde, laquelle n'étoit pas encore bien expliquée ; hypothèse que Copernic a renouvellée & mise en crédit dans ces derniers siécles. Quoiqu'ils n'eussent pas des instrumens aussi parfaits que ceux qu'on a commencé d'avoir depuis cent cinquante ans, ils faisoient cependant des observations, dont on reconnoît encore aujourd'hui la justesse & la certitude ; ce qui montre jusqu'où alloient leurs lumières, leurs connoissances, & leur habileté. Et que paroîtroient la plupart de ces petits hommes, qui prennent un ton si fier, parce qu'ils ont quelque légére teinture de Géométrie & d'Astronomie ; que paroîtroient-ils, si on les mettoit à côté des Hypparque, des Eratosthene, des Ptolomée ?

C'est donc une absurdité bien grossière de dire que sur les systêmes célestes, les anciens *ne savoient rien*.

Pour ce qui est du Ciel, considéré comme le séjour des ames vertueuses, réunies avec Dieu, nous avons déja dit ce que nous apprenoit là-dessus la révélation & la tradition ; & nous avons démontré que sur ce point, c'étoit nos Philosophes qui étoient les ignorans & les aveugles, & que les anciens étoient bien mieux instruits & bien plus éclairés.

2°. C'est une absurdité de dire, *Ils crioient toujours le Ciel & la Terre, c'est comme si l'on crioit l'infini & un atome.*

Jesus-Christ, les Prophétes, les plus grands hommes dans la Religion, les plus grands génies, depuis Homere jusqu'à ce dernier siécle,

ont employé ces expreſſions, *le Ciel & la Terre ;* & voici un homme qui prétend que tous ces gens-là ne ſavoient ce qu'ils diſoient. La déciſion eſt bien abſolue & bien fiere ; n'en eſt-elle pas par-là même plus mépriſable & plus ridicule ? Quand on dit, *le Ciel & la Terre*, on entend par le mot de *Terre*, les créatures du globe que nous habitons, & par le mot de *Ciel*, les créatures qui ſont hors de ce globe, & qui ſont comme nous, l'ouvrage du Créateur. Y a-t-il du bon ſens, à reprendre cette manière de penſer & de s'exprimer ?

L'oppoſition de l'infini à un atome eſt une hyperbole paſſable à un Poëte ; mais elle ſent bien peu le Philoſophe. Il eſt démontré que le monde n'eſt pas infini. Mais chacun de nous éprouve qu'il eſt impoſſible dc concevoir avec netteté quelles ſont les bornes du monde. Car lorſque nous penſons à une étendue, notre imagination conçoit que cette étendue pourroit être augmentée, & aller encore plus loin. C'eſt pour cela que Deſcartes a dit ſagement, que le monde étoit *indéfini*, c'eſt-à-dire, que quoiqu'il ne ſoit pas infini, nous ne pouvions pas cependant en concevoir, fixer & marquer l'étendue. L'oppoſition de l'infini à un atome, comme on la préſente ici, n'eſt donc qu'une ſottiſe.

3°. C'eſt une abſurdité de dire : *Il n'y a point, à proprement parler, de Ciel.* Ce nouvel inſpecteur de l'Univers, en a-t-il donc connu & parcouru toutes les parties ? Sur quoi fondé, affirme-t-il, qu'il n'y a pas un lieu que Dieu ait choiſi pour en faire un auguſte Palais, où il doive réunir les hommes vertueux, pour les récompenſer d'une manière digne de lui ? On voit bien que cette déciſion eſt une impiété véritable ; nous nous contentons ici d'en



dire, que c'eſt une ridicule abſurdité.

4°. C'eſt une abſurdité de dire : *Il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.* Qui eſt-ce qui a appris à notre Docteur, qu'il y avoit une quantité prodigieuſe de ces globes ? C'eſt apparemment Arlequin empereur dans la lune. Pour nous, nous connoiſſons cinq planetes, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, & les petits globes dont quelques-unes de ces planetes ſont accompagnées, & qu'on appelle leurs Satellites. La Lune peut être regardée comme le Satellite de la terre. Nous connoiſſons auſſi quelques cometes ; & puis c'eſt tout. Mais il y a bien loin de ce petit nombre de globes connus, à cette *quantité prodigieuſe* que notre Romancier imagine, & qu'il ſuppoſe très-gratuitement. Et qu'eſt-ce qui ſe paſſe dans ces globes ; pourquoi & pour quelles fins ont-ils été créés ? C'eſt ſur quoi le ſage ſe tait, & il ſe contente d'adorer la puiſſance du Créateur. Nous ne parlons pas des étoiles, dont le nombre n'eſt pas encore connu & fixé.

Hermias, Philoſophe Chrétien, qui vivoit il y a quinze ſiécles, mene aſſez bien ces petits préſomptueux, qui, ſe diſant Philoſophes, ſe donnent pour les maîtres de l'Univers ; & ne débitent cependant que des extravagances & des rêveries. Voici comment il s'exprime dans un ouvrage auſſi amuſant qu'inſtructif ; & qui a pour titre : *Les Philoſophes raillés.* » Je » m'éleve juſqu'au Ciel », dit un de ces Philoſophes ſuffiſans, auxquels nos modernes reſſemblent ſi bien : » Je m'éleve juſqu'au Ciel, » pour meſurer la grandeur du Soleil ; je deſ» cends dans l'abîme des mers, pour appren» dre à Neptune quelle eſt l'étendue de ſon

Vide ad Calcem Juſtini.

» empire. Un jour me suffit pour reconnoître » la terre, en déterminer les dimensions & » la figure; je la mets dans la balance, j'en » connois la pesanteur; je ne me tromperai » pas même d'une once. Un génie comme » moi ne se contente pas encore de cela. Je » passe au-delà de l'empire de Thétis & de » l'Océan; je vole dans un nouveau monde, » de-là dans un troisième, dans un quatrième, » un cinquième, un dixième, un centième, » un millième; je ne m'en tiendrai pas enco- » re là. Comme on ne voit sur la terre, qu'i- » gnorance, erreur, manière de penser fausse, » stupidité grossière, je compterai tous les » atomes, dont cette infinité de mondes est » composée; rien n'échappera à mes recher- » ches. Que de choses absolument nécessaires » & d'une utilité infinie que je vais découvrir! » Quel bonheur ne vais-je pas procurer aux » Villes & aux sociétés!

A ce ton-là ne diroit-on pas que c'est un de nos Philosophes modernes qui parle? Ainsi se peint elle-même la modestie & la sagesse philosophique. Elle a toujours pris le même ton. Nos grands Maîtres d'aujourd'hui ne sont donc que les singes & les échos des Philosophes d'autrefois. Nous ne pouvons pas en apporter un exemple plus frappant, que celui que nous fournit notre Docteur dans son Catéchisme Chinois. Voici comment le sage Chinois s'exprime: *Quand nous disons que Dieu a fait le Ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le Ciel, l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de Soleils & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire* le Ciel & la Terre, *que de dire* les montagnes & un grain de sable. *Notre globe est infiniment moins qu'un grain*

de sable ; en comparaison de ces millions de milliasses d'univers, parmi lesquels nous disparoissons. Si le Philosophe que fait parler Hermias est un extravagant, par quelle épithete caractérisera-t-on le Docteur moderne ?

5°. C'est une absurdité de dire : *Les anciens croyoient qu'aller au Ciel, c'étoit monter. Mais on ne monte point d'un globe à un autre.*

Un pareil propos est un propos absurde. Car selon le langage du bon sens, monter, c'est s'éloigner du centre de la terre ; descendre, c'est s'approcher de ce centre. La manière de parler des anciens étoit donc juste ; & le ridicule ne peut retomber que sur celui qui prétend en répandre sur les autres.

Enfin on dit que toute la réponse à faire aux volumes immenses qui ont été écrits pour savoir ce que pensoient les anciens, doit être celle-ci : *ils ne pensoient pas.* Mais la postérité en fera une plus courte encore, pour tous ces volumes qu'enfantent nos Philosophes modernes. Elle tranchera par ce seul mot : *Ils extravaguoient.*

II.

Il faut toujours en excepter (des anciens) un petit nombre de sages ; mais ils sont venus tard ; peu ont expliqué leur pensée ; & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyé au Ciel par le plus court.

Le véritable sage est un homme qui est modeste, qui aime la vérité, respecte la Religion, chérit la société, s'intéresse pour les mœurs. Nos soi-disant Philosophes, peuvent-ils être mis au nombre des véritables sages ; c'est au public à en décider. Un ton fier & décisif, une estime pour eux-mêmes exclusive à tout autre, une licence inconsidérée dans

les maximes relatives à la Religion, aux mœurs, au gouvernement, un mépris souverain pour tout ce qui ne se plie pas à leur manière de penser. Voilà ce qui caractèrise nos prétendus sages de ce siécle. Je ne serois pas cependant d'avis qu'on les *envoyât au Ciel par le plus court*. Il seroit plus utile à eux, & à la société, de les corriger, & de leur ôter l'envie de parler, d'écrire, de séduire & de tromper.

III.

Un Ecrivain qu'on nomme, je crois, Pluche; a prétendu faire de Moïse un grand Physicien. Mais on sait assez que Dieu qui fait de Moïse un grand législateur, un grand Prophête, ne voulut point du tout en faire un professeur de Physique. Il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de Philosophie.

Avant de répondre à ce qui est contenu dans cet article, remarquons que Moïse, qui est traité respectueusement ici, est traité avec le dernier mépris dans l'article qui regarde en particulier ce même homme. C'est ainsi que notre Docteur s'accorde avec lui-même. Cela soit dit en passant. Revenons à l'examen du texte cité.

Mr. l'Abbé Pluche a démontré dans son *Histoire du Ciel*, que tous les Philosophes, qui, en parlant de la Cosmogonie, ou naissance du monde, se sont écartés du rècit de Moïse, ont donné dans des écarts; que tous les systêmes généraux de Physique que nous connoissons, sont ruineux par quelques endroits; qu'on ne peut marcher sûrement dans cette carrière, qu'en suivant les lumières que nous a laissé dans ses écrits ce grand Homme, qui est le plus ancien des Ecrivains connus, & qui fut

en même tems, Thaumaturge, Prophête & légiſlateur. La vérité, la ſageſſe & les graces, caractériſent tous les Ouvrages de Mr. l'Abbé Pluche. Tout y eſt intéreſſant, inſtructif, propre à éclairer l'eſprit, à former le cœur, & à faire de l'homme un citoyen ſage, utile & aimable. Que faut-il donc penſer du ton de mépris avec lequel notre Docteur parle de l'Abbé Pluche? On pourra en juger par le parallele ſuivant.

L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, vomit toutes les horreurs dont ſoit capable un cœur qui eſt voué aux plus honteuſes infamies, & un eſprit livré à la plus déteſtable impiété. L'Auteur du Spectacle de la Nature, n'inſpire à l'ame que les ſentimens qui *la* puiſſent rendre digne de Dieu.

L'un n'écrit que pour ébranler & détruire tout principe de Religion, de foi & de mœurs. L'autre nous fait voir que rien n'eſt plus juſte, plus raiſonnable, plus avantageux à l'homme, que ces devoirs que Dieu & la Religion nous preſcrivent.

L'un prend la défenſe de tous les vices, & calomnie toutes les vertus. L'autre nous peint la vertu avec toutes ſes graces, & ne parle du vice que pour en inſpirer de l'horreur.

L'un dans les fougues de ſon délire veut nous parler de tout, & ne nous inſtruit de rien. L'autre nous préſente avec modeſtie, une variété admirable de connoiſſances, & porte toujours le contentement dans l'ame en l'éclairant.

L'un dans ſes écarts s'oublie toujours lui-même, il détruit dans un endroit ce qu'il veut établir dans un autre; il ſe contredit perpétuellement. L'autre, éclairé par le double flambeau de la raiſon & de la révélation,

marche toujours d'un pas sûr, évite l'erreur & la fait eviter.

L'un n'épargne ni mensonges, ni calomnies pour déchirer, noircir, outrager les grands Hommes qui se sont distingués par le zéle & l'amour de la Religion, ou par les services rendus à la Religion. L'autre, quand il nous parle de ces mêmes hommes, ne nous les présente que comme les dignes objets du respect & de l'amour du genre humain.

L'un n'ose pas nier l'existence de Dieu, mais il ne nous parle jamais d'aucun devoir envers lui. L'autre nous fait remarquer en tout les admirables perfections de l'Etre suprême, & nous éleve toujours à lui, par la considération de sa sagesse & de ses bienfaits.

L'un, quoiqu'il soit assez connu, n'ose pas s'avouer publiquement pour l'Auteur du Dictionnaire d'Impiétés; il craindroit que les arrêts qui ont foudroyé l'exécrable Ouvrage, ne s'étendissent jusques sur celui qui en est le pere. L'autre, par modestie, n'a point mis son nom au frontispice de ses Ouvrages; mais par respect pour la vérité, il ne les désavoue point, & il a l'approbation des Puissances & les suffrages de tous les gens de bien. Tel est le caractère des deux Ecrivains. Qu'on juge lequel des deux est digne de l'horreur ou du mépris du genre humain.

IV.

On trouve dans les Livres des Juifs, quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du Ciel. Leur premier Ciel étoit l'air; le second, le firmament, où étoient attachées les étoiles; ce firmament étoit solide & de glace. Au-dessus de ce firmament, étoit le troisième Ciel, ou l'Empirée, où Saint Paul fut ravi. Le fir-

mament étoit une espèce de demi-voute qui embrassoit la terre ; le Soleil ne faisoit point le tour d'un globe qu'ils ne connoissoient pas.

On sait que les Juifs parloient du cours du Soleil comme toutes les autres Nations ; c'est ce qui est clairement prouvé par le premier chapitre du Livre de l'Ecclésiaste. Ils plaçoient la terre au centre du monde, afin que les autres peuples, comme l'atteste Philon dans son Livre de la sortie d'Abraham. Ils connoissoient la Gnomonique plus de trois cens ans avant que les Grecs en eussent la première idée, comme on le voit par le chapitre vingtième du quatrième Livre des Rois. Il paroît donc que les injures que leur dit ici le Docteur, ne doivent être regardées que comme l'effet de sa mauvaise humeur. Ensuite il ne connoît pas seulement les auteurs de ces idées qu'il prête très-gratuitement aux Juifs sur la structure du Ciel. Car l'idée de l'abbaissement du Ciel en forme de voute, est de Pytheas, Astronome & Géographe Phocéen ou Marseillois, & de quelques autres Philosophes de la Grèce. (Strab. lib. 1.)

Les Cieux de glace étoient, au rapport de Plutarque, de l'invention d'Empedocle, un des premiers Philosophes qui ait traité de la Physique. (De Plac. Philos. lib. 1.)

Cette multitude de Cieux qu'on avoit imaginé pour expliquer la marche des corps célestes, fut le fruit des méditations de Thales le Milésien, & de Pythagore. Les astronomes qui vinrent après eux en augmenterent le nombre jusqu'à dix. (Plut. ib.)

Les Crystallins & l'Empirée sont éclos de la tête des Commentateurs de Ptolomée, Philosophe & Astronome Egyptien, auteur d'un systême céleste qui a été suivi jusqu'à Copernic. Ainsi il ne reste rien pour le beau systê-

me dont notre homme veut faire honneur aux Juifs.

V.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encore nos vapeurs, & l'espace de la terre à la Lune, du nom de Ciel ; nous disons monter au Ciel, comme nous disons que le Soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas. Nous sommes probablement le Ciel pour les habitans de la Lune, & chaque planete place son Ciel dans la planete voisines.

Et le langage de l'erreur est si familier aux Philosophes d'aujourd'hui, qu'ils disent qu'une planete se couche, quoiqu'on sache bien qu'un globe ne se couche pas, & ne peut pas se coucher. Ainsi c'est mal s'exprimer de dire avec notre Docteur, que *Vénus retournoit dans sa planete, quand cette planete étoit couchée.* C'est parler en charlatan, de dire que chaque planete place son Ciel dans la planete voisine. Qui est-ce qui a eu des nouvelles de ce qui se passe & de ce qu'on pense dans les planetes ? C'est par une conjecture digne du burlesque Bergerac, qu'on avance que *nous sommes probablement le Ciel pour les habitans de la Lune.* Nous ne savons pas seulement si la Lune a des habitans, ni de quoi ils s'occupent, si tant est qu'il y en ait. Que de choses dans ce précieux livre du Dictionnaire Philosophique, propres à exciter la pitié des sages, & à attirer l'admiration des sots !

VI.

La plupart des Nations, excepté l'école des Chaldéens, regardoient le Ciel comme solide ; la terre fixe & immobile étoit plus longue d'Orient en Occident, que du Midi au Nord, d'un grand tiers ;

de-là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées.

Plut. de Plac. Phil. l. 2. On fait ici aux Chaldéens l'honneur d'une idée qui ne leur est jamais venue. Philolaüs, Aristarque de Samos, & Cléanthes, sont les premiers Philosophes qui aient parlé du mouvement de la Terre autour du Soleil. Ensuite on donne de très-fausses étymologies des noms de longitude & latitude. Voici les véritables. On appelloit longitude, les distances terrestres d'Occident en Orient, parce que c'étoit en cette direction que se faisoient les voyages de plus long cours ; comme ceux des Tyriens depuis le fond de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule, c'est-à-dire jusqu'en Espagne ; & ceux des Assyriens, jusqu'en Phénicie, & dans les régions voisines. La latitude se prenoit de l'Equateur aux Poles, c'est-à-dire du midi au Nord ; & les voyages en cette direction étoient moins longs & moins fréquens que les autres. Voilà la vraie origine des mesures de la terre par longitudes & latitudes. Il est faux que les Anciens aient donné à la terre la figure d'un melon, & qu'ils l'aient supposée plus longue d'un grand tiers d'Orient en Occident, que du Midi au Nord. Car 1°. ils désignoient toujours la terre par le nom de globe ou de sphère. 2°. Ils en connoissoient parfaitement la figure par les éclipses lunaires. 3°. Eratosthene, qui vivoit cent cinquante ans avant Jesus-Christ, nous en avoit déja donné les dimensions telles à-peu-près que nous la connoissons encore aujourd'hui. Il paroît que l'érudition de notre Docteur est souvent en défaut.

VII.

On voit que dans cette opinion il étoit impossi-

ble qu'il y eût des antipodes. Aussi Saint Augustin traite l'idée des antipodes d'absurdité ; & Lactance dit expressément : Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds ? &c. *Saint Chrisostome s'écrie dans sa quatorzième Homélie :* Où sont ceux qui prétendent que les Cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire ?

Notre Docteur ne vouloit pas finir cet article sans donner quelque coup de patte aux Peres de l'Eglise. Mais il montre à son ordinaire plus de malignité que d'adresse, comme nous le ferons voir plus bas.

L'idée des Antipodes a été long-tems incertaine, & elle devoit l'être. Il a fallu les voyages du tour du monde entier, pour nous donner sur ce point des connoissances sûres : auparavant on raisonnoit, on conjecturoit, on entrevoyoit, mais on n'étoit pas assuré, & quelquefois les plus grands Hommes & les plus grands Philosophes se trompoient. On ne connoissoit que des mers depuis les plages reculées des Indes Orientales, en contournant l'Afrique & l'Europe, jusqu'au nord de la grande Bretagne. De-là, cette idée générale chez les anciens, que toutes les terres habitables étoient environnées par l'Océan. Cette immensité de mers, dont la traversée paroissoit impossible, faisoit donc regarder comme destituée de tout fondement, l'idée des Antipodes ; & Saint Augustin raisonnoit sur cela de la manière la plus conséquente. *Ceux qui prétendent*, dit-il, *qu'il y a des Antipodes, ne fournissent aucun monument historique en preuve de leur sentiment. Toute la raison sur laquelle ils s'appuyent, c'est que la terre étant placée au milieu de la convexité du Ciel, elle ne peut pas manquer d'avoir des habitans dans la partie qui est opposée à*

De Civit. Dei, liv. 16. cap. 9.

la nôtre..... Mais des hommes auroient-ils donc pû traverser cet Océan immense, pour aller s'établir dans ces lieux, ensorte qu'il y eût là comme un nouveau genre humain, provenu comme nous du même premier Pere de tous les hommes? Saint Augustin raisonnoit sur l'impossibilité généralement admise de la traversée d'une mer sans bornes sur la nécessité où la Religion nous met de reconnoître que tous les hommes tirent leur origine du premier homme qui sortit des mains du Créateur. Ainsi quoique nous soyons aujourd'hui convaincus de la vérité du fait, nous sommes cependant obligés d'avouer que Saint Augustin raisonnoit avec une sagesse incomparablement plus grande que celle de notre Philosophe.

Pour Saint Chrisostome, on le calomnie ici très-gratuitement. Mais c'est-là la manière de nos Philosophes. C'est ainsi qu'ils en usent envers tous les grands Hommes du Christianisme. Voici comment cet éloquent Orateur s'exprime dans sa quatrième Homélie sur les Cieux, & non pas dans sa quatorzième, comme on ose le citer. *Quelle idée nous formerons-nous donc du Firmament? Hè quel est l'homme qui osât prononcer sur ce point? Ce que la révélation nous en apprend, nous devons le recevoir avec respect & reconnoissance; mais nous ne devons pas pousser les recherches au-delà des fortes & de la capacité de notre esprit.* Tels sont les sentimens du véritable Chrisostome. Mais il ne dit pas un mot de ce qu'on lui fait dire dans sa quatorzième Homélie.

Enfin Lactance, à qui la beauté de son stile a fait donner le nom de Cicéron Chrétien, badine, il est vrai, sur ceux qui admettent des Antipodes. Mais ce savant homme ne fit que suivre en cela l'idée la plus généralement

reçue

reçue sur la situation des terres au milieu d'un Océan immense, & dont l'étendue n'étoit point connue encore. Quelques erreurs qu'on trouve dans Cicéron, dans Pline, dans Homere, n'empêchent pas qu'on ne les mette au nombre des plus beaux génies qui aient existé, & qu'on ne se moque des Zoïles méchans qui s'efforcent de les mordre. Mais en voilà assez pour établir la vérité, confondre le mensonge, & venger les grands Hommes insultés dans cet article.

CIRCONCISION.

LA Circoncision chez les Hébreux étoit le signe & le gage de l'Alliance de Dieu avec la Nation. Toutes les communions Chrétiennes l'ont toujours regardée comme le premier Sacrement de la Religion Juive. Le nom d'Incirconcis étoit un nom d'opprobre dans l'esprit des Juifs; & ils regardoient comme des profanes, tous ceux qui n'avoient pas reçu ce signe d'alliance, de consécration & d'adoption divine.

L'origine de la Circoncision remonte jusqu'à Abraham, c'est-à-dire, à près de deux mille ans avant Jesus-Christ, & environ quinze-cens ans avant la naissance d'Herodote, le Pere de l'Histoire, ou, comme l'appelle Cicéron, le Pere des mensonges. Voici quel fut l'ordre qu'Abraham reçut de Dieu même sur cette observance religieuse. *J'établirai une alliance avec vous, & avec votre race après vous, par un pacte éternel, afin que je sois votre Dieu & le Dieu de votre postérité. En conséquence de ce pacte, tous les mâles d'entre vous seront circoncis, afin que cette Circoncision soit la marque de l'alliance que je fais avec vous. On circoncira un enfant au huitième jour de sa naissance, & tous les enfans* Gen. 17.

mâles, tant les esclaves nés en votre maison, que ceux que vous aurez achetés, seront également circoncis, quoiqu'ils ne soient pas de votre race ; & tout mâle qui n'aura pas été circoncis, sera exterminé du milieu de son peuple, comme violateur de mon alliance.

Ce fut pour satisfaire au devoir de cette alliance, qu'Abraham se circoncit lui-même, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingt dix-neuf ans ; il circoncit en même tems son fils Ismaël qui en avoit déja treize ; enfin il circoncit tous
Gen. ib. les mâles de sa maison, tant ceux qui étoient nés chez lui, que ceux qui étoient nés en des pays étrangers.

Ce texte & ces circonstances historiques, répandent beaucoup de lumières sur ce qui concerne la Circoncision, & doivent nous décider sur beaucoup de points intéressans qui y ont rapport. Nous y voyons d'abord l'antiquité de la Circoncision, puisqu'elle remonte jusqu'à quinze cens ans avant que les Grecs se missent à écrire l'Histoire. Nous y trouvons la raison pour laquelle les Arabes ne se font circoncire qu'à l'âge de treize ans ; & c'est parce que fut à cet âge que fut circoncis Ismaël, tige & pere de leur Nation. Nous y découvrons les véritables causes de cette supériorité que les Juifs croyoient avoir sur tous les peuples de la terre ; & c'étoit l'alliance particulière que Dieu avoit contractée avec eux, & les promesses qui avoient été faites à Abraham. Enfin nous connoissons pourquoi l'usage de la Circoncision s'étant communiqué à quelques autres peuples, elle n'y a jamais été aussi solemnelle, aussi constante, aussi religieuse que parmi les Hébreux ; & c'est parce que ce n'est que chez les Hébreux qu'elle fut établie par un ordre exprès du

Ciel. Aprés avoir donné ces notions claires & simples sur la Circoncision, donnons maintenant quelques momens à confondre les rêveries & les mensonges du Docteur.

I.

D'abord il nous cite un grand texte d'Herodote, que nous verrons ci-après, pour nous prouver que la Circoncision, parmi les Hébreux, ne fut point une institution divine; & pour donner plus de poids à ce texte, il s'exprime ainsi : *Lorsqu'Herodote raconte ce que lui ont dit les Barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plupart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croie.... Mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.*

Pour juger du cas qu'on doit faire de cette belle recommandation en faveur d'Herodote, remarquons :

1o. Que c'est de ce même Herodote que Ciceron dit que les fables & les faussetés fourmillent dans ses Livres, *& apud Herodotum innumerabiles fabulæ*, & que Plutarque avoue qu'il faudroit bien des volumes pour faire connoître toutes ses rêveries & tous ses mensonges. Diodore de Sicile, dans sa Bibliothéque, & Manethon, Auteur Egyptien, lui font l'honneur de lui rendre un témoignage aussi avantageux.

De Leg. lib. 1.

Plut. de Herod.

2o. Que du tems d'Herodote les Juifs avoient parmi eux les Esdras, les Nehémie, les Prophêtes Aggée, Malachie & Zacharie, & plusieurs autres grands hommes qui étoient en état de lui donner bien des lumières sur ce qui concernoit la Circoncision. Il est donc

faux qu'il ait été aussi exact & aussi attentif à consulter que l'on l'affirme. Car les Juifs, qui sont ici désignés par ces mots, *ceux de la Palestine*, n'ont jamais avoué qu'ils ayent pris des Egyptiens l'usage de la Circoncision.

3°. Quand cet Herodote auroit consulté tous ces divers peuples, comme on le suppose très-gratuitement, qu'auroit-il pû en apprendre de sûr pour des faits, usages & coutumes qui avoient eu lieu, & qui avoient été introduits dans le monde, avant que ces peuples même existassent en corps de Nation? Où étoient alors leurs archives, leurs monumens publics? A quoi se réduit donc la valeur du témoignage d'Herodote?

4°. Notre Docteur avoue que cet écrivain, quand il raconte ce que lui ont dit les Barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises. Or ce sont des Egyptiens, des Colchiens, des Ethiopiens, des Cananéens, c'est-à-dire des Barbares qui ont raconté à Herodote ce qu'il dit de la Circoncision; ce qu'il en dit n'est donc que sottise.

5°. Enfin ce texte même porte avec lui les preuves les plus incontestables de fausseté, comme nous allons le faire voir après l'avoir rapporté.

II.

Texte d'Herodote rapporté dans le Dictionnaire. *Les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems; car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon & de Parthenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-tems qu'ils se sont conformés à cette coutume*

d'Egypte ; c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine. A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux Nations, je ne saurois dire qui des deux tient la Circoncision de l'autre ; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens.

Il est évident, remarque notre habile homme, *par ce passage d'Herodote, que plusieurs peuples avoient pris la Circoncision de l'Egypte ; mais aucune Nation n'a jamais prétendu avoir reçu la Circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à une Nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une Nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerrière, &c.*

Nous avons dit que ce texte portoit avec lui les preuves les plus incontestables de fausseté ; & nous allons les fournir.

1°. Herodote dit que les Egyptiens & les Ethiopiens se sont fait circoncire de tout tems. Et le même Herodote dit aussi qu'il ne sait pas lequel de ces deux peuples prit de l'autre l'usage de la Circoncision, & il croit que ce sont les Ethiopiens qui l'ont pris des Egyptiens. Il regarde donc comme une fausseté que l'un ou l'autre de ces peuples se soit fait circoncire de tout tems. Voilà un Ecrivain qui s'accorde bien avec lui-même.

2°. Il dit que les peuples de la Palestine avouoient qu'ils avoient pris la Circoncision des Egyptiens. Les peuples de la Palestine, du tems d'Herodote, étoient les Juifs, les Philistins, les Phéniciens. Or les Juifs n'ont jamais avoué qu'ils eussent pris la Circoncision des Egyptiens ; les Philistins sont toujours désignés dans les Livres saints par le nom d'incirconcis ; les Phéniciens ne l'ont probable-

ment jamais pratiquée. Il eſt donc faux que les peuples de la Paleſtine avouent ce qu'on leur fait avouer,

3°. Il dit que les Syriens du Thermodon avouent qu'il n'y a pas long-tems qu'ils ſe ſont conformés à cette coutume d'Egypte, & que c'eſt par-là qu'ils ſont reconnus pour Egyptiens d'origine. Mais c'étoit tout le contraire qu'il falloit conclure. Car s'il n'y avoit pas long-tems qu'ils ſe conformoient à cette coutume d'Egypte, c'eſt une preuve qu'ils ne s'y conformoient pas auparavant. Ils n'étoient donc pas Egyptiens d'origine. C'eſt bien là le cas de dire qu'Herodote *raconte des ſottiſes.*

S'il eſt vrai qu'il y ait jamais eu quelques peuplades de Syriens circoncis, ce ne pouvoient être que quelques échappés du Royaume de Samarie, dont les peuples furent tranſportés par Theglatphalaſar, & par Salmanaſar dans l'Empire d'Aſſyrie. Car il n'y a aucun monument, ni aucune preuve que jamais les Syriens ſe ſoient faits circoncire.

Remarquez que notre ſavant Ecrivain repréſente ici les Egyptiens comme une Nation puiſſante, guerrière, commerçante; mais le portrait qu'il fait ailleurs de la même nation ne reſſemble guères à celui-ci. Voici comment il s'exprime dans l'article *Apis. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connois guères de peuple plus mépriſable. Il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement, un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves.* Après cela, fiez-vous aux aſſertions de cet homme.

III.

Clément d'Alexandrie rapporte que Pythagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de ſe faire circoncire, pour être admis à leurs myſtères; il

falloit donc être circoncis pour être au nombre des Prêtres d'Egypte. Ces Prêtres existoient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement étoit très-ancien, & les cérémonies antiques observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Voici un raisonnement apuyé sur un faut chronologique des plus hardis. Il n'y a que douze cens ans d'intervalle entre Joseph & Pythagore ; & notre Docteur raisonne ainsi : les Prêtres Egyptiens se faisoient circoncire du tems de Pythagore. Donc ces Prêtres se faisoient déja circoncire douze cens ans auparavant, car ces Prêtres existoient lorsque Joseph arriva en Egypte.

IV.

Les Juifs avouent qu'ils demeurerent pendant deux cens cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de tems. Il est donc clair que pendant ces deux cens cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la Circoncision des Juifs ! L'auroient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avoit prêtés, & s'enfuirent dans le désert avec leur proie ? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la Religion de son esclave voleur & fugitif ? Cela n'est pas dans la nature humaine.

Les Juifs disent tout le contraire de ce que l'imposture leur fait dire ici. Car il est marqué expressément dans le Livre de Josué, que tous les Hébreux qui sortirent d'Egypte étoient circoncis. *Omnis populus qui egressus est de Egypto, & universi bellatores mortui sunt in deserto, qui omnes circumcisi erant.* Après cela on peut rire des conséquences & des raisonnemens du Docteur, ou les mepriser. C'est-là en effet tout ce qu'ils méritent. Josue. 5.

V.

Il est dit dans le Livre de Josué, que les Juifs furent circoncis dans le désert. Je vous ai délivré de ce qui faisoit votre opprobre chez les Egyptiens. *Or comment leur ôte-t-on cet opprobre ? En leur ôtant un peu de prépuce. N'est-ce pas-là le sens naturel de ce passage ?*

Notre homme veut se donner ici pour l'interprête du Saint-Esprit ; mais ce personnage ne lui convient guères. L'opprobre de l'Egypte étoit de n'avoir pas l'usage de la Circoncision, ni par conséquent les privilèges de l'alliance avec Dieu. Lors donc que les Hébreux, qui étoient nés dans le désert, & qui n'avoient point encore été circoncis, eurent reçu par la Circoncision le signe de cette alliance divine, le Seigneur leur dit : *Aujourd'hui je vous ai délivrés de l'opprobre de l'Egypte*, vous n'êtes plus à mes yeux aussi méprisables que le sont les Egyptiens. Voilà le sens naturel du passage. Nous sommes dispensés d'ajouter aucune réflexion.

V I.

La Genese dit qu'Abraham avoit été circoncis auparavant. Mais Abraham voyagea en Egypte, qui étoit depuis long-tems un Royaume florissant, gouverné par un Roi puissant ; rien n'empêche que dans ce Royaume si ancien, la Circoncision ne fût dès long-tems en usage, avant que la nation Juive ne fût formée. De plus la Circoncision d'Abraham n'eut point de suite ; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

C'est un mensonge de dire que la Circoncision d'Abraham n'eut point de suite. Nous venons de voir que tous les Hébreux qui sortirent d'Egypte étoient circoncis ; nous trou-

vons dans la Genèse que les fils, petits fils & arrière petits-fils d'Abraham furent circoncis. C'est-là porter bien loin la hardiesse, mais la hardiesse n'est pas heureuse. Gen. 17. 34.

Ensuite où cet homme, qui ne cherche qu'à imposer par son ton décisif, a t-il appris que le Royaume d'Egypte fût déja si florissant, si ancien, si bien gouverné, si puissant du tems d'Abraham ? Ce sont-là de grands mots pour jetter de la poussière aux yeux, & puis c'est tout. Les plus anciens Auteurs Egyptiens n'ont écrit qu'un millier d'années aprês Moyse, & quatorze ou quinze cens ans après Abraham. Moyse, né dans ce Royaume, adopté par la fille du Roi, choisi de Dieu pour traiter avec le Roi lui-même de la délivrance des Hébreux, devoit mieux connoître l'état de ce Royaume que ceux qui ne sont venus que dix à douze siécles, ou trente siécles après ce grand homme.

Enfin on peut, pour s'amuser, remarquer la catachrese qu'emploie souvent notre judicieux & érudit Ecrivain. Il parle de Juifs, de nation Juive du tems de Moyse & de Josué, au lieu de parler d'Hébreux ou d'Israëlites. Les noms de Juifs & de nation Juive n'ont pu avoir lieu que plus de cinq cens ans après, lorsque ce peuple fut partagé en deux Etats différens, sous Roboam fils de Salomon, & que l'un de ces Etats fut appellé Royaume d'Israël, ou de Samarie, & l'autre Royaume de Juda, d'où vint le nom de Judée & de nation Juive.

VII.

Avant Josué les Israëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens ; ils les imiterent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs

cérémonies ; tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avoit retenu une infinité d'usages de ses anciens Maîtres.

On suppose que les Israélites avouent qu'ils prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens ; mais Moyse, les Prophêtes, & les Payens même nous attestent tout le contraire. *Vous ne*
Levit. 18. *suivrez point*, dit ce grand Législateur à Israël, *les usages des Egyptiens parmi lesquels vous avez demeuré, ni ceux du pays de Canaan où je vais vous faire entrer ; vous ne vous conduirez ni selon leurs maximes, ni selon leurs loix.* Tacite nous représente Moyse comme un Législateur qui a pris en tout le contre-pied de tous les autres, qui n'a rien voulu emprunter des autres Nations, qui a voulu même que les Hébreux ne leur ressemblassent & ne les imitassent en rien. Il fait remarquer aussi en particulier l'opposition de leurs coutumes avec celles des Egyptiens. Voici comment il s'exprime. *Moses*
Tacit. Hist. l. 5. *novos ritus contrariosque cæteris mortalibus indidit. Profana illic omnia quæ apud nos sacra. Rursum concessa apud illos quæ nobis incesta. Cæso ariete in contumeliam Hammonis, bos quoque immolatur quem Ægyptii Apin colunt. Adversus omnes hostile odium, separati epulis, discreti cubilibus, circumcidere genitalia ut diversitate noscantur.* On se dispense de citer davantage. La démonstration des mensonges du Docteur est assez claire.

S'il y a eu quelques usages dans lesquels les Egyptiens & les Hébreux se soient rencontrés, ce n'est nullement une preuve que les uns les ayent emprunté des autres. Ces usages étoient de restes de la première loi de nature, qui avoit d'abord été observée chez toutes les Nations, & qui étant justes, innocens & raisonnables, avoient été conservés, &

alliés avec les loix postérieures. Tels étoient les sacrifices, les néomenies, les prières, &c. On peut en voir l'explication donnée d'une manière très-intéressante & très-lumineuse dans l'Histoire du Ciel par M. l'Abbé Pluche. Tom.1.

VIII.

Il n'est point extraordinaire, que Dieu, qui a sanctifié le baptême, si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la Circoncision non moins ancienne chez les Afriquains.

On peut remarquer dans l'article *Baptême*, les absurdités & mensonges que débite à cette occasion l'exact Ecrivain. Ceux-ci sont du même genre. La réfutation des uns peut également servir pour les autres.

IX.

Les Egyptiens, qui dans les premiers tems circoncisoient les garçons & les filles, cesserent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la restreignirent aux Prêtres, aux Astrologues, & aux Prophêtes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origene nous apprennent.

Cet homme-ci ne connoît apparemment Clément d'Alexandrie & Origene que de nom; car ils ne disent pas un mot de ce qu'il leur fait dire ici. Clément ne parle de la Circoncision qu'en disant que Pythagore s'y soumit, pour être initié aux mystères; & Origene nous nomme tous ceux qui se faisoient un devoir de la pratiquer, comme nous le verrons plus bas. Mais ni l'un ni l'autre n'en parle comme d'une pratique commune à toute la Nation. Pour achever d'éclaircir tout ce qui concerne le rite de la Circoncision chez les Egyptiens, nous allons proposer quelques questions qui ne laisseront rien à désirer.

Première Question.

La Circoncision a-t-elle été réellement en usage chez les Egyptiens ?

Réponse Rien de plus aisé que de démontrer que la Circoncision ne fut jamais un usage de la nation Egyptienne ; en voici des preuves auxquelles il n'est pas possible de rien repliquer.

Orig. in Ep. ad Rom. lib. 3.

1°. Le savant Origene, qui etoit Egyptien lui-même, nous fournit sur cela les lumières les plus sûres. *La Circoncision*, dit-il, *n'étoit point pour le peuple. Elle n'étoit en usage que parmi les Prêtres & parmi ceux qui se consacroient aux Sciences les plus sublimes. Car chez les Egyptiens, de qui presque toutes les autres Nations ont emprunté les rites & les cérémonies religieuses, personne n'entroit dans la carrière des études, de l'Astronomie, de la Géométrie, de l'Astrologie de la Cosmogonie, qu'il ne fût circoncis. Il en étoit de même de tous les Ministres des choses sacrées, de ceux qui se chargeoient d'expliquer les mystères & les Hiéroglyphes des Devins, Augures, Aruspices, & enfin de ceux à qui on donnoit le nom de Prophêtes. Et cet usage a été également en vigueur parmi ceux des Arabes, des Phéniciens, des Ethiopiens qui se sont appliqués aux sciences, &c.* Voilà sur les coutumes d'Egypte le témoignage d'un Egyptien, qui est un peu plus sûr & plus respectable que celui du Grec Herodote.

Joseph. contra Apion. lib. 2.

2°. L'historien Joseph écrivant contre le calomniateur Apion, qui avoit raillé de plusieurs usages & cérémonies Judaïques, & en particulier de la Circoncision, lui dit que *parmi les Egyptiens eux-mêmes, les Prêtres & les Sages, c'est-à-dire les adorateurs de la Divinité, se faisoient circoncire, & s'abstenoient comme les Juifs de la chair de pourceaux.* Ces usages n'étoient

donc point pour la Nation entière, mais seulement pour les Prêtres & pour ceux qu'on appelloit les Sages.

3°. L'Ecriture Sainte met les Egyptiens au nombre des incirconcis. *Je ferai*, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, *je ferai sentir mes vengeances à l'Egypte, à Edom, aux enfans de Moab, aux enfans d'Ammon, parce que tous ces peuples sont incirconcis.* Ce Prophête connoissoit les Egyptiens, il avoit demeuré parmi eux : il y avoit de son tems beaucoup de communication entre les Egyptiens & les peuples de la Judée. A ne prendre son témoignage que comme un témoignage humain, il est d'une toute autre force que celui de l'Ecrivain Grec.

Jeremi c. 9.

4°. Enfin nul Auteur ancien ne nous dit que les Egyptiens ayent pratiqué la Circoncision. C'est donc une erreur dans Herodote d'avoir attribué à toute cette Nation un usage qui n'étoit que pour les Prêtres & pour les Philosophes. Et ce n'est pas là la seule erreur que les critiques ont remarqué dans cet Historien.

Qu'on juge par-là du cas que l'on doit faire des raisonnemens à perte de vue que débite le Docteur. Il paroît qu'il auroit lui-même besoin d'une forte Circoncision.

SECONDE QUESTION.

De qui les Prêtres & les Philosophes Egyptiens prirent-ils la Circoncision ?

C'est une folie de prétendre que les Egyptiens ayent été les instituteurs de la Circoncision. Aucun monument ne l'atteste ; l'on ne voit aucune raison qui ait pû déterminer un peuple à établir un rite aussi singulier, s'il n'en avoit pas reçu un ordre exprès de Dieu, com-

me Abraham en reçut un pour lui, & pou tous ses descendans ; enfin ce qui est dit dan la réponse précédente ne laisse sur cela aucun doute.

Mais comment les Prêtres & les Philosophes Egyptiens se déterminerent-ils à adopter ce rite singulier, & de qui le prirent-ils ? Car les quatre raisons qu'apporte Philon le Juif, pour prouver les avantages de la Circoncision, ne paroissent pas suffisantes pour engager des hommes à s'y soumettre. Ce qu'il y a de plus probable sur cela ; c'est que ces Prêtres & ces Philosophes instruits que la Circoncision avoit été établie comme le signe d'une alliance divine, ils voulurent, en prenant eux-mêmes ce signe, se distinguer du reste du peuple, se faire regarder comme des hommes fort élevés au-dessus du peuple, comme des hommes particulièrement consacrés à Dieu, & qui participoient à une alliance spéciale avec Dieu.

Philo de Circumcis.

Pour ce qui est du second point de la question, on ne peut pas douter que ce ne soit des Arabes que les Egyptiens emprunterent cet usage. 1°. Parce que la Circoncision ne se faisoit parmi eux qu'à l'âge de treize ans, comme parmi les Arabes, au lieu de se faire huit jours après la naissance, ainsi qu'il se pratiquoit parmi les Hébreux. 2°. Parce qu'un Canton de l'Arabie, qui confinoit à l'Egypte, fut unie à ce Royaume sous le nom de Nome, ou Province Arabique ; parce que Strabon nous apprend que le pays situé entre le Nil & la mer Rouge, étoit peuplé par des Arabes ; & qu'enfin quelques Auteurs prétendent que les Rois Pasteurs, qui subjuguerent l'Egypte long-tems avant les Grecs, étoient venus d'Arabie ; & c'est ce qui aura pu donner lieu à l'introduction de la Circoncision parmi les Egyptiens,

Strab. lib. 2.

Enfin c'eſt encore des Arabes que les Ethiopiens ont probablement reçu le même uſage de la Circonciſion. Car outre qu'il y a eu des Arabes établis ſur la Côte occidentale de la mer Rouge, comme le marque Strabon, on ſait que l'Arabie n'eſt ſéparée de l'Afrique & de l'Ethiopie que par le détroit de Babelmandel; qu'il y avoit autrefois un grand commerce entre ces deux Peuples, comme il y en a encore aujourd'hui; le voiſinage & le commerce continuel entre les Arabes & les Ethiopiens, auront donc donné lieu à l'introduction de la Circonciſion dans l'Ethiopie.

Ce que nous venons de dire ſur la Circonciſion, eſt plus que ſuffiſant pour renverſer tout cet appareil de menſonges, & tous ces miſérables raiſonnemens que les Philoſophes libertins débitent ſur cette divine inſtitution.

CONSEILS ÉVANGÉLIQUES.

Les Conſeils Évangéliques ſont des moyens, des maximes, de régles qui ménent infailliblement aux vertus les plus héroïques & les plus pures, & que Jeſus-Chriſt préſente à ceux qui entreprendront de s'y élever. Quoiqu'il n'y ait rien dans tous les principes & idées de morale, qui approche de la ſageſſe ſublime de ces divins Conſeils, cependant nos beaux eſprits ont exercé à l'envi leurs heureux talents à déclamer contre cette belle partie de la doctrine de Jeſus-Chriſt.

Il ne ſera pas peut-être auſſi difficile que l'on penſe de juſtifier ces divines maximes, & de confondre les déclamateurs. Pour y procéder d'une maniére claire, & qui ne laiſſe aucun doute dans l'eſprit, 1°. nous donnerons un précis de ces Conſeils divins: 2°. nous ferons voir combien ils ſont dignes d'une Reli-

gion telle que celle de Jesus-Christ ; 3°. nous démontrerons qu'ils ne blessent en rien les droits de la société cicile ; 4°. nous répondrons à ce que les incrédules osent y opposer.

§. I.

Précis des Conseils Évangéliques.

La vertu la plus digne de l'admiration des hommes, c'est celle qui éleve l'ame au-dessus de tous les plaisirs & de toutes les richesses, au-dessus des passions les plus délicates & les plus vives, au-dessus de tout ce qui est naturellement capable de flatter ; c'est celle qui donne à l'ame le courage d'entreprendre pour l'amour, l'honneur, & la conservation de la vertu même les choses les plus difficiles, de soutenir les travaux & les peines les plus grandes, de faire les sacrifices les plus héroïques & les glus généreux : c'est celle, en un mot, qui ne se contente pas de regarder comme un devoir ce qui est prescrit, mais qui regarde comme prescrit tout ce qu'il y a de plus parfait.

Or, cette belle vertu, telle que nous la représentons, est précisément celle qu'enseigne Jesus-Christ par les Conseils Évangéliques, à laquelle il invite les ames les plus généreuses, & celles qu'il destine à donner de plus frappans exemples à l'univers, ou à faire de plus grandes choses pour la Religion. C'est ce que nous allons voir dans les paroles du divin Législateur lui-même.

Matth. 19. Un jeune homme qui avoit été fidéle à tous les devoirs de la Religion, demande à Jesus-Christ ce qu'il doit faire pour s'assurer la vie éternelle. Gardez les commandemens, lui répond Jesus-Christ. Je l'ai toujours fait, reprend

le jeune homme: me manque-t-il encore quelque chose ? *Si vous voulez être parfait*, dit alors le Sauveur, *allez vendre tout ce que vous avez de biens, donnez-le aux pauvres, & vous aurez un trésor dans le Ciel, ensuite venez & suivez-moi.* Voilà l'obligation & la perfection bien distinguées l'une de l'autre. L'obligation est pour tout le monde, & a pour objet les Commandemens ; la perfection n'est que pour quelques ames, & elle mene jusqu'à un entier dépouillement. Voilà le premier des Conseils Évangéliques.

Les Disciples du même Sauveur surpris, de tout ce qu'il leur annonçoit sur les obligations qu'impose le Mariage, lui dirent : *Puisque les choses sont ainsi, il n'est point avantageux à l'homme de se marier.* Alors il leur répond : *Tous les hommes ne sentent pas le prix de la vertu de continence ; il n'y a que ceux qui en ont reçu le don. Il y en a qui sont eunuques par la naissance, il y en a qui le sont par l'injure qu'on leur a faite, il y en a qui se sont rendus tels, pour s'assurer le Royaume des Cieux. Que celui qui pourra suivre cette maxime, la suive.* Voilà le second Conseil Évangélique, le choix de la vertu opposée à la plus naturelle & la plus forte des passions. Mais cette vertu n'est pas pour tout le monde. Ibid.

Pour être de dignes enfans de Dieu, il faut porter la bienfaisance, la générosité, la patience au plus haut point. C'est pour cela que Jesus-Christ dit à ses disciples : *Je ne veux pas que vous opposiez jamais aucune résistance aux méchans. Mais si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez encore l'autre. Si l'on veut vous faire un procès pour avoir votre tunique, donnez encore votre manteau. Si quelqu'un vous engage à l'accompagner l'espace de mille pas, faites-en encore deux mille avec lui. Aimez vos ennemis, faites-leur du* Matth. 5. Luc. 6.

bien, prêtez sans attendre aucun retour, & votre récompense sera grande, & vous serez de dignes enfans du Très-Haut, qui fait sentir les effets de sa bonté aux ingrats même & aux méchans.

Matth. 16. La vertu est quelque chose de si respectable & de si beau, & les récompenses de la vertu sont si magnifiques, que pour l'assurer & la conserver, les grandes ames sont toujours prêtes à faire les efforts les plus héroïques & les sacrifices les plus généreux. C'est à ces grandes ames que Jesus-Christ dit, pour les diriger! *Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa Croix & qu'il me suive. Car celui qui voudra accorder à son ame les satisfactions qu'elle desire naturellement, la perdra, & celui qui les lui refusera à cause de moi, la sauvera.* Ensuite pour faire connoître combien l'amour qu'on doit à Dieu est supérieur à celui qu'on doit aux créatures, il ajoute : *si quelqu'un venant à moi, ne hait pas son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres & ses sœurs,* (c'est-à-dire n'est pas prêt à s'en détacher, quand les intérêts de Dieu seront en concurrence avec ceux des créatures,) *il ne peut pas être mon vrai Disciple.*

Enfin, pour faire comprendre avec quelle vigueur on doit sacrifier tout ce qu'on auroit de plus cher, quand il s'agit d'éloigner les obstacles ou les dangers de la vertu, il emploie les expressions les plus énergiques & les plus
Matth. 5 fortes, quoique métaphoriques : *si votre œil vous scandalise, dit-il, arrachez-le, & le jettez loin de vous ; si votre main vous scandalise, coupez-la, & jettez-la loin de vous ; si votre pied vous scan-*
Marc. 9. *dalise, coupez-le aussi-tôt,* parce qu'on ne peut acheter à trop haut prix le Royaume des Cieux.

L'Evangile présente encore un grand nom

bre d'autres maximes ſemblables à celles-que nous venons de rapporter, les unes ſur l'indifférence que les grandes ames doivent avoir pour les choſes de la terre, vû ce qui leur eſt réſervé dans le Ciel, les autres ſur le courage avec lequel elles doivent s'abandonner aux ſoins de la Providence, celles-ci ſur l'aimable candeur qu'on doit porter dans le commerce de la vie, celles-là ſur la joie avec laquelle on doit ſupporter les perſécutions des méchans. Mais ce que nous avons préſenté ſuffit bien, pour faire juger de la ſublime ſageſſe de ces divins Conſeils.

§. II.

Les Conſeils Evangéliques ſont dignes d'une Religion comme celle de Jeſus-Chriſt.

Si l'on chargeoit Mrs. les Philoſophes de tracer le plan d'une Religion qui fût véritablement digne de Dieu, & propre à honorer ſes perfections infinies par les hommages & par les vertus les plus pures, les plus généreuſes, & qui caractèriſaſſent mieux les grandes ames, il eſt très-probable que parmi ces vertus, ils ne mettroient ni la modeſtie, ni l'humilité, ni la chaſteté, ni la continence, ni l'éloignement de tout ce qui flatte les paſſions humaines. Ils ſe contenteroient de cette parole vague & faſtueuſe.

Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire.

Voltaire, Poëme ſur la Loi Naturelle.

Mais une Religion qui eſt puiſée dans le ſein même de Dieu, qui a pour auteur un Homme-Dieu, qui nous donne de ſi ſublimes connoiſſances des grandeurs de Dieu; une Religion qui nous préſente un ſi grand intérêt, de ſi hautes récompenſes, & qui a pour premier

observateur le Divin Legislateur lui-même ; une pareille Religion devoit nous proposer des vues bien supérieures à tout ce qui peut éclore des cerveaux philosophiques, & des vertus bien plus pures que celles que voudroient bien adopter & admettre certains raisonneurs que personne ne mettra sûrement au rang des hommes les plus vertueux.

Il étoit donc digne de cette Religion de former des hommes qui en prouvassent la Divinité par l'héroisme de leurs vertus ; qui se montrassent supérieurs à toutes les passions humaines ; qui fussent pénétrés d'un amour pour Dieu capable de lui sacrifier le monde, ses honneurs, ses trésors, ses plaisirs, leur sang & leur vie même ; qui fussent tellement remplis du Ciel, qu'ils ne regardassent la terre qu'avec dédain ; qui pussent dire avec la même assurance que cet Apôtre tout de feu : *oui, j'en*
Rom. 8. *suis sûr, que ni la mort, ni la vie, ni les Puissances immortelles, ni celles de la terre, ni le présent, ni l'avenir, ni aucune créature ne pourront m'arracher cet amour dont je me sens brûlé pour mon Dieu, & qui m'est inspiré par Jesus-Christ.*

Qu'est-ce que la Philosophie nous présentera de comparable à cet héroïsme, à cette générosité, à ces divins transports ? Ou que trouvera-t-on ici qui ne soit pas souverainement digne d'un Législateur Homme-Dieu ?

§. III.

Les Conseils Evangéliques ne sont point contraires aux droits de la Société.

La Société est la réunion de plusieurs hommes ou familles qui vivent sous les mêmes Loix ; l'esprit de la Société est que chacun de ses membres concoure autant qu'il le peut, au

bien commun ; enfin ce bien commun doit s'estimer non pas, par ce que décideroient les caprices ou les passions de quelques particuliers, mais par ce que dictent la raison & la Religion.

Avec des notions si simples & si claires, on comprend d'abord que les Conseils Evangéliques n'inspirant que bienfaisance, générosité, respect & amour pour ses semblables, & élevant l'ame au-dessus de toutes ces passions de cupidité, d'ambition, d'orgueil, de volupté, lesquelles causent toutes les dissensions, les désordres, les fléaux qui peuvent troubler la société, on comprend que ces Conseils non-seulement n'en blessent jamais les droits respectables, mais qu'ils ne servent qu'à la rendre toujours plus douce, plus parfaite, & plus sûre.

Bien plus, il n'y a que les ames qui se montrent supérieures aux intérêts personnels, & qui ont le courage de dédaigner les richesses & les plaisirs, qu'on puisse appeller de grandes ames, & qui soient en état de donner les plus grands exemples, & de rendre les plus grands services à la société. Et quels éloges n'a-t-on pas fait dans le Paganisme même de ceux qui ont paru approcher de ces grandes vertus ? Que n'a-t-on pas dit du désintéressement des Curius & des Fabricius, de la patience de Socrates, du courage d'Anaxarque, de la continence de Scipion, de la générosité de Curtius, du mépris que Cratès le Thébain fait de ses propres richesses ? Et si ces mêmes vertus se trouvent dans les Chrétiens, en un degré beaucoup plus parfait, sans le mêlange d'aucun vice, appuyées sur des principes beaucoup plus purs, seront-elles moins dignes de louanges & d'admiration ?

Pour ce qui eſt de ces grands propos de bien de l'Etat, de population, de l'obligation où eſt chaque particulier de ſe rendre utile à la ſociété, que nos Philoſophes ont quelquefois à la bouche pour combattre les Conſeils Evangéliques; on verra ailleurs combien leurs lumières politiques ſont courtes, & leur manière de raiſonner oppoſée au bon ſens.

§. IV.

Réponſe aux objections de quelques Libertins contre les Conſeils Evangéliques.

I.

Les Mœurs, I. p. c. 1

Le Fondateur du Chriſtianiſme, dit Panage, *veut qu'on aime Dieu, qu'on le prie, qu'on l'honore; & ſes Diſciples ont cru que la haute perfection conſiſte à s'abſtenir de toute autre occupation. De-là tous ces pieux fainéans qui ne font rien de plus dans la ſociété que des inutilités ou des crimes.*

On ne répondra à cela que par trois mots. 1°. C'eſt une brutalité de dire que tout ce qu'il y a d'Eccléſiaſtiques & de Religieux ne ſont que des hommes inutiles, ou adonnés au vice. 2°. Parmi ces Eccléſiaſtiques & ces Religieux il y en a qui cultivent les ſciences avec ſuccès, comme il paroît par quantité d'excellens Ouvrages dont on leur eſt redevable; & d'autres inſtruiſent & ſervent le public avec un déſintéreſſement généreux. 3°. S'il y en a parmi eux quelques-uns qui ſoient des hommes inutiles, cela ne doit pas ſurprendre. Quelle eſt la ſociété où tous les membres ſoient ce qu'ils doivent être? Combien n'y a-t-il pas de Laïques qui leur reſſemblent en cela, & combien de nos raiſonneurs contre leſquels ceci eſt un argument *ad hominem*?

II.

Il reprouve l'attachement aux richesses : ils se sont imaginés en conséquence que c'étoit une vertu de ne rien avoir. De-là cette fourmilliére de mendians incommodes, vrais frélons qui se nourrissent de la substance des laborieuses abeilles. Ibid.

On a vu dans le paragraphe 1er. que Jesus-Christ mettoit la perfection, non pas dans le détachement, mais dans le renoncement aux richesses. Ainsi le Moraliste Panage en impose. Pour ces mendians qu'on appelle de *vrais frélons*, ils sont bien moins redoutables que ces filoux subtils, & ces concussionnaires violens, dont la société civile est aujourd'hui inondée.

D'ailleurs il n'est aucun de ces Religieux qui n'eût pû devenir au moins sécrétaire dans quelque Bureau, ou même Directeur, & parvenir à des postes encore plus importans. Alors auroient-ils été plus utiles au monde ? Enfin plusieurs de ces Religieux étoient nés pour tenir dans le monde un rang plus honorable que ceux de ces censeurs si méprisans.

III.

Il défend l'adultére, le viol, la subornation : cette défense leur a fait croire qu'une continence perpétuelle seroit fort de son goût ; oubliant sans doute que leur Maître a maudit un Figuier, précisément parce qu'il ressembloit à une Vierge. Ibid.

C'est ici un mensonge, comme dans l'article précédent. Ce qu'il y a de plus, c'est l'impiété dans l'application. On en feroit une plus juste, en disant que le figuier couvert de belles feuilles, & qui en même-tems est sans fruit, ressemble à bien des gens qu'on voit en ce monde. Vous entendez un langage pom-

peux, fastueux, imposant ; mais raison, bon sens, vérité, vous n'en trouvez pas la moindre lueur. Nous n'en disons pas davantage.

IV.

Ibid. *Il blâme enfin la mollesse & la sensualité. Quel effet produit cette morale sur eux. Ils entrent en fureur ; ils s'arment de fouets, d'escourgées, de pointes de fer, & cruels contre eux-mêmes, ils se déchirent impitoyablement, comme faisoient les Prêtres de Baal en présence d'Elie. Que feriez-vous de pis malheureux frenétiques, si vous aviez choisi pour Dieu, cet esprit malfaiteur que vous appellez Diable ?*

Dieu punit les pécheurs selon la qualité des péchés. L'autorité souveraine punit les criminels selon la qualité des crimes. Est-il surprenant qu'un Chrétien tâche de prévenir la justice de Dieu, en se punissant lui-même de ses péchés. Les jeûnes & les mortifications sont autorisées par les exemples des Prophêtes, par les Conseils de Jesus-Christ, par les exhortations des Apôtres. Mais elles ne sont pas du goût des Philosophes ; ce n'est pas qu'ils n'en eussent bon besoin.

Nous nous dispensons de rappeller ici les horreurs que débite Voltaire dans son discours philosophique sur la nature du plaisir. Un homme qui ose dire que le plaisir est le seul moteur des hommes, que Dieu veut qu'on s'y livre, que c'est une extravagance & une folie que de se défendre de ses attraits ; un homme qui ose traiter de rêveur fanatique, d'ennemi du monde, de destructeur de l'humanité celui qui suit les Conseils Evangéliques ; un tel homme n'a pas besoin d'être réfuté.

Fin du Tome premier.









